

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

MARXISME ET INFORMALITÉ :
CLASSES, SURPOPULATION ET ACCUMULATION
DANS LE CAPITALISME PÉRIPHÉRIQUE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR

NATHAN BRULLEMANS-DE BROUWER

AVRIL 2025

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Une production humaine est toujours le fruit d'un travail collectif. L'ensemble des personnes qui ont contribué — directement ou indirectement — à l'écriture de ce mémoire ne peut pas tenir sur une page. Quelques noms sont néanmoins dignes de mention : pour commencer, celui de ma directrice et amie, Leila Celis, qui a lu et relu mes brouillons épars, en dépit d'un certain éclectisme dont a souffert ma démarche. Depuis plusieurs années déjà, Leila est pour moi une boussole, autant sur le plan intellectuel que militant. J'ai une grande admiration pour son parcours, ses combats ; je ne peux que la remercier de m'avoir partagé ses commentaires.

Je dois aussi invoquer quelques ami.e.s, ceux et celles qui ont été là, dans les hauts comme dans les bas : Oli, Doum, Timo, Samy, LauPB, Julianne, Raph, Gui, Hugo, Mathilde, Flo, Francis, Mehdi, Clara, Alexis, Mélissa et bien d'autres encore. Une mention spéciale pour Launault, P-O, Matou et Big Swiss. Votre écoute patiente, vos conseils et votre amour m'ont été indispensables. Un grand merci à la petite famille — mon père, ma mère, mon frère, ma sœur — pour leur support inconditionnel. Merci à Maryse et Gilles, mes grands-parents, de me partager votre vision d'un monde en mouvement. De même, je suis infiniment reconnaissant envers mon amoureuse, dont j'admire le sens de la justice, ainsi que sa force de caractère et sa grande humanité.

Et enfin, une petite pensée aux camarades du cercle de lecture sur Marx, et particulièrement à Kaveh Boveiri. La relecture du *Capital* a été indispensable à l'écriture de ce mémoire. Les (trop) nombreuses occurrences en témoignent sans doute.

À mon amie Jade Vernerey (1997-2020) qui nous a quittés trop vite, décédée d'une surdose d'opioïdes. Ta mort est politique, nous ne l'oublierons pas. Ce mémoire t'aurait sans doute profondément ennuyé, mais il rejoint, à sa manière, l'engagement sincère qui était le tien. Je pense souvent à toi, à nos premières manifs.

Ce mémoire a reçu l'appui financier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH).

DÉDICACE

À mon ami et camarade Pierre-Olivier Lessard à qui je dois tant. Ma dette intellectuelle envers toi est énorme. Et bien plus encore.

À Bernadette Perron, ma meilleure amie, ma compagne, ma confidente. Ce mémoire n'aurait pas eu lieu sans toi.

Et enfin, à toutes celles et à tous ceux qui se battent pour une vie plus digne. Ne comptez que sur vos propres moyens.

AVANT-PROPOS

Ce mémoire possède, comme la plupart des travaux, une dimension biographique. J'ai fait mes premiers pas dans la tradition marxiste en la prenant par le bout de la philosophie. Avec quelques camarades, nous nous étions très tôt persuadés que, pour percer l'intelligence du système capitaliste, la théorie devait être abordée à partir de son niveau d'abstraction le plus élevé. C'est donc l'économie politique de Marx (ou plutôt sa « critique ») qui nous a occupés plusieurs années durant, où nous avons essayé de répondre à un certain nombre de problèmes — notamment celui de l'actualité de la notion de classes sociales — à partir des concepts marxistes de travail productif et de contradiction. En dépit de l'intérêt d'une telle perspective, nous sommes selon moi tombés dans le piège d'une méthode rationaliste qui, pêchant par son formalisme, définit ses concepts de manière *a priori*, dans une forme de dégoût pour la recherche historique, toujours suspecte d'impureté.

À l'été 2021, un séjour en Colombie changera pour moi cette manière d'appréhender le monde social. Le pays était traversé par l'une des plus grandes luttes de son histoire, épisode que l'on connaît d'ores et déjà comme *El Estadillo social de Colombia*. J'y fis la découverte personnelle du mouvement paysan et du prolétariat informel, deux acteurs structurants du conflit social en Amérique latine. Mes catégories intellectuelles devaient être rebrassées. Il fallait tirer des leçons des événements. C'est la théorie marxiste de la dépendance qui, dans un premier temps, m'offrit les réponses que j'espérais trouver. Au détour de mes études de sociologie, je m'empressai donc de chercher un angle d'attaque pour commencer une étude sur le capitalisme dépendant qui prendrait pour cadre le contexte latino-américain. Après quelques tergiversations, c'est l'analyse du travail informel qui m'apparut comme un projet incontournable, tant les formations de classes du Sud global sont dominées par cette réalité (ce qui est étrangement assez peu connu des théoriciennes et théoriciens radicaux du Nord). Au début de ma recherche, j'étais néanmoins encore très sensible au structuralisme, et particulièrement à la sociologie des classes de Nicos Poulantzas et d'Erik Olin Wright, ce qui rendait difficile d'interpréter la position de groupes sociaux subordonnés, mais ayant une position décentrée des rapports d'exploitation. Une série de travaux — ceux de Mike Davis, de Henry Bernstein, de Barbara Harris-White, de Jan Breman, de Ronaldo Munck, de V. M. Figueroa Sepúlveda ou encore de Tamar Diana Wilson — m'a finalement aidé à

y voir plus clair. Le contact avec un marxisme plus compréhensif de la spécificité des trajectoires historiques du capitalisme m'a aussi amené à prendre plus au sérieux la question de l'historicité des classes — du marxisme politique de Brenner et Wood jusqu'à Banaji, sans oublier Gramsci. Je garde néanmoins de la méthode structurale le goût pour les distinctions analytiques et les théorisations rigoureuses. Il me fallait donc trouver un enjeu qui, sur la question de l'informalité, me permettrait de placer tout ce beau monde en dialogue.

En approfondissant le sujet, il m'est apparu qu'il existait une fable assez répandue dans la littérature marxisante sur l'informalité, ce que j'ai appelé, faute de meilleur terme, le « mythe de l'hyperconnexion » entre secteur informel et accumulation. L'identification de cette récurrence théorique constitue, à mon avis, la principale contribution de ce mémoire. Prenant le contre-pied exact de la théorie de la *masa marginal* de Nun et Quijano, ce point de vue consiste à dire que le secteur informel est le lieu privilégié d'une surexploitation de la force de travail du prolétariat des pays du Sud. Il prend donc comme un acquis le fait que le travail informel est systématiquement soumis à des rapports d'exploitation capitaliste, ce qui n'est possible qu'en minimisant à l'extrême l'hétérogénéité constitutive du travail informel, aussi caractérisé par des formes d'exclusions propres aux lois de surpopulation du capital.

La présente recherche ne prétend pas à quelque nouveauté que ce soit. Ce mémoire est d'ailleurs victime d'une préoccupation typiquement marxiste (et quasi obsessionnelle), à savoir cette perpétuelle question sur l'origine et l'avenir du prolétariat, sa recomposition et la réévaluation de sa capacité de transformation sociale aux heures sombres du néolibéralisme triomphant. Parce que la tradition marxiste demeure toujours avec raison fixée sur la 11^e thèse sur Feuerbach, l'intérêt politique de mon intervention est à trouver dans une étude du potentiel subversif que recèle ledit « prolétariat informel » (et dont même le caractère « prolétarien » peut être avec raison perçu comme problématique). Contrairement au préjugé marxiste contre les formes non industrielles de travaux subalternes — la paysannerie et le lumpenprolétariat étant ces éternels agents de la contre-révolution —, ce travail propose un appareil théorique pour éclairer les nœuds de conflits liés, d'un côté, à la question de l'exploitation, et de l'autre, à l'exclusion. Mon pari maintient que, en dernière instance, la méthode de Marx reste l'une des plus fertiles pour penser ces problèmes, pourvu que l'on ne fasse pas de la dialectique une phrase vide et un vieux dogme figé.

Ma proposition est néanmoins limitée par le niveau d'analyse que j'ai moi-même posé : celui d'être une étude principalement théorique. En voulant chasser la philosophie, la théorie est revenue par la porte d'en arrière. N'en demeure pas moins que le travail conceptuel a aussi ses vertus et nous espérons que notre approche soit la plus flexible et la plus ancrée possible. Ce mémoire pourra être, je le souhaite, une première étape pour des recherches futures. Dans le pire des cas, il aura été un prétexte pour clarifier et revisiter — pour moi-même — les catégories analytiques du marxisme et l'actualité de leur pouvoir explicatif.

N.B.

Montréal, septembre 2024.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
DÉDICACE.....	iii
AVANT-PROPOS	iv
LISTE DES FIGURES.....	x
LISTE DES TABLEAUX.....	xi
LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES	xii
RÉSUMÉ.....	xiii
ABSTRACT	xiv
INTRODUCTION.....	1
De nouveaux « prolétaires » ? Exploitation contre exclusion.....	1
Les apories marxistes : que reste-t-il du travail libre et de l'armée industrielle de réserve ?....	4
Une approche marxiste du travail informel	8
Le travail informel est-il surexploité ?.....	11
Réalité empirique en faveur de la thèse de la surexploitation du secteur informel ?	11
Problématique et questions de recherche	13
Plan du mémoire.....	15
Intérêt scientifique de la recherche.....	16
CHAPITRE 1 – LE TRAVAIL INFORMEL : EXPLOITÉ OU MARGINALISÉ ?	19
1.1 Contexte : explosion de l'informalité et recomposition des classes à l'échelle planétaire.....	19
1.2 Qu'est-ce que le secteur informel ? Généalogie d'un concept et revue de la littérature	21
1.2.1 L'école dualiste	22
1.2.2 Victoire des marxistes dans le débat sur le secteur informel ?.....	23
1.2.3 Le moment du consensus définitionnel.....	24
1.2.4 Un nouveau paradigme : le retour des théories critiques	26
1.3 Une prolétarianisation... sans prolétaire ?.....	29
1.3.1 Échec du pronostic de polarisation simple chez Marx et Engels.....	29
1.3.2 Capital et petite propriété indépendante : exploitation ou exclusion ?.....	32
1.4 Qu'est-ce que la PPM ?.....	34
1.4.1 La théorie marxiste des classes : un cadre théorique	35
1.4.2 PPM = prolétariat ?	37
1.4.2.1 Les antinomies du prolétariat informel	38
1.4.3 PPM ≠ petite bourgeoisie.....	41
1.4.4 PPM et salariat déguisé	44

1.4.4.1	Salariat déguisé : le cas du prolétariat commercial informel	46
1.4.5	Unicité ou diversité : prolétariat informel ou classes subalternes multiples ?	47
1.5	Conclusion	50
CHAPITRE 2 – SURPOPULATION, CLASSES DU TRAVAIL ET NÉOLIBÉRALISME : DE L'ARMÉE DE RÉSERVE À L'INFORMALITÉ		51
2.1	Les surpopulations : un cadre conceptuel	51
2.2	Historiciser le secteur informel.....	54
2.2.1	La véritable origine de l'informalité : les surpopulations capitalistes	54
2.2.2	Les colporteurs de Friedrich Engels : enquête précoce de « l'informalité » ?.....	55
2.3	L'armée de réserve dans <i>Le Capital</i>	58
2.3.1	L'armée de réserve : une contre-lecture.....	60
2.3.1.1	La théorie marxienne de l'armée de réserve : au-delà du chômage permanent	61
2.3.1.2	Une loi absolue du paupérisme ?.....	64
2.3.1.3	Une opposition binaire entre salariat et chômage ?.....	66
2.4	Restructuration néolibérale en Amérique latine et naissance du « prolétariat informel »	68
2.4.1	Vie et mort du régime d'accumulation développementaliste.....	70
2.4.2	La restructuration néolibérale en Colombie.....	73
2.4.3	La recomposition des classes : l'essor de l'économie informelle	74
2.5	Le travail informel : la nouvelle armée de réserve du néolibéralisme.....	76
2.6	Conclusion	79
CHAPITRE 3 – INFORMALITÉ ET ACCUMULATION : LES FONCTIONS DE LA PETITE PRODUCTION MARCHANDE		80
3.1	Le salariat, ADN du capitalisme ?	81
3.2	Marx et le travail doublement libre	84
3.2.1	Contrat de travail et exploitation.....	84
3.2.2	La critique de Marcel van der Linden du travail doublement libre.....	86
3.2.3	Le critère du commandement capitaliste.....	88
3.3	Le mythe de l'hyperconnexion entre accumulation et informalité	91
3.3.1	Quelle ontologie du capitalisme ?	91
3.3.2	Critique de l'école de Mezzadri sur l'économie informelle.....	94
3.4	Les deux circuits de la PPM : exploitée ou marginalisée	97
3.4.1	Les fonctions de la PPM marginalisée	99
3.4.2	Valeur de la force de travail chez Marx et Meillassoux.....	100
3.5	Conclusion	107
CHAPITRE 4 – L'INFORMALITÉ, UNE QUESTION DE SUREXPLOITATION ?		109
4.1	Contexte historique : la naissance de la théorie de la dépendance	110
4.1.1	La dépendance : une aile droite et une aile gauche	113

4.1.2	Marxisme, impérialisme et dépendance	115
4.2	De nouvelles formes de dépendance ?	117
4.3	<i>Dialectique de la dépendance</i> et le problème de la surexploitation	118
4.3.1	L'argument de Marini	118
4.3.1.1	Les surpopulations : secret de la surexploitation	123
4.3.2	La seconde phase du capitalisme dépendant	126
4.4	Revue de la littérature : héritage de la catégorie de surexploitation à l'ère néolibérale	128
4.4.1	L'internationalisation de la surexploitation : Sotelo et Felix contre Osorio	129
4.4.2	Impérialisme et surexploitation : la contribution de John Smith	130
4.4.3	Contre la théorie de la surexploitation : la réponse de Katz	132
4.4.4	Un ensemble « d'objections compatibles »	133
4.4.4.1	L'objection de la contradiction	134
4.4.4.2	Basse valeur de la force de travail, paupérisme et problèmes empiriques	135
4.4.4.3	L'argument de la primauté explicative de l'échange inégal	137
4.5	Katz et le paradoxe de la surexploitation du secteur informel	138
4.6	PPM et surexploitation : l'éternel problème	142
4.6.1	Vers un modèle alternatif de la « surexploitation » du travail informel	143
CONCLUSION		145
En finir avec l'eurocentrisme : le marxisme et l'étude du Sud global		145
Le mot de la fin : une question de méthode		149
BIBLIOGRAPHIE		153

LISTE DES FIGURES

Figure 2.1 : Travail informel par pays d'Amérique latine choisis, 2000-2020 (%).....	75
Figure 2.2 : Typologie des niveaux d'intégration à l'exploitation capitaliste.....	77
Figure 3.1 : Exploitation potentielle des différentes formes de travail subalternes par le capital..	83
Figure 3.2 : Continuum des formes de travail.....	87
Figure 4.1 : Résumé de l'argument de Marini sur la surexploitation dans la première phase du capitalisme dépendant	123
Figure 4.2 : Résumé de l'argument de Marini sur la surexploitation dans la seconde phase du capitalisme dépendant	127

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1.1 : Degrés d'indépendance de la PPM.....	39
Tableau 1.2 : Revenus moyens par occupation et informalité en Colombie (2014).....	43
Tableau 3.1 : Taux d'informalité par secteur d'activité.....	98
Tableau 3.2 : Répartition des différentes catégories du travail informel.....	99
Tableau 3.3 : Différence entre les revenus nationaux moyens par adultes (exprimés en € constants 2022).....	104
Tableau 3.4 : Fonctions respectives de la PPM marginale et du prolétariat informel.....	106
Tableau 4.1 : Données de la détérioration des termes de l'échange selon Prebisch (1876-1946).....	112
Tableau 4.2 : Valeur de la force de travail par types de travailleurs.....	140

LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES

<i>Acronyme</i>	<i>Signification</i>
AIR	Armée industrielle de réserve
BM	Banque Mondiale
CEPAL	Commission économique pour l'Amérique latine et les Caraïbes <i>(Comisión Económica para América Latina)</i>
FMI	Fonds monétaire international
ISI	Industrialisation par substitution aux importations
OIT (ILO)	Organisation internationale du travail <i>(International labour organisation)</i>
MPC	Mode de production capitaliste
PAS	Programmes d'ajustements structurels
PPM (PCP)	Petite production marchande <i>(Petty commodity production)</i>
TMD	Théorie marxiste de la dépendance
ONU DC (UNODC)	Office des Nations Unies contre la drogue et le crime <i>(United Nations Office on Drugs and Crime)</i>
VFT	Valeur de la force de travail

RÉSUMÉ

Ce mémoire examine la relation entre l'économie formelle et informelle à partir d'une perspective marxiste. Il se pose en critique de l'interprétation dominante dans les débats marxistes contemporains sur le secteur informel, décrit comme un paradigme théorique de l'hyperconnexion entre informalité et accumulation. Fonctionnaliste en essence, ce paradigme conçoit que le secteur informel serait une courroie de transmission directe et systématique des impératifs de valorisation du capital. La thèse de la surexploitation du secteur informel constituerait la version la plus radicale de cette thèse. Ce travail défend plutôt que les classes subalternes du secteur informel sont divisées en deux catégories : d'une part, une fraction marginalisée, exclue du procès de travail capitaliste, et, d'autre part, une fraction exploitée qui y produit de la survaleur. En prenant appui sur le contexte latino-américain, ce mémoire historicise l'informalité comme une forme de surpopulation capitaliste, en soutenant que le régime d'accumulation néolibéral perturbe le rôle traditionnel de l'armée industrielle de réserve marxienne. Il met en exergue les rôles indirects que les activités informelles paracapitalistes jouent dans l'augmentation du taux d'exploitation. En dialogue avec Marx, il cherche à développer une approche marxiste compréhensive des classes et des surpopulations dans les capitalismes du Sud.

Mots clés : informalité, classes, surpopulation, marginalité, prolétariat informel, petite production marchande (PPM), marxisme, surexploitation, théorie de la dépendance.

ABSTRACT

This dissertation examines the relationship between the formal and informal economies from a Marxist perspective. It sets out to critique the dominant interpretation of the informal sector in contemporary Marxist debates, describing it as a theoretical paradigm of the hyperconnection between informality and accumulation. Functionalist in essence, this paradigm sees the informal sector as a direct and systematic transmission belt for the imperatives of capital valorization. The thesis of the super-exploitation of the informal sector would constitute the most radical version of this thesis. This work believes instead that the subaltern classes of the informal sector are divided into two categories: on the one hand, a marginalised fraction, excluded from the capitalist labour process, and on the other, an exploited fraction, which produces surplus value. Based on the Latin American context, this dissertation historicises informality as a form of capitalist overpopulation, arguing that the neoliberal regime of accumulation disrupts the traditional role of the Marxian industrial reserve army. He highlights the indirect roles that informal paracapitalist activities play in increasing the rate of exploitation. In dialogue with Marx, he seeks to develop a comprehensive Marxist approach to class and overpopulation that is of the capitalisms of the South.

Keywords : informality, classes, overpopulation, marginality, informal proletariat, petty commodity production (PCP), Marxism, super-exploitation, dependency theory.

INTRODUCTION

L'accumulation du capital est donc en même temps augmentation du prolétariat.

Karl Marx, *Le Capital*, 2014 [1867], p.688

Avec l'accumulation du capital qu'elle produit elle-même, la population ouvrière produit donc en un volume croissant les moyens de sa propre surnumérisation relative.

Ibid. p.708

The working poor of the South have to pursue their reproduction through insecure, oppressive and typically increasingly scarce wage employment and/or a range of likewise precarious small-scale and “informal economy” survival activity, including marginal farming. In effect, livelihoods are pursued through complex combinations of wage employment and self-employment.

Henry Bernstein, *Class Dynamics of Agrarian Change*, 2010, p.111

De nouveaux « prolétaires » ? Exploitation contre exclusion

Comme l'avance le sociologue Henry Bernstein (2023, p. 53), il existe essentiellement deux types de discours sur les formes contemporaines de prolétarianisation, chacun divergeant autant sur le plan théorique qu'empirique. D'un côté, on observerait actuellement une croissance numérique de la classe ouvrière au sens marxien classique¹. Par-là, on doit entendre des individus dépossédés de tout moyen de subsistance, ne leur laissant que leur force de travail, ce qui les contraint à se tourner

¹ À l'avenir, lorsque nous utiliserons l'adjectif « marxien », c'est pour désigner ce qui relève de l'œuvre de Marx elle-même, en excluant les commentaires ou les contributions postérieures qui se réclament de son héritage. Conséquemment, nous qualifierons la postérité de Marx et la tradition qui s'en réclame par le terme conventionnel de « marxisme ». L'un ou l'autre de ces concepts n'est pas forcément mélioratif ou dépréciatif ; l'importance de cette distinction s'explique simplement par le fait que la réception du texte de Marx a parfois considérablement modifié sa pensée, en l'adaptant par exemple à certains contextes historiques.

vers l'exploitation salariale (Marx, 2014a, p. 190). Bien que pour les marxistes, la dimension proprement *industrielle* du travail n'est pas fondamentale pour qu'il y ait exploitation sous forme de survaleur (Wright 1985; Legaré 1977; St-Pierre 1974; Poulantzas 1974)², il n'en demeure pas moins que la figure du prolétariat industriel qu'a rencontré Marx dans les manufactures de Manchester connaît encore un accroissement absolu dans le monde d'aujourd'hui, surtout en Asie (ILO, 2023a). À ce propos, l'Organisation internationale du travail (OIT/ILO) statue en effet que la main-d'œuvre globale serait passée de 1,9 à 3,59 milliards entre 1980 et 2022, et dont plus de 75 % vit dans un pays du Sud (ILO, 2023a). À l'ère néolibérale, cet accroissement sans précédent de la population active — près du double en 40 ans — s'expliquerait principalement par la dépossession de la paysannerie indépendante, à travers le développement de l'agrobusiness et de l'extractivisme, sans oublier l'intégration de l'emploi féminin, l'absorption des anciens pays du bloc de l'Est à l'économie capitaliste mondiale et le boom démographique des pays du Sud (Basu, 2013 ; Benanav, 2019 ; Foster *et al.*, 2011 ; Munck, 2013 ; Smith, 2016).

De l'autre côté, depuis l'émergence des théories latino-américaines de la marginalité, le second discours rappelle la hausse exponentielle, non pas d'une classe ouvrière traditionnelle, mais de prolétaires parias, exclus et non intégrés à l'exploitation capitaliste (Quijano 2020b [1977]; Davis 2004; Nun 2001; 1969; Amin 1973). Contrairement à la sociologie américaine qui avançait que les marginaux se caractérisent par une attitude pathologique face à des normes sociales dominantes, la théorie de la dépendance prend la marginalité par son bout économique. Cette dernière a fait le constat que de grands bassins de population vulnérable se forment dans les périphéries urbaines du Sud global, étant donné que le système productif est incapable de les intégrer par un emploi salarié (Marie 1981, 347-48). Comme le suggère la Banque mondiale :

Sur les 5 milliards de personnes en âge de travailler dans le monde [fixé à 15 ans et plus], 84 % vivent dans des pays en développement, où elles occupent principalement des emplois informels (70 % de l'ensemble des emplois), peu productifs, mal

² Les recherches marxistes centrées autour de la théorie de l'exploitation de Nicos Poulantzas avancent que la forme matérielle du travail n'est pas indicative de l'exploitation. Ce serait plutôt la différence entre le travail nécessaire et le surtravail, exprimée en valeur. En somme, peu importe la valeur d'usage d'une activité (qu'elle soit effectuée dans le secteur industriel ou des services, etc.), elle peut être exploitée si elle rapporte une survaleur à un capitaliste qui l'emploie (nous y reviendrons dans le chapitre 3).

rémunérés et précaires. Les pays à revenu faible ou intermédiaire/inférieur n'abritent que 25 % du nombre total d'emplois salariés dans le monde (BM, 2023a).

Dans les formations sociales du capitalisme dépendant, ce phénomène de marginalité socio-économique serait exemplifié par la progression numérique d'une classe appelée la petite production marchande (PPM), c'est-à-dire des travailleuses et travailleurs indépendants, non-salariés, qui possèdent leurs propres moyens de production, souvent de très faible valeur (Harriss-White 2023; Bernstein 1986; Long et Richardson 1978; Gerry 1978). Selon l'OIT, le travail indépendant occuperait plus de la moitié de la population active des pays en développement (ILO 2013, 39). Or, une fraction importante de la PPM n'effectue pas d'activités économiques qui répondent directement à une exploitation sous forme de survaleur³.

Dans chacun de ces deux ordres de discours (exploitation contre exclusion), l'exemple du secteur informel — c'est-à-dire les formes de travail non régulées par l'État (Portes et Castells, 1991) — est paradoxalement mobilisé comme une validation empirique et théorique de leur analyse respective concernant les formations de classes contemporaines. La coexistence de ces points de vue contradictoires semble possible dans la mesure où le travail informel, dans sa grande hétérogénéité, peut incarner cette double réalité : celle de l'exploitation *et* celle de la marginalisation. En effet, le travail informel est parfois directement ou indirectement subsumé sous du capital ; ce que la littérature sur la sociologie du travail appelle généralement le « salariat déguisé », à savoir quand un agent possédant ses propres moyens de production est engagé par une firme (Moser, 1978). Dans d'autres contextes, il est simplement laissé à lui-même, en état d'armée de réserve permanente, ce qui est aussi désigné comme une « économie de subsistance ». L'ambivalence de cette réalité bipolaire est saisie par Mike Davis (2004, 2017) qui parle à la fois d'une « *global informal working class* » (expression qui suggère une continuité avec l'exploitation capitaliste « traditionnelle ») et d'un « *outcast proletariat* » (qui insiste plutôt sur les dynamiques d'exclusion économique). Bien que son œuvre met en valeur la nature bifide de l'économie informelle — mise au travail et marginalisation —, Davis n'explicite pas lui-même la tension entre

³ Dans la littérature marxiste francophone contemporaine, l'expression de survaleur a supplanté l'usage classique de « plus-value » qui était héritée de la première traduction française du *Capital* par Joseph Roy (1872). La notion de plus-value était effectivement un emprunt aux sciences comptables. La traduction de Jean-Pierre Lefebvre (1983) préfère le concept de « survaleur », car il rend mieux compte de la parenté théorique que le terme allemand *Mehrwert* entretient avec l'architecture conceptuelle marxienne – surtravail, surproduit, etc. (*Mehrarbeit / Mehrprodukt*) (Lefebvre, 2014, p. XLVI).

ces deux dénominations et ne propose pas d'appareil conceptuel pour l'éclairer. En ce qui nous concerne, il nous semble plus juste de préciser qu'il existe deux classes distinctes au sein de l'économie informelle : d'un côté, un prolétariat « classique », activement exploité, et, de l'autre, une classe de travailleurs « marginaux », caractérisés par des stratégies de survie extérieures au salariat et la petite propriété. Certaines théoriciennes et théoriciens préfèrent parler d'une seule grande classe sociale, le « prolétariat informel », en raison du statut commun de surnuméraires joués autant par les informels exploités que marginalisés (Davis 2017; Munck 2013; Portes et Roberts 2005; Portes et Hoffman 2003). Bien qu'on ne peut que difficilement remettre en cause cette affirmation, nous jugeons que le concept de prolétariat informel vient gommer la spécificité du lien que certains agents entretiennent avec l'exploitation ou l'exclusion.

Ce mémoire se propose ainsi de revenir sur quelques-uns des principaux débats marxistes — historiques et contemporains — sur le secteur informel, particulièrement celui entourant la surexploitation des travailleuses et travailleurs informels. Notre thèse est que l'étude de l'informalité enrichit profondément la tradition marxiste, l'ouvrant au caractère dynamique du rapport capital-travail et de ses différentes ramifications. Elle entend contribuer à défaire une conception eurocentrée et stéréotypée du prolétariat que l'on associe au régime d'accumulation fordiste, soit la classe ouvrière « stable » et durablement intégrée au salariat. Les études marxistes sur l'informalité permettent ainsi de mettre en lumière la pluralité des trajectoires de prolétarianisation, de régimes de travail et de surpopulation, en plus de la multiplicité des classes subalternes dans le capitalisme globalisé (travail domestique, salarié, non libre, indépendant). La question qui nous occupera est de savoir comment ces diverses classes peuvent directement profiter à l'accumulation du capital, en nous centrant sur l'exemple clé de la PPM.

Les apories marxistes : que reste-t-il du travail libre et de l'armée industrielle de réserve ?

La présente recherche doit composer avec une ambiguïté inhérente à la théorie marxiste de l'exploitation. Dans *Le Capital*, Marx postule en effet que seul le travail salarié formel possède ce curieux pouvoir de transformer du surtravail en survaleur. Or, s'il disait vrai, la PPM serait nécessairement une couche d'activités économiques non capitalistes, puisque les surplus qu'elle dégage ne pourraient en aucun contexte servir à alimenter l'accumulation. L'argument de Marx procède ainsi :

L'argent et la marchandise ne sont pas d'emblée capital, pas plus que ne le sont les moyens de production et de subsistance. Il faut qu'ils soient transformés en capital. Mais cette transformation elle-même ne peut avoir lieu que dans des circonstances déterminées dont le point de convergence est le suivant : il faut que deux sortes très différentes de propriétaires de marchandises se présentent face à face et entrent en contact, d'un côté les propriétaires d'argent, de moyens de production et de subsistance, pour qui il s'agit de valoriser par l'achat de la force de travail d'autrui la somme de valeur qu'ils possèdent ; de l'autre côté, des travailleurs libres, vendeurs de leur propre force de travail et donc vendeurs de travail. Travailleurs libres en ce double sens qu'ils n'appartiennent pas plus eux-mêmes immédiatement aux moyens de production et de consommation, comme c'est le cas des esclaves, des serfs, etc. que les moyens de production ne leur appartiennent, comme c'est le cas pour le paysan indépendant, etc. qu'ils en sont au contraire détachés, libérés et affranchis (Marx, 2014a, p. 804).

On retrouve cette idée centrale exprimée à de multiples reprises dans *Le Capital* : la valorisation du capital ne serait possible que dans les conditions historiques déterminées, celles où se rencontrent une classe de sans réserve, ne possédant que sa force de travail, et une classe de propriétaires des moyens de production. C'est uniquement lorsque la force de travail devient une marchandise qui est « librement » vendue sur le marché que la métamorphose d'un surtravail en survaleur serait réalisable. La prolétarianisation des sociétés précapitalistes s'impose dès lors comme une forme d'impératif pour élargir l'accumulation, puisque le travail non salarié — esclaves, paysans, artisans et petits propriétaires — ne pourrait pas, toujours selon Marx, être exploité au sens spécifiquement capitaliste. Une fois que la séparation des producteurs directs de leurs moyens de production est effectuée, Marx conçoit que l'accumulation passe à l'état de loi économique autonome. Le procès d'accumulation renouvellerait, de fait, la séparation des moyens de production, en rejetant toujours constamment le prolétariat sur le marché après l'épuisement de ses réserves en salaire. En d'autres termes, le capital reconduirait systématiquement une classe toujours assignée au giron de l'exploitation. Pour Marx, le nœud fondamental de l'exploitation est néanmoins médiatisé par une série de moments essentiels qui permettent le face-à-face du capital et du travail. On peut ici penser à la sphère de la distribution et de la circulation qui concerne le moment de la vente et de la réalisation de la valeur contenue dans les marchandises⁴. Dans une note de bas de page du Livre 3 du *Capital*, Engels parlait à ce propos de la formation d'un « prolétariat commercial » dans la sphère de la circulation (Engels cité dans Marx, 1976b, p. 806).

⁴ La sphère de la circulation et les schémas de reproduction du capital sont tout l'objet du Livre 2 (Marx, 1977).

Contrairement à une lecture très orthodoxe, on doit encore ajouter que, chez Marx, la sphère de la production ne se limite pas à l'exploitation directe. Un mode de production est une structure historique régie par des lois de mouvements qui ne se réduisent pas au procès de travail (Banaji, 2010). Dans *Le Capital*, l'un des processus les plus fondamentaux de la reproduction des classes est celui de l'armée industrielle de réserve (AIR) que Marx considère comme la « loi de la population propre au mode de production capitaliste » (Marx, 2014a, p. 708). Aussi dite « loi de surpopulation relative », l'AIR est un mécanisme qui s'impose aux ouvriers et ouvrières en raison de leur condition de sans réserve (entendons « dépossédés »). Le capital a en effet des capacités limitées d'absorption de la main-d'œuvre au salariat. La conséquence nécessaire de ce déficit d'intégration est une tendance à la formation d'une couche de surnuméraires, les ouvriers se présentant sur le marché du travail sans trouver d'acheteur. L'AIR recouvre une fonction capitaliste éminemment régulatrice, car plus elle est populeuse, et plus elle permet de faire glisser la dynamique de négociation salariale à l'avantage des capitalistes. En abaissant les salaires, le taux d'exploitation grimpe de manière inversement proportionnelle. Et vice versa, dans les périodes de prospérité, l'AIR sert de réservoir intérimaire, d'où le capital peut cueillir comme un fruit mûr le prolétariat paupérisé qui sollicite l'exploitation comme le dernier recours pour assurer sa subsistance physiologique (Marx, 2014a, p. 717). En suivant Marx, le degré de surpopulation relative serait toujours déterminé par des cycles économiques et des dynamiques d'accumulation. Cette proposition est sans doute tout à fait exacte, si l'on prend en compte le fait que le mode dominant d'extraction de la survalueur — à savoir si l'exploitation repose plutôt sur l'augmentation de la journée de travail (survalueur absolue) que sur le développement technologique (survalueur relative) — a de grands impacts sur le taux de surpopulation. Par exemple, certains types d'industrie sont gourmands en travail, à l'instar du textile, alors que d'autres secteurs à forte composition organique, comme l'extraction de matière première, sont la vache maigre de la production d'emplois. Néanmoins, la conclusion de Marx est que l'AIR serait déterminée par des « cycles décennaux », où l'enchaînement des crises, puis des périodes de récession et de prospérité suit des conjonctures relativement établies. Il s'ensuit que les dilatations — même à l'extrême — de la surpopulation ouvrière dans le creux des marasmes économiques sont toujours des phénomènes forcément passagers. Même la mort à grande échelle d'ouvrier par le paupérisme vient, tôt ou tard, « équilibrer » le cycle du capital. Sans quoi, c'est le rapport social lui-même qui entre

en crise, et à ce moment-là, c'est l'aspect proprement contradictoire du mode de production capitaliste (MPC) qui se dérobe sous ses pieds.

Or, l'explosion du secteur informel à l'époque néolibérale semble pour le moins nuancer l'application des concepts marxistes d'armée industrielle de réserve et de travail doublement libre. Pour commencer, la transition vers le régime d'accumulation néolibéral a, dans la plupart des formations sociales du capitalisme périphérique, produit une dilatation à l'extrême des surpopulations. En Amérique latine, notamment, la fonction de réservoir « temporaire » de main-d'œuvre de l'AIR est solidement remise en cause depuis la fin des processus d'industrialisation par substitution aux importations (ISI). En effet, la désindustrialisation annonce un déclin de la classe ouvrière « classique », incluse dans le procès de travail, et la naissance d'un prolétariat informel, non légalement protégé et semi-intégré à l'exploitation (Porrás Díaz 2018; Portes et Roberts 2005; Tokman 1982). C'est précisément cette raison qui avait amené le théoricien argentin José Nun à développer le concept de *masa marginal* (masse marginale) qu'il conçoit comme la création d'une couche « dysfonctionnelle » de la surpopulation relative. Cette masse marginale serait ainsi durablement « inexploitée », et forcée de se tourner vers le banditisme et d'autres stratégies de subsistance disjointes des impératifs économiques capitalistes⁵. Ce sédiment de la surpopulation excèderait le besoin de valorisation du capital, d'où son caractère dysfonctionnel sur le plan économique, tout en étant « dangereux » sur le plan social (Nun 1969, 5). Dans un tel contexte, l'armée de chômeurs de Marx subit un revirement. Preuve de l'aspect historique des surpopulations, Nun (1969, p. 21) indique que Léon Trotski avait déjà remis en question le statut d'armée « de réserve » dans la conjoncture du chômage massif qui sévissait dans l'Europe des années 1930 : l'état de désoccupation de la classe ouvrière serait devenu constant, rompant ainsi avec la logique de cycle économique régulier. Dans les années 1970, le jeune Aníbal Quijano abondera dans ce sens. Il avancera que le développement du capitalisme de monopole dans la périphérie tend effectivement à galvaniser l'AIR, engendrant un segment de la population à jamais inemployable (Quijano, 2020b [1977]). Réalisant un diagnostic similaire près de 40 ans après les premières études sur la marginalité, Davis voit dans le prolétariat marginal une faillite du fonctionnement de l'armée de réserve :

⁵ Nun se base sur les travaux de l'historien anglais Eric J. Hobsbawm (2008 [1969]).

By and large, the urban informal working class is not a labor reserve army in the nineteenth-century sense: a backlog of strikebreakers during booms; to be expelled during busts; then reabsorbed again in the next expansion. On the contrary, this is a mass of humanity structurally and biologically redundant to global accumulation and the corporate matrix (Davis, 2004, p. 11).

Sous le régime d'accumulation néolibéral, les surpopulations seraient ainsi plus massives que jamais. Pour cause, les calculs de John Bellamy Foster, Robert W. McChesney et R. Jamil Jonna dans leur texte *The Global Reserve Army of Labor and the New Imperialism* (2011) poussent ces compagnons de route de la revue *Monthly Review* à avancer que l'armée industrielle — incluant le chômage, le sous-emploi, le travail flexible, temporaire, précaire et informel — n'absorberait ni plus ni moins que le 2/3 de la population active de plus de 15 ans à l'échelle mondiale. Loin d'un système hautement productif et efficient, le taux global de surpopulation et de marginalité sociale (principalement dans les pays du Sud) laisse miroiter l'image d'un capitalisme parasitaire qui radie les forces vives du travail, les entassant dans de gigantesques bidonvilles. L'extraction de survaleur — substance vitale de l'accumulation — peut sembler une énigme irrésoluble, puisque la bourgeoisie se coupe de ce prolétariat paria, en exil dans les *favelas* du monde entier. Bernstein (2023, p. 55) prétend à ce propos que le segment marginal des surpopulations capitalistes ne serait maintenant qu'un simple « effet » de l'accumulation, plutôt que l'une de ses fonctions constitutives.

Une approche marxiste du travail informel

Cette critique de certains aspects du corpus marxien — le travail doublement libre, l'armée de réserve, etc. — ne nous place pas en porte-à-faux face à Marx et à sa méthode. Le rapport entre le capital et le travail demeure selon nous le centre de gravité à travers lequel peuvent s'expliquer la formation des classes sous le capitalisme. Comme le disent Ronaldo Munck, Lucia Pradella et Tamar Diana Wilson, le premier point épistémologique qui est à relever pour appréhender le travail informel est son opposition à l'idéal-type de l'emploi salarié stable et formel, référent qui était celui de l'ouvrier qualifié du régime d'accumulation fordiste. Les autrices et l'auteur s'empresent ensuite d'ajouter que : « A robust epistemology to consider precarious/informal world today would need to start from the global nature of the capital-wage labor relation » (Munck, Pradella, et Wilson 2020, 362). Selon nous, la surpopulation relative et les mécanismes d'exclusion qui y sont liés font partie intégrante des dynamiques à travers lesquels se distribuent les ressources et le pouvoir social dans la société capitaliste. Comme le dit Bernstein (2007), des phénomènes

modernes tels que de l’informalité, la pauvreté structurelle ou la vulnérabilité sociale prennent racine dans les rapports de classes capitalistes. Ces rapports sont certes des rapports d’exploitation, mais ils sont aussi des rapports d’exclusion ; ses deux composantes sont imbriquées et structurellement indissociables, quoi qu’une des deux dimensions puisse parfois primer dans des contextes historiques spécifiques (Silver, 2016).

Aborder le travail informel à partir du marxisme implique donc d’opérer avec une sociologie dialectique, qui s’intéresse autant aux aspects logiques et structurels de l’accumulation, qu’à ses dimensions historiques et concrètes. Le capital peut s’exprimer à travers une palette importante de formes sociales différentes, d’où l’importance d’approcher l’informalité moyennant une perspective historique. Et, de ce point de vue, l’informalité n’est pas un phénomène tout à fait nouveau. Même le jeune Engels avait pressenti dans *La situation de la classe laborieuse en Angleterre* (1845) qu’un contexte de chômage structurel pouvait pousser le prolétariat industriel à se convertir temporairement en « autoentrepreneur ». Selon lui, les rues de Manchester étaient garnies de vendeurs ambulants après les crises économiques, écoulant des marchandises au noir, dans la plus parfaite tradition du travail indépendant informel. En ce sens, il ne serait pas exagéré de dire que les bonnes feuilles du *Capital* dédiées à l’AIR ont percé la nature de l’informalité et la dimension intrinsèquement « précaire » de la condition ouvrière (Bihl, 2007 ; Jonna et Foster, 2016 ; Wilson, 2020).

En sous-texte, notre approche se pose donc en critique de la méthode marxiste structuraliste des classes qui, en partant d’Althusser, argumente que le concept de mode de production est d’abord et avant tout une catégorie logique et construite réflexivement – ce que Marx appelait le « concret-de-pensée » (Althusser *et al.*, 1973, p. 46). Suivant ce mot d’ordre, la tradition structuraliste a théorisé les modes de production en vase clos, en les décortiquant sous une forme pure et abstraite qui est réglée par les relations de dominance entre ces éléments constitutifs (classes, forces productives, appareil idéologique d’État, etc.). Dans cette structure théoriquement déduite, les classes n’y sont qu’une place dans les rapports de production (ici compris au sens diminué de rapports d’exploitation). Or, sans mécanisme de contre-vérification empirique, les définitions soi-disant pures se heurtent aux réalités vivantes de l’histoire. En suivant une approche purement structurale des classes, où les agents sont classés par leur position dans les rapports d’exploitation (Legaré 1977; Wright 1976; Poulantzas 1974), la PPM pourrait être recalée au rang

« d’intermédiaires » ou même de « petite bourgeoisie », puisqu’elle possède officiellement ses propres moyens de production. Une réponse à ce problème peut justement être de décoller l’identification entre rapports de production et rapports d’exploitation. Le second terme est un moment du premier. Comme le dit *Le dictionnaire critique du marxisme* de Georges Labica et de Gérard Bensussan (1985, p. 957), les rapports de production consistent :

[...] en une combinaison particulière des facteurs constitutifs de tout procès de production : d’une part les moyens de production qui comprennent objet de travail (ressources naturelles) et moyen de travail (outils, machines, etc.); d’autre part les agents de la production, travailleurs dont la force de travail est directement investie dans le procès, non-travailleurs ayant une fonction dans ou exerçant un contrôle sur la production. Dans le procès de production capitaliste, il y a, sans cesse reproduit, un double mouvement de séparation et d’appropriation. Le producteur immédiat se trouve en effet séparé de ses moyens de production, de même que son propre travail est d’emblée travail social [...]. Dénué de tout moyen de travail, l’ouvrier se trouve obligé de vendre sa propre force de travail au capitaliste.

En ce qui concerne la PPM, une analyse historique corrobore cette idée que les rapports d’exclusion sont déterminants dans sa constitution. Elle est en effet le résultat d’une forme spécifique de prolétarianisation, issue d’une dilatation à l’extrême de l’AIR et d’une radiation prolongée de la relation capital-travail. Il n’en demeure pas moins que la connexion entre exclusion et exploitation est fondamentalement court-circuitée à l’ère néolibérale, laissant en jachère des pans entiers de la population laborieuse, devant subvenir à ses besoins de manière autonome et ne devant compter que sur soutien négligeable de l’État. Ce qui a ici l’apparence manifeste d’une contradiction — le marxisme est après tout une théorie du conflit et de la contradiction sociale (Freitag, 2013, p. 266) —, elle trouve néanmoins une certaine stabilité fonctionnelle. Par exemple, contrairement aux (semi-)périphéries industrielles asiatiques, les économies extractivistes comme celle d’Amérique latine et d’Afrique n’ont pas comme intérêt premier de fournir un prolétariat « informel-industriel » au marché mondial, ce qui explique aussi pourquoi la marginalité sociale est aussi répandue⁶. Dit simplement, les classes sociales ne sont donc pas des catégories *a priori* que l’on pourrait ensuite plaquer sur la réalité. À l’inverse, elles ne sont pas non plus un pur « donné » empirique qu’une

⁶ Pour prendre un point de comparaison : l’industrie sur le pourcentage du PIB était de 24,5% en Colombie contre 34,6% pour le Bangladesh en 2023 (BM, 2023b).

approche inductive pourrait révéler. Méthodologiquement, il faut considérer une approche double — logique et historique — qui permet de mettre en balance le conceptuel et l’empirie.

Le travail informel est-il surexploité ?

Cette distinction analytique entre une classe de prolétaires informels productifs et une classe de travailleurs indépendants marginalisés est centrale pour intervenir dans les discussions sur les théories marxistes de la surexploitation. En dépit de leurs spécificités, ces dernières partagent l’idée que l’impérialisme ne tire pas prioritairement ses surprofits de la forme monopolistique du capital — comme le laissent croire certaines théories classiques associées à Lénine —, mais plutôt du fait de payer les prolétaires du Sud global en dessous de la valeur de leur force de travail (désormais VFT). Dans son livre pionnier *Dialéctica de la dependencia* (1973)⁷, le dépendentiste brésilien Luis Mauro Marini a le premier défendu l’idée que la surexploitation du prolétariat du Sud était nécessaire, car la bourgeoisie intérieure devait chercher à compenser les transferts de valeur qu’implique l’échange inégal centre/périphérie. L’argument mariniste veut que la surexploitation soit une caractéristique spécifique du capitalisme périphérique, et que la dépendance économique — c’est-à-dire une structure organisant la captation de surplus et de ressources de la périphérie vers le centre — s’explique à la lumière de cette catégorie. Les héritiers et héritières contemporains de Marini sont encore plus audacieux, et avancent que le procès de surexploitation se serait internationalisé avec le passage au régime d’accumulation néolibéral ; le secteur informel serait l’un des lieux privilégiés de la surexploitation du nouvel impérialisme. Les circuits de l’économie souterraine, disent les marinistes, seraient un champ fertile pour que le capital ait accès à une main-d’œuvre payée en dessous de la VFT (Higginbottom, 2023 ; Osorio, 2018 ; Smith, 2016 ; Sotelo et Felix, 2022).

Réalité empirique en faveur de la thèse de la surexploitation du secteur informel ?

Il existe un certain nombre d’arguments empiriques qui militent effectivement en faveur de la proposition d’une surexploitation du travail informel. Pour commencer, les conditions de travail qui caractérisent généralement l’informalité se situent en deçà du marché formel national. Le principal indicateur étant ici le salaire (ou le revenu plus généralement). Comme le tranche un

⁷ L’ouvrage *Dialéctica de la dependencia* a été rédigé en espagnol plutôt qu’en portugais, étant donné qu’elle était la langue de débats de la théorie marxiste de la dépendance (Latimer, 2022).

rapport récent de l’OIT portant sur les grandes tendances et caractéristiques socio-économiques de l’informalité :

Informal wage workers earn far less than formal wage workers. Globally, the earnings of workers in informal wage employment are 56 per cent of the earnings of wage workers in the formal economy (ILO, 2023b, p. 41).

Les recherches effectuées en Amérique latine corroborent cette observation d’écart salarial entre le secteur formel et informel. En Colombie, pour l’ensemble des travailleurs et travailleuses informels — toutes catégories confondues — on fait état d’une rémunération environ trois fois plus bas que celui de leurs homologues occupant le même emploi dans le secteur formel (Torres 2020, 9)⁸. En plus des inégalités de revenus, le rapport de l’OIT recense des semaines de travail plus longues chez les travailleurs informels, en plus de faire face à l’incertitude et la précarité généralisée par rapport à l’emploi. À ces semaines de travail prolixes, souvent effectuées par les travailleuses et travailleurs indépendants, on doit ajouter la contrainte au sous-emploi vécue par les salariés informels. L’informalité contient près de deux fois plus d’employés temporaires (83 %) que chez son alter ego du secteur formel (43 %) (ILO, 2023b, p. 38). Même la Banque mondiale ne contredit pas cet état de fait. Institution célèbre pour sa promotion de politiques régressives face au travail (Bremán, 1995), cette dernière reconnaît dans son exhaustif rapport *The Long Shadow of Informality* (2022), la grande corrélation existant entre la pauvreté et l’informalité :

Workers in the informal sector tend to be lowskilled and lower-paid, with less access to finance and social safety nets, than workers in the formal sector [...]. In EMDEs [emerging market and developing economies] with the most pervasive informality, people are more likely to be driven into poverty if they have to make direct out-of-pocket payments for health care emergencies (Ohnsorge et Yu 2022, 7).

Pour les classes populaires, l’informalité représente ainsi non seulement l’espace principal d’activité économique dans les pays du Sud global, mais il s’y observe généralement de moins bonnes conditions de travail que dans le secteur formel. Si l’informalité n’est pas en soi un synonyme de pauvreté, les chances sont que ce secteur y entraîne ses agents économiques (Bremán, 2020). Le même document ajoute que l’informalité ne sécrète pas que de la « pauvreté tout court » ; elle est susceptible de franchir ce seuil déjà précaire et de provoquer de *l’extrême* pauvreté. Selon

⁸ Voir le Tableau 2 du chapitre 1.

le barème de la BM, entre 1990 et 2018, plus d'une personne sur quatre vivant dans un pays « émergent ou en développement » avec un niveau d'informalité médian devait subsister dans des conditions en deçà de la ligne internationale d'extrême pauvreté, tracée à 1,90\$ US par jour (Ohnsorge, Yu, et Okawa 2022, 182).

Problématique et questions de recherche

Selon nous, malgré la véracité des faits empiriques que nous venons de survoler, il n'en demeure pas moins que la thèse de la surexploitation du secteur informel recèle d'importants problèmes théoriques. Au premier rang de ceux-ci est qu'elle postule implicitement une conception marxienne classique du prolétariat, à savoir une force de travail doublement libre, toujours disposé à être (sur)exploité. Ce faisant, on échappe la complexité du secteur informel, composé d'une diversité de classes subalternes ayant un rapport ambigu à l'accumulation. La perspective marxienne semble donc échouer à saisir les rôles originaux joués par les différents acteurs de l'économie informelle dans le procès d'accumulation du capital : d'un côté comme surpopulation exclue, de l'autre comme population corvéable. Les théories marxistes de la surexploitation prêtent donc le flanc à cette critique : elles reconduisent une conception fictive de l'économie informelle — très en vogue dans la littérature — qui fait d'elle la courroie de transmission directe des intérêts de l'accumulation. Nous décrivons cette position théorique comme le mythe de l'hyperconnexion entre informalité et accumulation. Cette position a historiquement été défendue comme étant la « thèse du salariat déguisé » par des approches néomarxistes sur le travail informel, inspirées par les théories du système-monde et de la dépendance (Birkbeck, 1978 ; Breman, 1976 ; Bromley, 1978 ; Gerry, 1978 ; Moser, 1978 ; Peattie, 1987 ; Portes, 1978). Selon cette première génération de chercheuses et chercheurs marxistes, c'est le concept même de « secteur informel » qui traîne des teintes mystificatrices, puisqu'il tendrait à obscurcir le rôle de prolétaire déguisé incarné par la petite production marchande. Avec ses spécificités théoriques, cette idée connaît un relai dans certaines approches contemporaines, notamment inspirées du féminisme marxiste italien. Par exemple, selon Alessandra Mezzadri et ses partisans, le travail informel serait parfaitement intégré à l'accumulation capitaliste et ferait partie d'une grande classe ouvrière mondiale (McDermott 2023; 2021; Mezzadri 2020; 2019). En suivant cette théorie, toutes les formes d'activités informelles fourniraient directement un surplus appropriable par les capitalistes. En outre, la position inverse, principalement incarnée par « l'ancienne vision » du travail informel popularisée par les premiers

travaux de l'OIT dans les années 1970, est également erronée puisqu'elle conçoit le secteur informel comme systématiquement exclu, parallèle et non intégré au capitalisme (ILO, 1972).

Question de recherche – Le travail informel est-il (sur)exploité ? Et comment le capitalisme peut-il bénéficier de formes non exploitées de travail ?

Hypothèses – Pour nous, s'intéresser au travail informel comme figure de la surexploitation nécessite d'apporter un appareil théorique permettant d'identifier quels segments de la population laborieuse sont — oui ou non — intégrés à l'exploitation capitaliste. Il s'agit aussi dans la présente recherche d'insister sur le rôle indirectement « productif » que peut jouer la position de marginalité sociale, en venant diminuer le coût de la main-d'œuvre par l'accès à des marchandises non capitalistes bon marché issues du secteur informel, ce qui permet indirectement d'augmenter le taux de profit des capitalistes (Bremner et van der Linden 2014; Meillassoux 1979; Portes 1978; Amin 1973). En se basant sur la contribution de l'anthropologue Claude Meillassoux (1979, p. 7), nous croyons pouvoir avancer qu'il existe deux fonctions spécifiques à l'économie informelle : d'une part, la sous-traitance des tâches productives capitalistes dans l'économie informelle et, d'autre part, l'offre de biens de subsistance bon marché à toutes les classes subalternes, ce qui permettrait de diminuer le coût de la main-d'œuvre dans son ensemble. Le second effet de l'économie informelle montre selon nous que l'efficacité du secteur informel ne tient pas uniquement dans sa mise au travail, mais aussi dans la constitution d'espaces non capitalistes sur lesquelles les capitalistes peuvent *décharger* le coût de reproduction de la force de travail. Autrement dit, il est inutile d'avancer, comme le fait Marini, que le prolétariat du sud est payé en dessous de sa valeur (ce qui implique tôt ou tard la mort à vaste échelle du prolétariat du Sud). La vérité est que les entrepreneurs ne payent en salaire que le minimum pour la reproduction du prolétaire individuel. Pour subvenir aux besoins physiologiques de tous les membres du foyer, la formation de nouveaux espaces non capitalistes devient une stratégie de reproduction nécessaire. À la manière de la petite production marchande informelle, la collecte de déchets, la vente de produits seconds mains, des services au particulier, le travail domestique, l'élevage d'animaux ou l'agriculture urbaine en sont autant d'illustrations. On peut aussi ajouter une troisième fonction essentielle de l'économie informelle que l'on peut faire remonter à la théorie de l'AIR chez Marx : le fait que l'informalité constitue une surpopulation qui régule à la baisse les salaires.

Voici donc, de manière synthétique, le problème qui sera développé au cours de ce mémoire et les arguments qui seront mobilisés pour y répondre. Notre approche prend une focale résolument théorique, mais prend quand même la peine de s'informer des statistiques les plus récentes sur l'informalité, principalement fournies par l'OIT. Ce travail est marqué d'une préférence pour le contexte latino-américain, et spécialement du cas colombien, qui nous offre un portrait caractéristique du développement du secteur informel.

Plan du mémoire

Dans le premier chapitre, il s'agira d'apporter des éclaircissements sur les rapports de classes qui structurent l'informalité. Pour commencer, nous reviendrons sur la généalogie intellectuelle du secteur informel, situant notre intervention dans les débats contemporains entourant l'exploitation des travailleurs informels. Nous ferons ensuite état d'un échec de la prédiction marxengelsienne d'une polarisation simple entre le prolétariat et la bourgeoisie à la lumière de l'essor de la petite production marchande informelle dans les pays du Sud global. En dialogue avec la théorie marxiste des classes sociales, ce chapitre sera aussi l'occasion d'interroger l'appartenance de classe de la PPM, ni ouvrière ni petite bourgeoise. Notre analyse nous mènera à penser l'informalité comme un carrefour de multiples *formes de travail* manuelles et subalternes, ce que Bernstein encapsule dans son concept de « classes du travail » (2007, 2010, 2023).

Ensuite, dans le second chapitre, nous exposerons un autre argument central de notre démarche : la formation de la PPM est le résultat d'une dilatation à l'extrême de l'AIR dans le contexte du régime d'accumulation néolibéral. Pour ce faire, le secteur informel doit être replacé dans une perspective historique. Nous reviendrons sur les apports d'Engels et de Marx à ce sujet, avant d'exemplifier notre proposition en revenant sur la restructuration néolibérale en Amérique latine. Nous concluons en identifiant les principales modalités des nouvelles formes de surpopulation capitalistes.

Le troisième chapitre permettra d'identifier les différentes fractions et fonctions de l'économie informelle. À partir d'un retour critique sur la théorie du travail doublement libre de Marx, il s'agira d'identifier par quels mécanismes le salariat peut effectivement être « déguisé », en offrant un critère opérationnel précis, celui du « commandement capitaliste », tiré de la théorie marxienne du

travail productif. Après quoi, nous chercherons dans cette troisième section à démentir une idée en vogue dans la littérature scientifique sur l’informalité, selon laquelle le travail informel serait, en toutes circonstances, hyperconnecté à l’accumulation capitaliste. Loin d’une conception binaire voulant que le secteur informel soit *ou bien* purement exploité *ou bien* purement marginalisé, nous montrerons que la connexion entre informalité et accumulation varie en fonction des formations sociales. La question est ainsi empirique et ne peut pas être tranchée *a priori*. Après une critique de la thèse d’Alessandra Mezzadri, nous concluons par une brève ouverture sur notre conception marxiste de la totalité, marquée par la contribution du féminisme marxiste de la théorie de la reproduction sociale. Pour nous, l’exploitation et l’exclusion recourent en réalité deux fractions de la PPM informelle que nous associerons à des rôles, à des fonctions spécifiques. Alors que le prolétariat informel (dont l’activité salariale est déguisée) contribue directement à l’accumulation par l’extorsion de survaleur, la fraction marginale concourt à faire baisser la VFT en constituant un secteur paracapitaliste caractérisé par la vie bon marché (Amin, 1973 ; Meillassoux, 1979 ; Portes, 1978).

Étant donné que le concept classique de surexploitation est issu de l’œuvre pionnière de Luis Mauro Marini, le dernier chapitre sera dédié à commenter son argument sur la surexploitation du prolétariat dans la périphérie dans son livre *Dialéctica de la dependencia*. En continuation avec les éléments qui ont déjà été exposés dans cette introduction, nous utiliserons l’occasion pour nous situer le débat actuel sur la surexploitation, en mobilisant la critique fertile de Claudio Katz (qui reconduit, en fin de compte, le problème qu’elle voudrait conjurer). Notre critique de Marini et de ses disciples sera double : le secteur informel n’est pas systématiquement surexploité, en plus de ne pas être, comme l’entend le concept marinien, payé en dessous de la VFT. Nous présenterons ensuite notre conclusion, à savoir que c’est à partir des différentes fonctions de la PPM que peut être comprise la relation entre accumulation de capital et informalité (et *a fortiori* trancher la question de la « surexploitation »).

Intérêt scientifique de la recherche

À ce stade, il faut se demander ce qu’une discussion sur l’hypothèse de la (sur)exploitation du secteur informel peut bien apporter à la littérature scientifique. D’abord, l’importance des études sur le secteur informel se mesure à l’ampleur qu’a prise cette forme non réglementée d’activité

dans le capitalisme avancé. Comme le commente Rina Agarwala (2013, p. 252) : « Informal workers, therefore, are a structural feature of capitalist accumulation ». Ensuite, la position centrale qu'a prise le travail informel dans l'économie capitaliste mondiale annonce de nouveaux terrains de luttes, souvent décentrées des lieux de travail classiques (Sanyal et Bhattacharyya, 2009). Selon Agarwala, le secteur informel se présente comme un espace d'organisation politique (en dépit des difficultés inhérentes à la syndicalisation d'une main-d'œuvre sans contrat et œuvrant dans des lieux de travail disséminés). Basée sur l'analyse croisée de huit cas (incluant des pays du Nord et du Sud comme les États-Unis, la Chine, l'Inde et le Mexique), l'auteur conclut que :

In sum, workers of the Global South, whether they are operating in the Global South or as migrants to the Global North, are struggling to remake the working class to include previously excluded groups, such as women and migrants, previously omitted occupational categories of work, and previously marginalized employment relations. In the process, contemporary workers are redefining the nature, composition, strategies, and relations of labor struggles (Agarwala, 2013, p. 262).

Les combats des travailleurs informels prennent désormais une place centrale dans l'arène de la lutte des classes du néolibéralisme. Les grands mouvements sociaux et les épisodes révolutionnaires du XXI^e siècle doivent compter avec cette armée de travailleurs pauvres, possédant un degré d'intégration variable à l'économie capitaliste. L'élément déclencheur du Printemps arabe a été l'immolation par le feu de Mohamed Boazizi, vendeur de fruits dans l'économie informelle. S'en sont suivis des actes de contestations politiques et de pillages auxquels la grande galaxie des travailleurs et travailleuses informels a largement pris part – en partant des petits commerçants informels jusqu'aux travailleurs indépendants (McDermott 2023; Astarian et Ferro 2019; Clover 2018). Du côté de l'Amérique latine, les *estallidos sociales* (littéralement : « explosions sociales ») qu'ont connues la Colombie, l'Équateur et le Chili entre 2019 et 2021 ont mis de l'avant les luttes de travailleurs et de travailleuses informelles issus des quartiers populaires (*barrios*). Ces derniers ont fait usage de la perturbation logistique des voies de circulation (*bloqueos*) et la technique dite de la « première ligne » (*primera línea*) comme stratégie de combat de rues contre les forces de l'ordre. Et c'est sans compter la multiplication des initiatives qui émergent globalement afin d'organiser les travailleurs et travailleuses informels, notamment par syndicat (Agarwala, 2013).

Ce diagnostic est d'une importance décisive pour la théorie marxiste qui, traditionnellement, avait envisagé les luttes révolutionnaires et les perspectives de changement social à partir de la figure d'un prolétariat industriel, aujourd'hui numériquement dépassé par cette masse colossale de travailleurs et travailleuses ravalés dans l'informalité. Les grandes transformations sociales qu'envisageaient les classiques du marxisme sont-elles seulement possibles à partir de la position de classes des travailleuses et travailleurs informels ? Cette masse, constituée pour la plupart de travailleurs soi-disant indépendants, n'est sans doute pas les « pommes de terre dans un sac » dont parlait Marx dans le *18 Brumaire* pour illustrer la dispersion géographique de la paysannerie, obstacle à l'organisation de ses luttes (Marx, 1976a, p. 127). Mais le secteur informel ne rassemble pas non plus des ouvriers d'industrie, utilisant leur concentration spatiale et le lieu de travail comme instrument d'un mouvement unifié. Dès lors, une recherche comme la nôtre permet de remettre en cause certains postulats eurocentrés de la tradition marxiste⁹. La classe ouvrière nord-atlantiste n'est pas le devenir universel des processus de prolétarianisation.

Si ce mémoire peut être lu à partir d'un fil conducteur central — soit une enquête sur les rôles joués par l'économie informelle au sein de l'accumulation capitaliste —, il permet aussi de participer à la réflexion sur le pouvoir explicatif du marxisme et de ses catégories analytiques maîtresses — celles de classes, de mode de production, de rapports de production, etc. Les limites impliquées dans la rédaction d'un mémoire ne permettent pas de prendre frontalement l'ensemble de ces questions. Nous croyons néanmoins collaborer à l'ouverture d'un chantier, permettant de penser à nouveau frais les classes subalternes, les surpopulations et une conception marxiste de l'ontologie sociale. Notre pari demeure que l'étude de l'économie informelle pousse la théorie marxiste à mettre en marche les principes dialectiques sur lesquels elle prétend se baser.

⁹ Dans leur livre *How the West Came to Rule*, Anievas et Nişancıoğlu définissent l'eurocentrisme selon les trois modalités suivantes : 1) l'internalisme, soit l'idée que le développement du capitalisme est strictement interne à des dynamiques immanentes aux sociétés européennes (modèle intérieur-extérieur) ; 2) la priorité historique, à savoir que l'endogénéité de son développement trace une opposition hiérarchique entre l'Occident et l'Orient ; 3) la thèse du développement linéaire, comme quoi les centres actuels seraient le futur de la périphérie (Anievas et Nişancıoğlu, 2015, p. 4-5).

CHAPITRE 1 – LE TRAVAIL INFORMEL : EXPLOITÉ OU MARGINALISÉ ?

Dans ce chapitre, nous chercherons à analyser la structure de classe du secteur informel. Nous commencerons par brosser un portrait statistique général, avant de nous avancer sur une généalogie de cette notion et les débats actuels qui la traversent. Cette première section nous permettra de remettre en cause la prédiction de la polarisation entre deux classes, à savoir le modèle de prolétarianisation unilinéaire envisagé par Marx et Engels dans *Le Manifeste*. Suivant la théorie marxiste des classes, nous tenterons subséquemment de livrer une conceptualisation plus précise de la petite production marchande. Le chapitre sera conclu par un cadre conceptuel souple qui capture la diversité des classes subalternes dans les formations sociales du Sud.

1.1 Contexte : explosion de l’informalité et recomposition des classes à l’échelle planétaire

Loin des promesses de développement, de modernisation et de ruissellement de la richesse qui fondent la légitimité sociale et politique de la croissance capitaliste, le modèle d’accumulation dans les pays du Sud global à l’ère néolibérale en est arrivé à des résultats tout à fait opposés. Le développement capitaliste n’engendre plus nécessairement les grands centres industriels et la classe ouvrière traditionnelle, mais mène dans un nombre important de cas à la désindustrialisation, à l’érection de bidonvilles et d’une économie informelle florissante, tenue loin des régulations étatiques¹⁰. Bien qu’elle soit aussi parfois appelée économie « souterraine » (*underground economy*) ou travail « au noir » (*shadow economy*), l’économie informelle n’a rien d’un secteur invisible, discret et dissimulé à l’État ou au marché mondial ; elle est ostentatoire, repérable dès le premier coup d’œil jeté sur les artères des villes de la périphérie¹¹. Le travail informel n’est pas un circuit souterrain de l’économie réelle, mais incarne la forme de travail hégémonique du capitalisme avancé. Chiffres à l’appui, Mike Davis déclarait dans son *Planet of Slums* (2006) que : « the global informal working class (overlapping with but non-identical to the slum population) is about one billion strong, making it the fastest-growing, and most unprecedented social class on earth » (Davis, 2017, p. 178). Depuis la publication originale de ce livre, l’informalité a connu une

¹⁰ Selon les Nations Unies, une personne sur quatre résidant en ville vit dans un bidonville (OI, 2023).

¹¹ On retrouve l’expression de *shadow economy* chez le sociologue allemand Friedrich Schneider (2003). Ce concept est peu retenu par la littérature que nous mobiliserons dans ce mémoire.

croissance absolue qui, dans sa progression, a avalé une majorité des classes subalternes à l'échelle globale. Moins de 20 ans plus tard, c'était près du double, soit maintenant 2 milliards de forces de travail qui sont embrigadées dans l'informalité (ILO, 2023b, p. 11). D'après un rapport de l'OIT, c'est mondialement autour de six travailleurs et travailleuses sur dix qui opèrent dans ce secteur de l'économie caractérisé par son intégration laborale incertaine, son « déficit de travail décent » et l'absence de protection sociale (ILO, 2023b, p. 15). Au niveau international, le secteur informel dépasse loin devant l'emploi manufacturé, chiffré à 758 millions en 2021, et dont le continent asiatique — ce géant industriel — absorbe à lui seul près du 2/3 (ILO, 2023a).

L'informalité n'est pas une exclusivité des pays du Sud ; elle compose aussi l'économie du Nord global (Portes et Sassen-Koob, 1987). Fernandez-Kelly et García (1991, p. 248) ajoutaient à ce propos que : « the view that informalization is a marginal phenomenon caused by the survival needs of the poor is being replaced by a complex understanding of the informal sector as an integral part of advanced capitalist economies ». En réalité, même les industries des grandes métropoles occidentales comme New York ont recours à une main-d'œuvre informelle (souvent migrante) pour diminuer leur coût de production (Sassen-Koob, 1991). En dépit de la vérité de la précédente affirmation, l'informalité n'en demeure pas moins très inégalement distribuée à l'échelle globale. Les pays qui forment la périphérie possèdent d'ores et déjà une économie majoritairement, voire essentiellement informelle. En effet, un autre rapport de l'OIT statuait qu'il existe une surreprésentation du secteur informel dans les pays catégorisés comme « émergents » ou « en développement » (*sic*)¹², absorbant à eux seuls près de 93 % des emplois informels dans le monde. En revanche, le poids du secteur informel des pays centraux (Amérique du Nord, Europe de l'Ouest et Océanie) pèse pour moins de 20 % de leur économie (ILO 2018, 26). Ce rapport nous informe que, tout compte fait, le travail informel est négativement corrélé à la croissance économique (exprimée en PIB) et à l'indice de développement humain (ILO, 2023b, p. 15). Les statistiques les plus récentes montrent que sur le continent africain, le taux d'informalisation de l'économie (c'est-à-dire l'emploi informel rapporté au total de l'emploi) est de 84 %, de 66 % en Asie et de 54 %

¹² Comme nous le verrons dans le chapitre 4 en reprenant quelques arguments phares de la théorie marxiste de la dépendance, la notion de pays « en développement » possède un contenu hautement téléologique propre à l'idéologie développementaliste. Tout se passe comme si les pays du Sud atteindraient – tôt ou tard – le même stade de développement que leurs cousins du Nord. Cette hypothèse naïve oblitère les mécanismes qui contraignent encore le Sud au sous-développement économique. Sur le mythe de l'émergence, voir aussi les travaux de Mylène Gaulard (2020).

pour les États arabes (ILO, 2023b, p. 49). L'Amérique latine suit de près, avec une moyenne de 51,4 % en 2021 (CEPAL, 2023).

Pour la plupart des travailleurs pauvres, ces prolétarisés à l'appartenance de classe ambiguë¹³ sont ces petits commerçants, vendeurs de rues dont les revenus sont chancelants, travailleuses domestiques pour des particuliers de la classe moyenne ou de la bourgeoisie, ou encore des salariés informels, mais dont les conditions de travail tombent en dessous du marché formel. Cette nouvelle odyssée des classes sociales du Sud global est l'histoire de la multiplication des cireurs de souliers, des vendeurs et cuisiniers ambulants, de petits artisans, etc. Un grand nombre d'emplois non qualifiés s'y ajoutent : femmes de ménage, coiffeurs, maçons informels, etc. Des milliers d'enfants vendent des cigarettes à l'unité dans la rue, presque réduits à la mendicité, alors que d'autres écoulent des denrées agricoles issues de la production familiale. Dans cette infinie diversité, le salariat n'est donc pas complètement évacué, mais il ne constitue pas non plus une forte majorité de situations d'emplois.

1.2 Qu'est-ce que le secteur informel ? Généalogie d'un concept et revue de la littérature

Comme le suggère Lisa Peattie (1987, p. 851), le secteur informel peut être approché comme un élément appartenant à l'histoire ou la sociologie des idées. Schématiquement, sa généalogie est susceptible d'être périodisée en quatre moments déterminants¹⁴. La première phase est marquée par le défrichage séminal de Keith Hart (1973) et le prolongement de ses travaux dans une mission de l'OIT au Kenya (1972). Ce premier moment est frappé du sceau du dualisme, c'est-à-dire que Hart et ses disciples considèrent les secteurs formels et informels comme parallèles. La seconde étape est celle de la critique dite néomarxiste (~1975-1985), qui considère au contraire que ces deux secteurs agissent en symbiose, grâce à la mise au travail de la petite production marchande. Enfin, la troisième période, teintée par un climat de défaite de la théorie critique et du marxisme sur les plans politiques et académiques après les réformes néolibérales et l'effondrement de l'URSS

¹³ Par « appartenance de classes ambiguës », nous entendons, à la suite d'Erik Olin Wright, une « position contradictoire au sein des rapports de classe » (*contradictory class location*). Voir plus loin dans ce chapitre.

¹⁴ Évidemment, cette périodisation est partielle et partiale (comme toute périodisation d'ailleurs). Il faudrait passer au peigne fin l'ensemble des contributions déterminantes pour avoir un portrait plus juste de l'histoire intellectuelle du secteur informel, mais aussi les critiques internes aux paradigmes dominants. Nous pouvons néanmoins renvoyer aux articles *Convergence and Divergence in the Informal Sector Debate* de Cathy A. Rakowski (1994) et, plus récemment, *A Short History of the Informal Economy* de Jan Breman (2023).

(Keucheyan, 2017). Cet épisode de repli apporte néanmoins une consolidation définitionnelle du secteur informel autour de la collaboration d’Alejandro Portes et Manuel Castells (1991), en plus de voir foisonner les études de cas. Si l’on devait clore notre périodisation en y ajoutant quelque chose comme un « quatrième moment », il serait selon nous défini par un regain d’intérêt pour les théories critiques, notamment décoloniale et féministe (Naidu 2023; Mezzadri 2020; Bhattacharyya 2018; Shapland et Heyes 2017; Gago 2017; Chen 2007). Le moment actuel témoigne aussi d’un regain d’intérêt pour l’approche marxiste (surtout depuis la crise financière de 2008), où l’épineuse question qui hante la littérature est d’identifier les nombreuses connexions qui témoignent de l’exploitation du secteur informel, voire de sa surexploitation (Wilson 2020; Breman 2020; Katz 2017; J. C. Smith 2016; Munck 2013; Barnes 2013).

1.2.1 L’école dualiste

Au départ, étudiant le marché du travail urbain du Ghana, Hart fait état de l’existence d’opportunités d’emplois alternatives face à la saturation du régime salarial. Dans les conditions historiques particulières des économies postcoloniales, frappées par l’inflation et la contraction des salaires, des stratégies économiques sont entreprises par les membres d’un groupe qu’il appelle le « sous-prolétariat », classe qui aurait échoué à se trouver un emploi salarié. Pour Hart, quoiqu’il considère le secteur informel comme dynamique et diversifié, l’informalité relèverait essentiellement d’une opposition entre le salariat et le travail indépendant. Il dit en effet clairement que : « the distinction between formal and informal income opportunities is based essentially on that between wage-earning and self-employment » (Hart, 1973, p. 68).

L’OIT est ensuite célèbre pour avoir repris les travaux de Hart et sa définition dualiste de l’informalité (opposition entre le secteur formel et informel, entre salariat et petite production marchande), lors de leur première mission d’investigation au Kenya en 1972. Le groupe de travail ajoutera à cette définition la faible productivité. Puisque le secteur informel serait peu productif et pauvre, il s’opposerait au secteur formel capitaliste/moderne, hautement productif (Biles 2009; Rakowski 1994). Ce genre de visions — reprises par les gouvernements et les ONG afin d’élaborer de grands projets de « formalisation » du secteur informel — étaient ancrées dans une conception de « l’anormalité » de l’économie informelle au sein des rapports de production capitalistes. Dans le contexte transitoire d’une économie rurale vers l’industrie, le secteur industriel — encore trop

peu développé — demanderait un certain temps à absorber l'excédent de main-d'œuvre. Par exemple, l'économiste jamaïcain W. A. Lewis (1954) postule que le développement d'une jeune économie industrielle pourrait bénéficier d'un « *unlimited supply of labour* », grâce à la main-d'œuvre rurale qui migrerait vers les villes en raison de la désagrégation de l'agriculture traditionnelle. Selon ce schéma lewisien de transition sectorielle — déterministe et téléologique (agriculture → industrie) —, l'informalité représenterait un bassin temporaire de main-d'œuvre prête à être intégrée dans le secteur industriel capitaliste. Comme le prouve la survivance (et même la croissance) mondiale de l'informalité dans un moment du néolibéralisme avancé, le travail informel ne répond pas à une forme d'anomalie de l'accumulation capitaliste, mais apparaît comme l'une de ses dimensions constitutives (Sanyal et Bhattacharyya 2009, 37). Des chiffres de l'OIT montrent que depuis 2020 le secteur informel est en Amérique latine responsable de 70 % de la création de nouveaux emplois (Maurizio, 2021).

1.2.2 Victoire des marxistes dans le débat sur le secteur informel ?

Aujourd'hui, le consensus scientifique remet en question les critères d'économie traditionnelle, de travail indépendant, de pauvreté, de basse productivité ou de segmentation rigide du marché du travail pour définir le secteur informel (Chen et Carré 2020; Biles 2009). Ce diagnostic établissant une cohésion entre informalité et capital est le fruit d'une longue bataille menée dans les années 1970-80 par le paradigme marxiste en sciences sociales. C'est le « second moment » de la généalogie intellectuelle du travail informel. Un groupe de chercheurs et chercheuses néomarxistes gravitant autour de la revue *World Development* ont les premiers avancés cette idée que le secteur informel pouvait bénéficier directement aux capitalistes, ces derniers captant les surplus produits par une main-d'œuvre informelle bon marché (Birkbeck 1978; Bromley 1978; Gerry 1978; Moser 1978; Portes 1978; Breman 1976). Cette thèse, aujourd'hui universellement reconnue dans les études sur le sujet, était inaudible à une époque où les théories en vogue étaient encore dominées par des théories dualistes, faisant du secteur informel un espace déconnecté et exogène aux rapports de production capitalistes. Ce combat d'épistémologie a aussi dû être mené contre d'autres approches marxisantes, particulièrement celle des « masses marginales » de José Nun et Aníbal Quijano qui était légèrement teintée de cette vision dualiste. Comme mentionné en introduction, Nun faisait le constat empirique d'une dilatation marquée des surpopulations exclues du régime salarial dans son texte classique *Superpoblación relativa, ejército industrial de reserva y masa*

marginal (1969). Les marginaux seraient ainsi durablement exclus de leur mission de prolétaires productifs, rompant avec l'idée marxienne de l'AIR voulant que le prolétariat sera — tôt ou tard — appelé à l'exploitation. Autre rupture décisive avec l'armée de réserve marxienne : Nun avance l'hypothèse que le degré de surpopulation *excède* le besoin de valorisation du capital, n'ayant plus d'effets sur le mouvement des salaires. En somme, si Nun considère que le secteur informel est un pur produit du développement capitaliste dans la périphérie, ce dernier conçoit quand même qu'il ne joue aucun rôle dans la valorisation du capital. En dernière instance, les marginaux ne sont que des exclus vivant dans une économie parallèle, dysfonctionnels du point de vue de l'accumulation.

Pour les néomarxistes, bien au contraire, les soi-disant « travailleurs indépendants » qui vivent de l'économie informelle seraient en réalité des salariés déguisés : la production capitaliste formelle est délocalisée dans le secteur informel par une myriade de stratégies productives détournées. Puisqu'il n'existe pas de séparation nette entre ces deux secteurs, les néomarxistes ont même remis en cause la pertinence analytique du concept d'informalité. Ce dernier serait plus précisément décrit en termes de rapports de propriété avec la catégorie de petite production marchande (*petty commodity production*), mais dont la condition n'est pas la marginalité, mais bien l'exploitation. De cette façon, la location de classe de la PPM dans les rapports de production serait la même que celle de la classe ouvrière traditionnelle.

1.2.3 Le moment du consensus définitionnel

Ensuite, le troisième épisode, moins positionné à gauche, est un moment de repli universitaire face à la chape de plomb néolibérale. Le paradigme marxiste est mis à mal par des conditions d'ordre conjoncturel. Alors que le marxisme dépend des luttes sociales pour affirmer sa légitimité intellectuelle, le passage à l'ordre néolibéral affaiblit considérablement les organisations ouvrières par les délocalisations et la flexibilisation du marché du travail¹⁵. Le résultat de ces politiques économiques, pilotées par des institutions comme le FMI et la BM, est une accélération sans précédent du processus d'informalisation des économies du Sud global — à l'exception de la Chine qui devient le cœur industriel de la nouvelle division internationale du travail (Benanav, 2019). Dans certains pays d'Amérique latine, le chômage et l'économie informelle passent près de doubler

¹⁵ Le chapitre 2 reviendra plus en détail sur la question de la restructuration néolibérale.

en vingt ans, entre 1980 et 2000¹⁶. Des économistes comme Hernando de Soto (1991) célèbrent le succès des thérapies de choc des programmes d’ajustements structurels (PAS) en Amérique latine, en arguant que l’explosion du secteur informel correspond à la libération de forces entrepreneuriales populaires¹⁷.

Un pas de recul face à cette apologie à peine voilée de la doctrine néolibérale est la démarche de Portes et Castells qui, après plusieurs années de débat sur la définition du secteur informel, réussissent à trancher la question. Ces auteurs avancent que : « The informal economy is not a euphemism for poverty — it is a specific form of relationships of production, while poverty is an attribute linked to the process of distribution » (1991, p. 12). Après avoir décrit l’informalité à la manière d’un « rapport spécifique à la production », ces deux auteurs — dont on reconnaît ici l’héritage « productionniste » du marxisme — ont donné cette définition célèbre, sans doute la plus consensuelle pour délimiter analytiquement le secteur informel (Hawkins 2020; Bromley et Wilson 2018) : « The informal economy is thus not an individual condition but a process of income-generation characterized by one central feature: *it is unregulated by the institutions of society, in a legal and social environment in which similar activities are regulated* »¹⁸ (Portes et Castells 1991, 12). Voilà donc en quoi peut se résumer le concept d’informalité : une activité économique qui serait légale si elle était encadrée, mais qui n’est de fait pas régulée par les normes du travail. Par conséquent, le travail informel ne peut pas être confondu avec le crime organisé ou le narcotrafic qui se démarquent par la poursuite illégale d’activités économiques illégales. Il n’en demeure pas moins que les frontières de l’informalité sont mouvantes et perméables ; elles sont aussi relatives aux normes d’encadrement du travail dans les différentes formations sociales (Ariza et Retajac 2021, 119).

Une fois cette définition opérationnelle trouvée, les études de cas peuvent fleurir sur tous les continents sans engendrer de confusion conceptuelle. À l’instar des premières recherches de l’OIT

¹⁶ Par exemple, en Argentine, entre 1980 et 2003, les taux de chômage et d’informalité passent respectivement de 2,6 à 15,1% et de 23 à 41,8% (Portes et Roberts, 2005, p. 58).

¹⁷ Évidemment, les réformes néolibérales sont loin de faire l’unanimité. Voir le texte *Labour, Get Lost: A Late-Capitalist Manifesto* de Breman (1995).

¹⁸ En dépit de son statut d’idéologue, Hernando de Soto propose une définition quelque peu similaire, en avançant que le secteur informel serait « the illegal pursuit of legal economic ends » (Biles, 2009, p. 216).

ou de la CEPAL sur le secteur informel, la mesure de l’informalité et la compilation des données ne répondaient pas à des critères univoques (Charmes, 2012). Ce problème est désormais réglé.

1.2.4 Un nouveau paradigme : le retour des théories critiques

L’un des aspects centraux du nouveau programme de recherche entourant les études marxisantes sur l’informalité consiste en un retour des théories critiques, notamment en combinant les approches féministes, marxistes et décoloniales (McDermott, 2021 ; Mezzadri, 2019 ; Naidu, 2023). Ce nouveau paradigme n’a pas pour autant d’unité théorique stabilisée. Les différents auteurs et autrices convergent néanmoins sur un programme de recherche commun, celui de partir de la subordination du secteur informel aux besoins économiques du capital. L’un des aspects prolifiques de cette démarche est le fait de révéler les nombreuses connexions que le capital développe avec l’économie informelle (Breman, 2020 ; Chen, 2007 ; Shapland et Heyes, 2017). Comme le précise le sociologue hollandais Jan Breman, chercheur vétérinaire sur le secteur informel, qui a depuis ses premiers travaux critiqué l’idée d’un système de travail dualiste (1976) :

The opaqueness of capital in the informal economy, the way it is accrued, collected, spent, saved and, above all, drained off, needs to be unveiled. This is actually one of the reasons why it makes sense to talk of informality instead of precarity, a term which has come to dominate the discussion on these issues as waged in the Global North. There is nothing precarious about the role of capital in the economy but the way it is kept informalised as the black circuit should be the subject of in-depth research. Studies focused on the role of intermediaries (moneylenders, sub-contractors, jobbers, touts and other agents) are of crucial importance to highlight the way labour is linked to capital (Breman, 2020, p. 33).

L’accumulation mondiale du capital est tirée par la locomotive de l’informalité et son carburant de *cheap labour*. Plus les connexions sont nombreuses entre l’économie formelle et informelle, et plus les méthodes détournées pour abaisser les coûts de production sont prolifiques. La force de travail informel est aisément appropriable par les différentes fractions du capital (principalement industrielles et commerciales). La sous-traitance ou le recours aux intermédiaires sont des mécanismes privilégiés par les entrepreneurs pour avoir accès à une main-d’œuvre bon marché, en transgressant les normes établies par le marché du travail. Sous-traiter le travail indépendant informel représente l’une des tactiques prisées des entreprises pour augmenter leur taux de profit, en payant ces travailleurs soi-disant indépendants en dessous du coût de reproduction moyen de la

force de travail. La sous-traitance va de pair avec la dispersion des unités de production industrielle. Certains propriétaires d'industries se sont aperçus qu'il pouvait être plus rentable de séparer géographiquement les travailleurs dans de petites unités productives, parce que l'absence de contact rend très difficiles l'organisation syndicale ou les actions collectives de la classe ouvrière (Breman 2023, 25). Le foyer ou le ménage — cette unité économique irréductible, selon Wallerstein (2011, p. 33) — est l'espace de prédilection où s'opère une relocalisation de la production, bien souvent en aggravant l'exploitation des femmes et des enfants dans une chaîne de commandement qui s'élève du chef de famille jusqu'au patron d'entreprise (Bernard, 1980 ; Harriss-White, 2009 ; Mezzadri, 2019). Au-delà de l'exploitation directe par le patronat, c'est aussi des formes *indirectes* d'appropriation du surtravail qui voient le jour. Comme le souligne Verónica Gago à partir du cas argentin, depuis la crise de 2001, on observe une croissance de l'endettement des petits informels face au capital financier (Gago 2018, 34). En somme, la distinction entre économie formelle/informelle serait aussi poreuse et difficile à trancher au scalpel, tant l'imbrication entre ces deux « secteurs » est forte (Munck 2013; Chen 2007).

Dans son champ théorique le plus radical, ce paradigme du drainage systématique des surplus du travail informel est alimenté par un cercle de néodépendentistes latino-américains (Durán et Narbon, 2021 ; Osorio, 2017 ; Sotelo et Felix, 2022)¹⁹. Ces derniers font l'argument que le travail informel et précaire est surexploité sur une base systématique, c'est-à-dire, suivant la thèse de Marini, que le prolétariat informel serait payé en dessous de la valeur de sa force de travail. Ces théoriciens « surexploïtistes » sont rejoints par d'autres intellectuels du Nord global comme John Smith (2016) ou Andy Higginbottom (2023).

Or, ce qui semble échapper à ce paradigme théorique, c'est justement le phénomène de marginalité sociale caractéristique d'un segment des travailleuses et travailleurs informels. C'est l'hétérogénéité constitutive du secteur informel qui est ici biffé. À ce propos, on peut faire remarquer qu'il existe un consensus dans la littérature scientifique et chez les organisations internationales pour recenser l'informalité à travers quatre grandes catégories (CEPAL 2023; Ohnsorge et Yu 2022; ILO 2018), soit :

¹⁹ Nous réservons une place spécifique pour le débat sur la surexploitation dans le chapitre 4.

- 1) les micro-employeurs;
- 2) les salariés informels;
- 3) les travailleurs indépendants;
- 4) les employés domestiques.

Évidemment, ces catégories ne disent *a priori* rien de la contribution de ces travailleurs et travailleuses à l'accumulation de capital. Comme le précise la sociologue Martha Alter Chen, les différents acteurs du secteur informel sont aussi distribués dans la production avec des rapports de propriétés, des structures d'entreprises et des ressources matérielles bien différentes. Elle souligne à ce propos les trois agents économiques du secteur informel : i) le travail, souvent flexible et précaire, qui cherche des revenus ; ii) les micro-entreprises (que l'on décrit généralement comme des propriétaires d'entreprises peu productives possédant jusqu'à cinq salariés) ne détiennent à peu près aucun potentiel de croissance et sont inaccessibles pour la plupart des travailleurs non qualifiés ; iii) les firmes capitalistes, qui veulent éviter l'impôt et bénéficier d'une main-d'œuvre sous-payée et non réglementée (Chen 2012, 10)²⁰.

On peut déjà préciser que les micro-employeurs — la première des quatre catégories formant le secteur informel — doivent être exclus de l'hypothèse théorique de l'exploitation du travail informel. Ces derniers sont en effet des petits capitalistes informels qui profitent de salariés non contractuels, ce que Portes et Hoffman (2003) ont appelé la « petite bourgeoisie informelle ». En ce qui concerne la deuxième catégorie, celle des salariés informels, c'est sans doute elle qui pose le moins problème pour identifier les rapports d'exploitation dans le secteur informel. Cette couche est en effet composée de travailleurs et travailleuses salariés qui sont employés par des capitalistes (formels ou informels). On retrouve ainsi ici le rapport salarial plus ou moins « classique », catégorie élémentaire du MPC selon les marxistes, mais dont l'absence de contrat et de normes de travail établies fait d'eux une main-d'œuvre vulnérable, ne disposant que d'un salaire rachitique.

Du côté des deux autres catégories — les travailleuses domestiques et les indépendants —, force est de constater qu'elles ne sont pas incluses, *en toutes circonstances*, dans le giron de l'exploitation capitaliste. Bref, le danger qui guette le paradigme de l'exploitation unilatérale du secteur informel

²⁰ Comme le note aussi Chen, de concert avec Harris-White, c'est souvent les femmes qui occupent les positions les plus subordonnées dans le secteur informel, tout en étant sous-représentées dans les personnes ayant accès à la petite propriété informelle (Chen, 2012, p. 9 ; Harriss-White, 2003, p. 463).

est qu'il postule implicitement une forme de prolétarisation marxienne classique. Au contraire, l'impossibilité de se prolétariser effectivement condamne un énorme bassin de la population mondiale à une vie sans salaire, une « *wageless life* » selon l'expression de Michael Denning (2011). Selon ce dernier, les vies sans salaires s'imposèrent rapidement comme une condition « normale » des classes subalternes dans les formations sociales du capitalisme périphérique, contrairement à la classe ouvrière occidentale qui voyait sa situation tranchée en deux catégories distinctes (employé ou chômeur) :

If unemployment dominated the imagination of the capitalist states of the West, it was not to be the governing concept in the development discourse of the post-colonial states. Here the spectre of wageless life in the sprawling shanty towns and *favelas* of Asia, Africa and Latin America overwhelmed any clear divide between employed and unemployed. Wageless life was not a temporary accident that might be insured against, nor a macroeconomic failure of aggregate demand; it appeared to be the main mode of existence in a separate, almost autonomous, economy (Denning 2011, 86).

Tel est le grand paradoxe que met en lumière l'économie informelle (ou une contradiction, pour parler avec un vocabulaire plus marxiste) : alors que l'accumulation repose sur l'exploitation salariale, le développement des rapports de production capitalistes en vient, dans certaines formations sociales périphériques, à saper les conditions de constitution d'une structure de classe fondée sur ce type d'exploitation. L'idée de Marx selon laquelle « L'accumulation du capital est donc en même temps augmentation du prolétariat » serait-elle devenue caduc ?

1.3 Une prolétarisation... sans prolétaire ?

1.3.1 Échec du pronostic de polarisation simple chez Marx et Engels

Le processus historique de prolétarisation a nettement divergé de certaines prédictions que l'on peut trouver dans le corpus marxien. Ce pronostic était surtout adapté au modèle européen de la transition du féodalisme au capitalisme, processus ironiquement désigné comme la « soi-disant accumulation initiale » dans *Le Capital* (1867)²¹. Pour les Marx et Engels du *Manifeste* (1848), la

²¹ Comme le soulève Ellen Meiksins Wood dans *L'origine du capitalisme*, il faut insister sur le « soi-disant » que Marx met devant l'expression « d'accumulation initiale » (*Die sogenannte ursprüngliche Akkumulation*), car ce concept est une critique de la conception apologétique qu'ont les économistes classiques de l'origine du capitalisme, ces derniers insistant sur le fait que l'accumulation naîtrait de l'épargne et du labeur des entrepreneurs. Pour Marx, au contraire, l'accumulation initiale marque un processus violent de dépossession des propriétaires directs afin de créer un prolétariat industriel (Wood, 2002, p. 36).

petite bourgeoisie, les artisans, les petits rentiers, les marchands et la paysannerie propriétaire — bref, toutes les classes des sociétés précapitalistes — sont des classes condamnées à la prolétarianisation, puisque le développement du capital implique qu'elles soient écrasées par la concurrence. Absorbés dans le marché mondial, les petits producteurs, pris encore avec des méthodes de travail rudimentaires et peu productives, seraient incapables de compétitionner contre leurs rivaux bourgeois. Le résultat serait donc la déposssession par la ruine : la séparation de leurs moyens de subsistance traditionnels, en plus de la dépréciation de « leur habileté spéciale » de classes autrefois essentielle aux anciennes formes d'économie. Ils en déduisent ainsi que le « prolétariat se recrute dans toutes les classes de la population » (Marx et Engels 1977, 118), processus qui, à terme, épurera l'antagonisme de classes, c'est-à-dire que l'expansion des rapports de production capitalistes mènera à l'opposition simple entre « deux vastes camps ennemis, en deux grandes classes diamétralement opposées » : bourgeoisie et prolétariat (Marx et Engels 1977, 112).

D'un point de vue plus marxologique, on peut évidemment relativiser la charge de ce déterminisme historique que l'on retrouve dans *Le Manifeste*, en la contrastant avec les œuvres du Marx de la maturité. Ce dernier vient en effet à développer certains traits d'une nouvelle philosophie de l'histoire, marquée par une conception multilinéaire des trajectoires historiques. Ce changement de paradigme théorique s'apprécierait notamment à travers sa réévaluation du potentiel progressiste de certaines luttes de libération nationale — celles de Pologne et d'Irlande —, en plus de son dialogue avec les populistes russes sur la possibilité d'une voie de passage vers le socialisme sans transiter vers le capitalisme, sans oublier ses études sur les sociétés précapitalistes, notamment à travers l'anthropologie de Lewis H. Morgan (Traverso 2022; Lindner 2019; K. B. Anderson 2016)²². Mais, cette friction entre une conception multilinéaire et déterministe ne disparaîtra jamais complètement de l'œuvre de Marx²³. Dans les dernières pages du *Capital*, on retrouve justement ce passage du *Manifeste* cité en note de bas de page, quelque 20 années plus tard suivant sa

²² On peut aussi noter l'œuvre récente de Kohei Saito qui dans son livre *Marx in the anthropocene* (2022) considère que le Marx de la maturité serait devenu partisan d'un communisme écologique et décroissant, rompant avec toute forme de productivisme.

²³ Autre témoignage de cette friction : Marx disait par exemple dans la « Préface à la première édition allemande » (1867) du *Capital* que : « Le pays le plus développé industriellement ne fait que montrer à ceux qui le suivent sur l'échelle industrielle l'image de leur propre avenir » (Marx, 2014c, p. 5). Ce dernier adressait cette préface à un public allemand qui aurait pu croire — à la manière des populistes russes — que le développement du capitalisme serait circonscrit à l'Angleterre, mais on peut bien contester après coup la valeur d'universalité d'une telle proposition.

publication originale en 1848. L'inévitable prolétarisation de toutes les classes y est annoncée, clé de voûte de la révolution à venir :

La bourgeoisie produit avant tout ses propres fossoyeurs. Sa chute et la victoire du prolétariat sont également inévitables... De toutes les classes qui, à l'heure actuelle, s'opposent à la bourgeoisie, seul le prolétariat est une classe vraiment révolutionnaire. Les autres classes périclitent et disparaissent avec la grande industrie ; le prolétariat, au contraire, en est le produit le plus authentique. Les classes moyennes, petits industriels, petits commerçants, artisans, paysans, tous combattent la bourgeoisie pour sauver leur existence de classes moyennes du déclin qui les menace (Marx, 2014a, p. 857).

Dans les faits, le modèle de prolétarisation de l'Europe occidentale se distingue très nettement de celui qui existera dans les pays du Sud global. Comme le rappelle le sociologue Bryan R. Roberts en partant du recensement anglais de 1893, 74 % de la démographie d'Angleterre et du Pays de Galles était concentrée dans les villes, et connaissait une population salariée de près de 80 % (même dans le monde agricole). Le prolétariat en son sens classique de « classe ouvrière salariée formelle » occupait quelque 70 % de la population active. Inversement, en 1980, en moyenne 65,4 % de la population active des pays d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine était concentrée dans le secteur agricole, comparé à seulement 12,7 % dans les pays capitalistes avancés au même moment (Roberts 1990, 354). En réalité, le développement du capitalisme dans la périphérie entraîne un processus de « semi-prolétarisation », c'est-à-dire que la paysannerie traditionnelle n'est pas complètement séparée de sa terre, comme ce fut le cas dans le modèle « pur » de la prolétarisation nord-atlantique. Le semi-prolétariat serait une classe hybride ; la dépossession des moyens de production n'étant pas complètement achevée, les paysans peuvent travailler de manière saisonnière sur leurs terres, puis vendre leurs forces de travail en ville pendant la saison morte (Meillassoux, 1975). La paysannerie, qu'Engels définira analytiquement dans *La question paysanne en France et en Allemagne* (1894) comme « le propriétaire ou le locataire [...] d'un lopin de terre qui n'est pas plus grand, en règle générale, que ce que lui et sa famille peuvent cultiver, et qui n'est pas plus petit que ce qui permet à la famille de subsister » (Engels, 1956), n'est ainsi pas un idéal-type clairement découpé, puisque l'une des stratégies de subsistance des classes subalternes du capitalisme périphérique consiste à compiler les sources de revenus (Bernstein, 2010).

1.3.2 Capital et petite propriété indépendante : exploitation ou exclusion ?

En ce qui concerne le *Manifeste*, il est donc clair que la position des Marx et Engels de 1848 — bourgeoisie contre classe ouvrière — échoue à rendre compte de la complexité du processus historique de prolétarianisation. Leur diagnostic, que l'on peut appeler avec le sociologue Erik Olin Wright la thèse de la « polarisation simple » élabore un modèle schématique, formé de deux classes antagoniques, qui nie la complexité des structures économiques du capitalisme historique, en partie composées « d'intermédiaires », ni capitalistes ni prolétaires (Wright, 1989). C'est notamment le cas des classes moyennes ou de la petite bourgeoisie sur lesquelles insistent beaucoup Wright et les euromarxistes, mais aussi, peut-on ajouter, des travailleurs indépendants informels et de la petite paysannerie traditionnelle précédemment évoqués. Dès lors, en se plaçant du point de vue de la polarisation simple du marxisme traditionnel, on semble en effet incapable d'apprécier la complexité de ces formes de (semi/non)prolétarianisation, mais aussi la fonction qu'elles peuvent jouer pour reproduire le capitalisme.

Pour Kalyan Sanyal et Rajesh Bhattacharyya, dans leur texte *Beyond the Factory: Globalisation, Informalisation of Production and the New Locations of Labour*, c'est le concept même de prolétarianisation qui semble devenir caduc à une heure où le développement du secteur informel, avec la figure de la PPM, trace une nouvelle location dans les rapports de production. Cette classe, selon les auteurs, ne produirait pas de surplus appropriables par une classe de non-producteurs, ce qui la soustrait à la condition de prolétaire. Elle serait donc un cran d'arrêt au développement capitaliste ; c'est uniquement dans la dépossession et la captation de leurs ressources que la valorisation du capital peut y trouver un intérêt (Sanyal et Bhattacharyya 2009, 35). Sanyal et Bhattacharyya en concluent donc que le processus de transformation des classes sociales dans le Sud global est mû par une forme de « dépossession sans prolétarianisation », c'est-à-dire par la prédominance d'une condition d'exclusion et une absence d'exploitation de type capitaliste (Sanyal et Bhattacharyya 2009, 42). Les auteurs de *Beyond the Factory* semblent vouloir corriger l'association mécanique *dépossession* → *exploitation*, en insistant sur le fait que la séparation des moyens de production et l'exploitation sont deux moments disjoints de la reproduction du capital (bien que l'un ne fonctionne pas sans l'autre). Sanyal et Bhattacharyya sont ainsi des voix dissonantes dans le paradigme marxiste actuel sur le travail informel.

En se tournant du côté de la philosophe et théoricienne critique Nancy Fraser, on observe une proposition différente. Cette dernière avance que le développement de l'économie informelle formerait une nouvelle figure du semi-prolétariat, et permettrait de charpenter des espaces d'exploitation jusqu'alors inédits. Elle dit en effet que :

La semi-prolétarisation est encore plus prononcée dans le néolibéralisme qui a élaboré toute une stratégie d'accumulation, en expulsant des milliards de personnes de l'économie officielle vers ses zones grises informelles d'où le capital siphonne toute la valeur qu'il peut (Fraser 2018, 8).

Les points de vue de Sanyal-Bhattacharyya et Fraser sont intéressants, tant sur les plans de leurs convergences que de leurs divergences. D'une part, ils injectent tous les deux de la complexité face aux modèles stéréotypés de prolétarisation véhiculés par une certaine orthodoxie modernisatrice qui voit dans la modernité capitaliste un processus d'homogénéisation des classes sociales. En effet, en se plaçant sous l'auspice de la polarisation marxienne, entre bourgeoisie et prolétariat, où situer ces vendeurs et producteurs ambulants, ces travailleuses domestiques, ces salariés au noir que l'OIT range sous la grande rubrique de l'informalité ? Le célèbre apologiste du néolibéralisme et théoricien de l'informalité, Hernando de Soto, a lui-même avancé que « Marx would probably be shocked to find how in developing countries much of the teeming mass does not consist of oppressed legal proletarians but of oppressed extralegal small *entrepreneurs* » (de Soto cité dans Davis 2017, 179). Si l'idéologie néolibérale de l'économiste péruvien l'amène au seuil de l'absurdité en associant ces travailleuses et travailleurs informels dénués de capitaux à des « entrepreneurs » (aussi « opprimés » soient-ils), il semble juste de souligner avec lui que la condition de « prolétaires légaux » ne forme pas la majorité des situations d'emploi des économies du Sud global. Dans ce schéma de la polarisation simple, la petite production indépendante, fraction la plus importante du travail informel — 46,5 % mondialement du secteur informel selon l'OIT (ILO, 2023b, p. 18) — est un groupe bien « embarrassant » (*awkward class*) à inscrire dans un modèle à deux classes, comme l'indique l'économiste hétérodoxe Barbara Harris-White (2023, p. 298)²⁴.

²⁴ En suivant les critères de polarisation matérielle de la distribution des richesses, Immanuel Wallerstein et Étienne Balibar jugeaient dans leur ouvrage commun *Race, nation, classe* (1988) que le diagnostic du tandem Marx-Engels s'avérait juste comme une tendance de longue durée. Selon eux, cette inégale distribution des biens, des ressources et du capital témoignerait d'une tendance « non pas simplement relative » des 400 ans du développement capitaliste,

D'autre part, l'intérêt de ces positions se situe aussi dans leur divergence : leur contraste permet de souligner les deux facettes du problème, c'est-à-dire que la PPM peut à la fois faire office de classe *exclue* ou *exploitée*. Fraser met en relief le fait que l'exploitation capitaliste ne se limite pas au salariat classique. Pour « siphonner toute la valeur qu'il peut », le capital doit s'appuyer et reconduire des formes non directement capitalistes d'exploitation — ce que Sanyal et Bhattacharyya croient, tout comme Marx, être une spécificité du modèle salarial (2009, p. 35). On voit que vient ici se rejouer la controverse entre les tenants de la marginalité contre ceux du salariat déguisé. Si l'on élevait ce débat au rang d'antinomie, on arriverait à une impasse, car il n'y a pas lieu de « choisir » entre exploitation et exclusion. Ces deux thèses sont compatibles, pour autant que l'on dégagne les critères pertinents capables d'identifier comment la PPM peut effectivement agir, dans certains contextes déterminés, comme un salariat déguisé²⁵. À ce stade, un certain nombre de distinctions conceptuelles préliminaires semblent importantes à établir pour cerner véritablement les connexions entre informalité et accumulation.

1.4 Qu'est-ce que la PPM ?

La PPM possède une certaine ambivalence face au procès d'accumulation. D'abord, contrairement au prolétariat « doublement libre » de Marx, elle possède ses propres moyens de production, quoiqu'ils soient la plupart du temps de très faible valeur (Bernstein 1986; Long et Richardson 1978; Moser 1978; Gerry 1978). Dans les mots de la chercheuse Alison Scott, les producteurs indépendants recouvrent les caractéristiques suivantes :

- (a) the production of commodities for the market . . .
- (b) small scale production [in terms of] volume of output, size of work force, size of capital and level of technology . . .
- (c) ownership of the means of production by the direct producer (Scott cité dans Gerry 1987, 112).

Cette production est donc dite « petite », car les producteurs et productrices directs ne dégagent pas de surplus significatifs, et elle est dite « marchande » dans la mesure où la loi de la valeur s'applique à ses transactions économiques (Gibbon et Neocosmos, 1985). Nombre de ces petits producteurs

mais bien d' « une prolétarianisation absolue des classes » (Balibar et Wallerstein, 2005, p. 129). La situation socio-économique des travailleurs et travailleuses informels déjà exemplifiés attesterait de cette forme extrême de pauvreté endémique au capitalisme néolibéral parmi les classes subalternes.

²⁵ Notre réponse à cette question sera donnée plus amplement au chapitre 3.

— voire une majorité d’entre eux, dépendamment des pays — effectuent un travail de subsistance sans direction capitaliste, c’est-à-dire qu’ils travaillent à leur compte, le surplus dégagé étant approprié pour subvenir aux besoins de l’unité économique du foyer. Très diversifiée, la PPM englobe, par exemple, autant des petits mineurs artisanaux que des vendeurs ambulants de tortillas. Les petits producteurs informels étant constitués, pour la plupart, d’anciens paysans ayant déserté les campagnes (ou des descendants de ceux-ci), certains d’entre eux continuent d’entretenir des formes de subsistance autonomes et non marchandes, mais en milieux urbains (McGee, 1973). La possession d’animaux d’élevage ou la pratique de l’agriculture urbaine en sont des illustrations. Il n’en demeure pas moins que le trait distinctif de la PPM informelle est d’entretenir une dépendance au marché accrue pour avoir accès à ses biens de subsistance, ce qui la sépare de la petite paysannerie indépendante. Il en va de même pour ses moyens de production ou les marchandises qu’elle vend, dont la majorité est issue de la production capitaliste (ex. : des jouets, des instruments de cuisine, etc.).

1.4.1 La théorie marxiste des classes : un cadre théorique

Puisque ce mémoire réfléchit le secteur informel à travers une conception marxiste, on peut ici poser une première question polémique : la petite production marchande fait-elle partie du prolétariat comme l’aurait entendu Marx ? Quoiqu’il ait passé sa vie à écrire sur la classe ouvrière, Marx n’en a jamais lui-même donné une définition systématique. En effet, dans le Livre 3 du *Capital*, le dernier chapitre ne tient que sur une page, le titre de ce chapitre : « Les classes ». Ce dernier y pose explicitement le problème :

La question qui se pose tout d’abord est la suivante : qu’est-ce qui constitue une classe ? La réponse découle tout naturellement de la réponse à cette autre question : qu’est-ce qui fait que les ouvriers salariés, les capitalistes et les propriétaires fonciers constituent les trois grandes classes de la société ? (Marx, 1976b, p. 796).

N’ayant à peine défini son programme de recherche, on peut lire quelques lignes plus loin la remarque éditoriale laissée par Engels : « ici s’interrompt le manuscrit ». La définition marxiste des classes doit donc être reconstruite en rassemblant les fragments pertinents. Tout au long de son œuvre, Marx semble mobiliser trois critères principaux pour définir la classe ouvrière ou le

prolétariat²⁶. Premièrement, le caractère « doublement libre » du travail, c'est-à-dire un individu dépossédé de ses anciens moyens de subsistance précapitalistes et, de surcroît, juridiquement libre (Marx, 2014a, p. 190). La classe ouvrière serait ainsi une classe de « sans réserve », contrainte à vendre sa force de travail, sans quoi elle est candidate de l'AIR et tombe dans le paupérisme (Astarian et Ferro 2019; Jonna et Foster 2016; Bihl 2007). Secondement, la classe ouvrière est une classe exploitée, rapportant un survalueur, ce que Marx appelle aussi le travail productif (Marx, 1971, 1976c). Le critère de l'exploitation capitaliste sera considéré comme l'un des critères déterminants de l'appartenance de classe du prolétariat par la tradition marxiste. Plus précisément, c'est le *positionnement* dans les rapports de production qui déterminerait l'appartenance de classe d'un agent (Dasgupta, 2013 ; Poulantzas, 1968 ; Wright, 1985).

Une approche centrée autour de l'extorsion des surplus permet de distinguer la conception marxiste des classes d'autres conceptions sociologiques (notamment wébériennes), car : i) les classes sont d'abord liées à la *production* (et non pas au marché) ; ii) les classes sont des variables *relationnelles* (et non pas graduelles) ; iii) les classes sont liées entre elles par des antagonismes (Wright 2015a; 2005; 1989; 1985; 1979a; 1979b). Et troisièmement, toujours selon Marx, comme il le montrera dans le chapitre sur la coopération du travail dans *Le Capital*, le prolétariat effectue un travail manuel, ce qui implique qu'il soit « subordonné » ou « encadré » dans l'exercice de ses fonctions (Marx 2014a; Bihl 1989; Poulantzas 1974). Autrement dit, non seulement la classe ouvrière ne possède pas ses moyens de production, mais elle ne détient pas de contrôle sur le déroulement du processus de production, comme c'est le cas pour des *managers*, des contremaîtres ou des techniciens appartenant à la classe moyenne salariée (Wright, 1980).

À l'évidence, le travail informel pose un double défi de complexité aux théories marxistes des classes. D'une part, car il convoque l'analyse de formes de travail multiples (saliariat, petite production indépendante et travail domestique, etc.) et, d'autre part, parce qu'il recouvre certains agents occupant des positions de classes relativement décentrées de l'exploitation spécifiquement capitaliste (Barnes, 2013, p. 151).

²⁶ Il existe de nombreuses discussions sur la différence entre les concepts de prolétariat et de classe ouvrière. Marx les utilise très souvent comme des synonymes. En ce qui nous concerne, nous croyons que le prolétariat est une notion plus générale, et que la classe ouvrière répond à une forme sociologique et historique précise de la prolétarianisation. Cette distinction est somme toute assez secondaire pour le reste de notre étude.

1.4.2 PPM = prolétariat ?

Pour plusieurs théoriciennes et théoriciens, il n'en demeure pas moins que les travailleurs et travailleuses du secteur informel répondent à la définition marxiste de la classe ouvrière (McDermott 2023; Davis 2017; Munck 2013). Dans leur article *Latin American Class Structures : Their Composition and Change during the Neoliberal Era*, Alejandro Portes et Kelly Hoffman (2003) abondent dans ce sens. Il et elle défendent l'idée que la conception de la marginalité sociale de Nun et Quijano a été battue en brèche par la thèse néomarxiste du salariat déguisé. La preuve serait faite, dit-on, que le secteur informel fournit une main-d'œuvre bon marché aux micro-entrepreneurs et aux entreprises capitalistes formelles par la sous-traitance, en plus d'intrants bon marché ; il offre aussi des produits à bas prix pour les consommateurs. Pour ces raisons, Hoffman et Portes en concluent que les travailleuses et travailleurs du secteur informel sont le plus adéquatement conceptualisés comme une classe à part, celle des « prolétaires informels ». De manière plus opérationnelle, cette classe se définirait comme la somme du total des travailleurs indépendants (moins les professionnels et techniciens que les auteurs associent à une « petite bourgeoisie informelle »), des travailleurs domestiques non rémunérés, des domestiques salariés, en plus des travailleurs salariés sans sécurité sociale (Portes et Hoffman 2003, 50). Pour donner de l'eau au moulin de la thèse du prolétariat informel, il faut aussi rappeler que, selon Marx, ce n'est pas uniquement dans le moment de l'exploitation que s'exprime la condition ouvrière. Bien que susceptible d'exclusion, la classe ouvrière serait « présumée » dans le procès d'accumulation du capital. Dans l'une de ses éloquentes tirades du *Capital*, Marx dit que les travailleuses et travailleurs sont — comme classe — une propriété des capitalistes même dans les périodes de non-emploi :

C'est la donne du procès lui-même qui rejette toujours automatiquement l'ouvrier sur le marché comme vendeur de sa force de travail et transforme toujours son propre produit en moyen d'achat du capitaliste. En fait, l'ouvrier appartient au capital avant de se vendre au capitaliste. Sa servitude économique est à la fois assurée et dissimulée par le renouvellement périodique de sa vente de soi, ses changements de maître salarial individuel et les oscillations dans le prix de marché du travail (Marx, 2014a, p. 648).

Ensuite, un autre trait caractéristique de la PPM est qu'elle dépend au moins partiellement de l'achat de marchandises capitalistes pour compléter sa subsistance. Selon Ellen Meiskins Wood

(Wood, 1995, 2002), la dynamique historique de mise-en-dépendance des classes subalternes au marché est l'une des dimensions fondamentales du processus de prolétarianisation.

1.4.2.1 Les antinomies du prolétariat informel

La thèse du prolétariat informel de Portes et Hoffman rencontre toutefois une série de problèmes pointus. Le premier est que cette conceptualisation des classes postule en quelque sorte l'existence d'un « second prolétariat », défini cette fois par des critères d'ordre juridique (l'absence du contrat de travail). Cette manière de procéder semble étrangère à l'épistémologie marxiste des classes qui conçoit les classes en lien avec les rapports de production. Guy Standing avait lui aussi — avec moins d'agilité théorique que Portes et Hoffman — formulé l'argument de la constitution d'une nouvelle classe inédite dans l'histoire de l'humanité : le précaire. Dans son bestseller *The Precariat: the New Dangerous Class*, l'ancien directeur de l'OIT avance que cette classe serait née du ventre de la crise de 2007-2008. Le précaire se distinguerait radicalement de la classe ouvrière traditionnelle par son insécurité généralisée face au travail, à l'État et à sa propre identité (Standing, 2014a, p. 12). Or, comme l'ont fait remarquer plusieurs auteurs, la location de classe du précaire ne se différencie en rien de celle du prolétariat classique (Wright 2015a; Breman 2013; Munck 2013)²⁷. En ce sens, Wright répond à Standing qu'il serait plus judicieux de parler du précaire comme d'une fraction de classe du prolétariat, à savoir une subdivision ayant ses propres caractéristiques socio-économiques (Wright, 2015, p. 157-174). Pour revenir à la location de classe de l'informalité, si l'argument de Portes et Hoffman veut que les travailleurs informels occupent les mêmes fonctions que le prolétariat classique, on voit mal pourquoi on devrait les considérer comme une classe à part, plutôt que comme une fraction de classe de ce dernier.

Ensuite, l'idée générale d'un « prolétariat informel » entraîne d'autres complications encore plus importantes (et ce, qu'on le considère comme une classe à part ou bien comme une fraction du prolétariat global). Si les trois critères de Marx (exploitation, dépossession et encadrement) encapsulent la définition idéale-typique du prolétariat dans les rapports de production, ils ne

²⁷ Le sociologue argentin Ronaldo Munck (2013, p. 758) rétorque que la conception des classes soi-disant novatrice de Standing répond à une forme romantisée d'eurocentrisme : *romantisée*, car elle méconnaît l'insécurité historique de la classe ouvrière européenne (ce qu'on retrouve déjà chez Marx avec le cas du lumpenprolétariat ou de l'armée de réserve), *eurocentriste*, car elle sous-tend que la formation de classe propre au fordisme – avec sa classe ouvrière stable et intégrée au salariat et à la consommation – décrit la « normalité » des trajectoires de classes. La vérité est que le prolétariat du Sud a *toujours* été précaire face à l'emploi.

sauraient en effet s'appliquer également à tous les acteurs de l'économie informelle. D'abord, parce que, comme nous l'avons mentionné, les petits producteurs indépendants possèdent leurs propres moyens de production, et ce, quand bien même ils seraient embauchés par des capitalistes via des voies détournées. Dans ce dernier cas, si l'extorsion d'un travail sous forme de surveleur est bien réelle, le contrôle du procès de travail et la propriété des moyens de production ne sont que partiels. Dans le cas de la PPM « réellement indépendante », à savoir qu'elle travaille uniquement pour le compte du foyer, la possession des moyens de travail est privée et les surplus bénéficient uniquement aux propriétaires directs. À ce propos, Chris Gerry, l'un des contributeurs à l'école néomarxiste du secteur informel, proposait une typologie des degrés d'intégration du travail indépendant à l'exploitation capitaliste.

Tableau 1.1 : Degrés d'indépendance de la PPM

	Propriété des moyens de production	Contrôle du processus de production	Appropriation du surplus par le producteur direct
<i>1) Travail indépendant pur</i>	Oui	Oui	Oui
<i>2) Salariat déguisé</i>	Probable	Partiel	Partielle
<i>3) Salariat direct</i>	Non	Non	Non

Pris dans : Gerry 1980, 398.

En utilisant un langage marxiste plus classique, si les classes sont prioritairement déterminées par les rapports d'exploitation — comme le croient des théoriciens comme Nicos Poulantzas (1968, 1974, 1978) —, alors il faudrait en conclure que le travail indépendant ne fait pas partie du prolétariat, et qu'il est une classe à part.

Cette location originale dans la structure de classe aurait aussi ses effets sur l'idéologie de ses membres. Certains auteurs et certaines autrices avancent à ce propos que la position sociale originale des travailleurs indépendants leur lèguerait une idéologie individualiste — responsabilité personnelle et de persévérance —, propre à la dispersion spatiale de ces travailleurs et travailleuses (Gerry 1978, 1158). L'idéologie la plus célèbre de cette conception est sans doute l'économiste

Hernando de Soto (1991, p. 106) qui aura tôt fait de célébrer la multiplication de ces « micro-entrepreneurs » comme la victoire de l'esprit d'entreprise libéral sur l'interventionnisme étatique de la phase d'industrialisation par substitution aux importations. Loin de la réalité de ces travailleurs pauvres, dépossédés de leurs terres et exclus du salariat, de Soto s'empresse de recouvrir leur expérience quotidienne d'un verni entrepreneurial : « Our initiatives are based on a new type of class analysis that recognizes the informal sector as an emerging entrepreneurial and democratic class in the developing world » (de Soto et Orsini 1991, 111). Au-delà de la simple idéologie et de la justification morale de la misère sociale, on peut quand même soulever la crédibilité d'une formation de classe *sui generis* dans la figure du travailleur indépendant, urbain et informel. À cet effet, on peut rappeler avec les théoriciens et théoriciennes de la Power Resources Approach (PRA) qui, inspirés des travaux de Wright et de Silver, considèrent que les travailleurs indépendants possèdent une position objective dans les rapports de production qui rend difficile leur organisation politique de classe et la perturbation de l'économie capitaliste :

Such divides become particularly clear in the informal sector in the Global South: informal workers have limited workplace and marketplace bargaining power, while the powerful and relatively well-paid workers in major industrial companies are often considered to enjoy a privileged position (Schmalz, Ludwig, et Webster 2018, 117).

Les travailleurs indépendants détiendraient en effet moins de pouvoir social, ce que les auteurs de la PRA comprennent comme : 1) le pouvoir structurel (capacité de perturber la chaîne de production de valeur), 2) le pouvoir associationnel (possibilité de former des syndicats), 3) le pouvoir institutionnel (crystallisation du pouvoir de négociation dans des législations) et 4) le pouvoir social (capacité de former des coalitions avec d'autres groupes sociaux). Ils détiendraient uniquement un pouvoir de perturbation d'ordre « logistique », comme le blocage des voies de circulation (Schmalz, Ludwig, et Webster 2018, 115, 119). Davis, reprenant l'image marxengelsienne du *Manifeste*, appuie l'idée que les cortèges de travailleurs indépendants formant la « classe ouvrière informelle » (*informal working class*) « n'ont rien à y perdre que leurs chaînes », dans le sens qu'ils ne possèdent que peu d'intérêt au maintien de leur condition de pauvreté et de marginalité sociale. Cependant, leur état de dissémination les coupe de leur pouvoir d'action collective (Davis 2004, 12).

En somme, suivant l'idéal-type des travailleurs indépendants « purs », une fraction de la PPM ne répond à *aucun* critère de la définition marxienne du prolétariat : elle n'est pas exploitée, semi-dépossédée et non encadrée. Ce qui lui reste de commun avec le prolétariat, c'est le partage du statut de surpopulation²⁸. Ce statut hybride rend difficile l'interprétation de la location de classe de la PPM, d'où notre usage de l'expression des « antinomies du prolétariat informel ». Ce soi-disant prolétariat informel est bel et bien le résultat d'un processus de prolétarisation, sans être effectivement employé par des propriétaires de moyens de production. Il s'ensuit une location de classe ambiguë dans les rapports de production, similaire à ce que Erik Olin Wright appelait une « location de classe contradictoire » (*contradictory class location*) (Wright, 1976, 1979a, 1985, 2005). Ce dernier utilisait ce concept pour situer des agents au croisement de plusieurs rapports de production. Dans son livre *Class counts* (1997), Wright évoque aussi l'idée que les membres d'une *underclass* sont liés de manière « extrême tenue à la structure de classe » et occuperaient conséquemment une *position de classe indirecte*. L'auteur pense ici surtout aux personnes non travailleuses : déclassés et assistés sociaux, etc. (Wright, 2024, p. 44-45).

1.4.3 PPM ≠ petite bourgeoisie

Face à cette ambiguïté, doit-on en conclure que la PPM peut être confondue avec la figure marxiste de la petite bourgeoisie, avec qui elle partage formellement la possession de ses moyens de production (Harriss-White 2023; Gerry 1980; Bartra 1974) ? Ce parallèle est, à bien des égards, plus problématique encore que la thèse du prolétariat informel. En effet, dans la tradition marxiste, l'accès à la propriété économique a été conventionnellement interprété comme une garantie de l'indépendance, à savoir la possibilité d'échapper à la tutelle économique d'un autre agent, en disposant de sa propre activité et des fruits de son labeur. Opposant les prolétaires aux paysans indépendants sur cette question, Engels dit dans son œuvre *La situation de la classe laborieuse en Angleterre* (1845) que :

Nos petits paysans d'Allemagne sont eux aussi pour la plupart pauvres, et dans le besoin, mais ils dépendent moins du hasard et possèdent au moins quelque chose de solide. Mais le prolétaire qui n'a que ses deux bras, qui mange aujourd'hui ce qu'il a gagné hier, qui dépend du moindre hasard, qui n'a pas la moindre garantie qu'il aura la capacité d'acquérir les denrées les plus indispensables — chaque crise, le moindre

²⁸ Cette thèse sera traitée plus en détail dans le chapitre 2.

caprice de son patron peut faire de lui un chômeur — le prolétaire est placé dans la situation la plus inhumaine qu'être humain puisse imaginer (Engels 1960, 105).

Les petits propriétaires auraient ainsi le privilège de se dérober à l'exploitation capitaliste. Néanmoins, la PPM se différencie très nettement de la petite bourgeoisie, et ce tant au niveau du processus historique de formation de cette classe, qu'au niveau de son indépendance économique. D'une part, contrairement à la petite bourgeoisie — cette « classe intermédiaire », ni prolétaire ni capitaliste selon le *18 Brumaire* (Marx 1976a, 34) —, la position de la PPM dans les rapports de production est le résultat d'un processus de prolétarianisation spécifique. L'exclusion prolongée de la sphère de la production capitaliste contraint des individus à rassembler ici et là les instruments permettant de produire et/ou de vendre des marchandises. De son côté, la petite bourgeoisie historique préexiste largement au capitalisme. En tant que classe de petits commerçants, elle se repère dès l'Antiquité et accompagne toute la transition du féodalisme au capitalisme (Bihl et Delfini 2022). Elle a aussi joué un rôle politique fondamental dans les Révolutions anglaises et françaises (Brenner 1993; Comninel 1987). En un sens, la petite bourgeoisie traditionnelle serait donc une classe structurellement exogène au MPC. Ce n'est pas le cas de la petite production marchande informelle qui est créée par la saturation du régime salarial.

D'autre part, comme le fait à juste titre remarquer Henry Bernstein, le caractère soi-disant « indépendant » de ces travailleurs n'est qu'une illusion d'optique. Il s'agit en fait d'une expression mystificatrice, et ce pour au moins deux raisons. D'abord, c'est l'indépendance supposée de la petite propriété qui peut d'emblée être remise en cause, puisque la valeur des moyens de production et les surplus générés par la PPM sont bien souvent insuffisants pour assurer la subsistance du foyer :

They might not be dispossessed of all means of reproducing themselves, recalling Lenin's warning against "too stereotyped an understanding of the theoretical proposition that capitalism requires the free, landless worker". But nor do most of them possess sufficient means to reproduce themselves, which marks the limits of their viability as petty commodity producers (Bernstein 2023, 111).

En fait, du point de vue d'une sociologie marxiste des classes, si la position de la PPM dans les rapports de production peut donc être formellement analogue avec le statut classique de la petite bourgeoisie (Gerry 1980, 397), son niveau de revenu dit tout autre chose. À la suite de Marx, les

petits bourgeois sont souvent associés à la reproduction marchande simple (A-M-A), c'est-à-dire qu'ils génèrent leur profit par la vente de marchandises, sans être capables d'accumuler. Comme c'est le cas des professions libérales (médecins, avocats, etc.), les petits bourgeois n'emploient pas (ou très peu) de travailleurs. Du côté de la PPM informelle, même la reproduction marchande « simple » peut être vue comme un concept inadéquat, tant ses revenus sont précaires. Le travail indépendant dans le secteur formel (petite bourgeoisie au sens marxien classique) est plus de trois fois mieux rémunéré que la PPM informelle ; les revenus de cette dernière se rapprochent plutôt des salariés employés dans le secteur informel et tombent en deçà de la classe ouvrière formelle (voir Tableau 2). La PPM partage ainsi des conditions de vie similaires avec les salariés informels, en plus de la condition d'absence d'emploi stable et intégré. Comme le montrent les données colombiennes, entre 1986 et 2006, les revenus des travailleurs et travailleuses du secteur informel étaient entre 45 et 55 % moins élevés que les revenus de leur alter ego œuvrant dans le secteur formel (Mondragón-Vélez, Peña, et Wills 2010).

Tableau 1.2 : Revenus moyens par occupation et informalité en Colombie (2014)

Catégorie	Revenu moyen par mois (en pesos colombiens 2013)
Travailleurs indépendants dans le secteur informel	508,25
Travailleurs indépendants dans le secteur formel	1,834,812
Employeurs dans le secteur informel	1,355,576
Employeurs dans le secteur formel	3,492,591
Employés formels dans le secteur formel	1,638,424
Employés informels dans le secteur formel	691,276
Employés formels dans le secteur informel	909,387
Employés informels dans le secteur informel	507,253
Moyenne totale :	947,549

Source : Encuesta de Hogares (DANE, 2014). Pris dans (Torres 2020, 9).

On peut ici rappeler que selon la théorie marxiste des classes, le salaire, comme tout type de revenu d'ailleurs, est une variable qui est d'abord médiatisée par la structure de classe (Wright, 1979b). L'accès à un type de revenu et à sa quantité dépend donc de certains rapports de propriété (à commencer par la propriété des moyens de production, qui organise déjà la distribution sociale de

la richesse produite). Le salaire trace dès lors un *indice* important de l'appartenance de classe, car il est un effet des relations de pouvoir, de contrôle et de positionnement à l'exploitation dans le MPC. L'écart de revenu entre la petite bourgeoisie traditionnelle et le travail indépendant informel apparaît donc comme un indicateur pertinent de leur location différente dans les rapports de production. De plus, certains auteurs et certaines autrices rappellent que le secteur informel peut représenter dans certains cas un levier d'amélioration des conditions économiques face au secteur formel (A. M. Chen et Carré 2020; Portes et Castells 1991), mais les chances sont quand même que le secteur informel entraîne les travailleurs et travailleuses dans la pauvreté (Breman 2020). Cette situation de précarité matérielle de la PPM pointe donc plutôt vers la contrainte que l'indépendance économique. Des études qualitatives montrent que les travailleurs indépendants préféreraient être employés dans le secteur formel si le marché du travail le permettait, et ainsi améliorer significativement leurs conditions d'existence (Cantillo et al. 2022; Bernal S. 2009). À ce titre, les travailleurs et travailleuses informelles changent plus régulièrement de travail, en plus de ne pas bénéficier des services fournis par la cotisation sociale (notamment les pensions de retraite) (Peña 2013, 22). Ce n'est pas un hasard si l'expression « d'entrepreneuriat forcé » a été développée pour décrire le statut économique de la PPM (Benites *et al.*, 2021).

1.4.4 PPM et salariat déguisé

Un autre cas déjà évoqué qui confirme l'illusion d'indépendance économique de la PPM est celui du salariat déguisé. En effet, un segment important des travailleurs soi-disant autonomes est employé par du capital via des contrats de sous-traitance, alors que ces derniers opèrent avec leurs propres moyens de production. C'est donc que l'ambiguïté de la PPM face au capital s'apprécie par le fait qu'elle ne constitue pas un groupe homogène, malgré le partage du critère de la possession de ses propres moyens de production. Sa capacité à tirer des revenus de manière réellement « indépendante » est en effet assez diversifiée. Comme nous l'avons indiqué, sa position est au moins double, d'une part, comme « masse marginale », d'autre part, comme forme détournée d'exploitation classique. Dans le premier cas, comme l'affirment Sanyal et Bhattacharyya (2009, p. 38), les producteurs informels indépendants seraient :

The "redundant" labour force emerges as a product of exteriorisation of labour by capital, the social outcome of the exclusionary expansion of capital that relegates the

victims of its expansion – dispossessed informal producers, the detritus of modern capitalism – to a non-capitalist outside, thus reproducing a basic fault-line run.

En revanche, concevoir exclusivement la PPM sous l'angle d'une grande masse, marginale et improductive, serait simplement réducteur. Sa position face à l'accumulation est en effet plus ambiguë, parce qu'une fraction de la PPM n'est pas simplement laissée en jachère et contrainte au travail indépendant, mais est aussi, grâce au salariat déguisé, convoquée sur les bancs de l'exploitation capitaliste régulière. Alors que le salariat est codifié par le contrat de travail et le lien de subordination face à l'employeur, un travailleur indépendant est censé être autonome dans l'organisation de son temps et de ses tâches. Or, un certain nombre de stratégies employées par les propriétaires d'entreprises — comme la sous-traitance — donnent l'occasion à des capitalistes de commander le travail de petits propriétaires indépendants. Ces derniers peuvent ainsi exécuter *les mêmes tâches que les salariés*, en plus de toucher une rémunération similaire (ou moindre). Dans une étude classique menée par le chercheur Chris Birkbeck (1978), ce dernier a montré que des récupérateurs de déchets dans les sites d'enfouissement de la ville de Cali (Colombie) étaient rémunérés à la pièce par des entreprises pour la récupération de certains précieux matériaux. Pour décrire les conditions de travail de ces agents économiques, Birkbeck propose l'expression quelque peu provocante de « *self-employed proletarians* » (traduisible par « prolétaire indépendant »). Chris Gerry allait dans le même sens que son collègue de *World Development* lorsqu'il relevait que des petits capitalistes libanais employaient des travailleurs indépendants à Dakar, au Sénégal. Les « prolétaires indépendants » sénégalais devaient découper des semelles de soulier, avant que ceux-ci soient assemblés dans une grande usine au Liban. La rétribution de ces travailleurs indépendants se faisait à la pièce. Gerry en tire la conclusion « qu'il serait absurde de vouloir étudier la masse des travailleurs urbains [...] comme s'ils constituaient un groupe homogène, isolé, et d'importance résiduelle » (1980, 387), puisque la petite production marchande est traversée de cette double réalité : celle des salariés déguisés et des travailleurs strictement indépendants. Pour illustrer l'argument du salariat déguisé, prenons exemple de petits mineurs artisanaux qui ne forment pas moins de 70 % de l'activité minière en Colombie (Universidad de los Andes, 2022). Ces derniers seraient donc purement indépendants s'ils travaillaient pour eux-mêmes et, à l'inverse, des salariés déguisés s'ils vendaient leurs surplus à la pièce à des capitalistes.

En fin de compte, s'il existe évidemment une forme « pure » de travail indépendant (c'est-à-dire purement marginalisée), il faut donc insister sur l'existence de deux classes distinctes au sein de la PPM informelle, chacune d'elle possédant un rapport et une fonction spécifique face à l'accumulation. Le salariat déguisé permet ainsi — en dépit des rapports de propriété immédiats (possession des moyens de production) — d'extorquer un surtravail à la PPM, et de valoriser le capital.

1.4.4.1 Salariat déguisé : le cas du prolétariat commercial informel

Outre la sphère productive, la PPM peut aussi jouer un rôle essentiel pour l'accumulation en opérant dans la sphère de la circulation. L'extension de la condition de salarié déguisé peut aussi s'étendre à la sphère commerciale. Comme le fait remarquer Victor Manuel Figueroa Sepúlveda dans son livre *Industrial Colonialism in Latin America* (2013), les marchandises capitalistes sont écoulées dans le terrain de jeu de l'économie informelle — la rue —, grâce à des travailleurs indépendants qui occupent la fonction de « prolétariat commercial », selon l'expression d'Engels, à savoir d'une couche de la classe ouvrière qui se charge de la distribution des marchandises. L'auteur note que dans bien des cas, c'est la frontière entre accumulation, criminalité et informalité qui peut être brouillée. Le développement du « capital pirate » en est un exemple ; dans ce cas de figure, des industriels informels produisent sans propriété intellectuelle des répliques de certaines grandes marques. L'écoulement de ces marchandises piratées se fait ensuite dans les rues, moyennant le travail de distribution de la PPM informelle (Figueroa 2014, 116-21). Autrement dit, le mode de connexion entre l'accumulation et l'informalité ne se fait pas qu'avec l'exploitation directe, dans le procès de travail. La sphère de la circulation est aussi un espace qui peut instrumentaliser la PPM pour réaliser la valeur produite.

À l'inverse, Figueroa décrit les types de surpopulations qui n'occupent *aucune* tâche essentielle pour les capitalistes effectuent l'une de ces activités : 1) les voleurs de biens (activité illégale, mais qui peut se vendre dans l'informalité) ; 2) les collecteurs et vendeurs de biens (vêtements, instruments, etc.) ; 3) les vendeurs de biens en nature (nourriture, des plantes médicinales, des animaux domestiques ou exotiques, etc.) ; 4) les vendeurs de biens issus de leur production agricole (paysannerie) ; 5) les offres de services privés temporaires ; 6) ceux et celles qui vivent de la charité (Figueroa 2014, 122). Ces six catégories sont typiques d'une situation de marginalité

économique. Nous défendons l'idée que ce genre d'occupations traduit généralement de très faibles connexions entre l'accumulation du capital et le secteur informel.

1.4.5 Unicité ou diversité : prolétariat informel ou classes subalternes multiples ?

En définitive, on voit que la PPM informelle possède une location de classe assez complexe (et variable) dans les rapports de production capitaliste, d'où une certaine ambiguïté face à son appartenance de classe : prolétaire informel lorsque salarié déguisé, petit propriétaire marginalisé lorsque durablement exclu des sites de production.

Bien que les critères de Marx de rapports à la propriété, à l'exploitation économique, au contrôle du procès de travail et du rapport au travail manuel/intellectuel soient toujours pertinents pour analyser la *structure de classe*, il ne faudrait pas oublier que le marxisme nous offre aussi des éléments historiques pour aborder les classes. Parler en termes de classes sociales peut en effet se faire de beaucoup de manières. E. P. Thompson est célèbre pour avoir développé dans son livre *The Making of the English Working Class* (1963) une approche historiciste qui consiste à dire que les classes ne sont pas des « catégories », mais plutôt des groupes d'individus construits et fabriqués de manière dynamique par les conditions historiques, les expériences de vie et de luttes communes des individus (Keucheyan 2017, 515; Thompson 1966). En un mot, pour Thompson, les classes n'existent jamais indépendamment des individus qui les composent et dans l'*expérience* quotidienne de leur réalité sociale.

Notre distinction analytique entre la PPM et le salariat déguisé vaut donc surtout sur un plan structural, car ce dernier permet d'identifier des connexions et des moments structurels de l'accumulation (exploitation contre marginalisation). À la rigueur, cette distinction analytique peut ne pas avoir d'impacts conséquents sur l'expérience vécue de certains agents et leur auto-identification à une classe sociale précise. Comme le pense rappelle Rodolfo Elbert dans son article *Informality, Class Structure, and Class Identity in Contemporary Argentina* (2018), l'examen de la biographie des travailleuses et travailleurs informels révélerait des dynamiques d'auto-identification à la classe ouvrière. Il en conclut que la thèse du prolétariat informel est validée par une approche ethnographique et que la différence de classes entre les secteurs formel/informel devrait être pensée en termes de fractions. Pour nous, il ne s'agit pas d'invalider ce genre de

recherches, en se cantonnant à une approche purement structuraliste des classes (position simple dans les rapports de production). Ces démarches se situent à plusieurs niveaux d'analyse qu'il s'agit d'aborder de manière complémentaire.

Comme nous l'avons vu, un usage minimalement hétérodoxe des concepts cardinaux du marxisme révèle que les trajectoires de prolétarianisation sont plurielles et loin de produire une forme homogène de prolétariat. Le déroulement de l'accumulation primitive — toujours en cours — n'engendre pas qu'une classe de prolétaires exploités, mais aussi de larges bassins de surpopulation. Les surpopulations sont un espace de gestation d'un semble de classes subalternes, dont le rapport à l'exploitation est à fixer au cas par cas. Les classes sont donc des groupes *dynamiques*, qui changent selon l'histoire et les circonstances. Le modèle fordiste faisait miroiter l'image d'une condition ouvrière stable, mais la réalité du travail « flexible » dans le Sud global sous le néolibéralisme implique de sauter d'emploi en emploi (voir en combiner plusieurs en même temps). Un agent peut donc occuper plusieurs classes différentes de jour en jour, selon les circonstances. Comme le propose Figueroa :

No worker is necessarily bound for life to a particular relation with capital accumulation. Today, one may be an active wage-worker, tomorrow unemployed, later a show-shiner, and so on, and one's labor path will tell us little or nothing about structural situations. However, the continued *presence of activities relate to accumulation in different ways*, which also reveals the action of different agents, should in fact allow us to see where the surplus population stands in relation to capital accumulation (Figueroa, 2014, p. 114-115).

En se tournant du côté d'Henry Bernstein (2007, 2010, 2023), on peut dégager un concept éclairant pour saisir la complexité des rapports d'exploitation qui traversent les économies du Sud global. Son concept de « classes du travail » (*classes of labour*) permet de lever l'équivoque des notions de « prolétariat informel », mais aussi des déclinaisons subsidiaires des processus de prolétarianisation (semi-prolétariat, prolétariat agricole, petite production marchande, etc.). Ce concept permet de mettre en relief la diversité des stratégies de survie dans les villes et campagnes du Sud global. Bernstein rejoint ici l'initiative théorique de Gramsci qui avait déjà perçu que l'hégémonie de la bourgeoisie ne s'appliquait pas uniquement contre le prolétariat, mais aussi sur d'autres classes dominées, comme la paysannerie (Douet 2021; P. Anderson 1978). Puisque le concept d'hégémonie chez Gramsci implique la combinaison de la coercition et du consentement, il

enferme évidemment une dimension morale, politique, et idéologie, ce que n'ont pas manqué de pointer les études postcoloniales. Il n'en demeure pas moins que, pour Gramsci, le concept de subalternité est indissociable de celui de classe ; sa théorie du pouvoir politique est matérialiste, car elle avance que le pouvoir politique centralisé (l'État) n'est possible qu'en concentrant des ressources matérielles (Dufour, 2015, p. 308). Au premier chef de cette captation des ressources se trouve le surtravail des travailleurs et travailleuses manuels subordonnés (Gramsci, 1977). Pour cette raison, Gramsci défend l'idée qu'une analyse de classes de la société capitaliste doit être faite au pluriel, et parler en termes de classes subalternes. Très utiles, des concepts comme ceux de Gramsci, Bernstein ou encore celui d'Isaa G. Shivji (2017) qui parle de « personnes travailleuses » (*working people*) décentrent les réalités du travail manuel de la condition prolétarienne. Cette analyse des rapports de classe capitalistes « depuis les marges » est essentielle, dans la mesure où le « centre » névralgique de ces rapports, le salariat classique, n'est en fait pas aussi central qu'on pourrait le croire. N'en demeure pas moins que si l'on peut en effet opérer un décentrement de la question salariale *stricto sensu*, notre analyse marxiste tend à conserver la centralité de la valorisation du capital. Mais le procès d'accumulation ne repose pas que sur travail salarié, en plus de s'appuyer sur une foule de conditions sociales d'arrière-fond à l'accumulation que les classes non marchandes aident à constituer²⁹.

Du reste, on peut aussi rappeler que la thèse du prolétariat informel — comme grande classe incluant les travailleurs indépendants et les travailleuses domestiques — demeure valide pour autant qu'elle prenne conscience de la diversité qu'elle accueille. Il serait parfaitement possible de suivre la même proposition théorique que la nôtre en conservant le concept de prolétariat informel, quoiqu'il faudrait préciser que les prolétaires informels n'ont pas le même rôle face à l'exploitation, et qu'il existerait une fraction de « prolétaires marginaux » qui possèdent leurs propres moyens de production, sans vendre leurs forces de travail. En ce qui nous concerne, nous sommes préférés le concept de « classes du travail », car il a le privilège de mettre en lumière l'hétérogénéité du travail manuel subordonné, sans être le cheval de Troie de quelques présomptions axiologiques concernant la conscience de classe ou l'agentivité du prolétariat propre au marxisme classique. Plus

²⁹ Là-dessus, voir le chapitre 3.

encore, c'est la condition de *l'exploitation* que l'expression de prolétariat informel semble colporter, alors que la fraction marginale de la PPM échappe précisément à cette réalité.

1.5 Conclusion

Il faut rompre avec le mirage d'un capitalisme au zèle modernisateur, productif et industriel. Avec la division internationale du travail, le capitalisme se spatialise en plusieurs zones d'intérêts. Selon le groupe Théorie Communiste, on peut découper schématiquement découper trois zones : 1) les « hyperzones » des pays centraux, capitales de la finance et de la recherche et développement avec une industrie à très forte valeur ajoutée, 2) des zones secondaires, avec une industrie et des technologies intermédiaires, 3) des zones de crises, dominées par le travail informel, les bas salaires, voire une absence d'opportunité d'emploi (Szepanski, 2024). En effet, dans des formations sociales dominées par l'extractivisme, le capitalisme peut très bien se satisfaire d'une accumulation « zombie », c'est-à-dire improductive et destructrice, tournée vers l'exportation de matières premières non transformées. Comme nous le verrons au chapitre suivant, les conséquences sur la formation des classes sont ici déterminantes.

Pour nous, s'intéresser au travail informel comme figure de la surexploitation nécessite d'apporter un appareil théorique permettant d'identifier quel segment de la population est — oui ou non — intégré à l'exploitation capitaliste. Il s'agit aussi dans la présente recherche d'insister sur le rôle « productif » que peut jouer la position de marginalité sociale, en venant diminuer le coût de la main-d'œuvre par l'accès à des marchandises issues du secteur informel (ce qui permet indirectement d'augmenter le taux de profit). Ce sera l'objet du troisième chapitre. D'ici là, nous proposons un détour théorique et historique par une catégorie fondamentale de la critique marxienne de l'économie politique : les surpopulations.

CHAPITRE 2 – SURPOPULATION, CLASSES DU TRAVAIL ET NÉOLIBÉRALISME : DE L'ARMÉE DE RÉSERVE À L'INFORMALITÉ

L'objectif de ce chapitre est le suivant : offrir une méthode d'interprétation de la dynamique historique de l'informalité, et de souligner son rôle dans la modalisation des rapports de classes dans le capitalisme néolibéral. Autrement dit, il faut historiciser les catégories « logiques » du MPC et révéler leur spécificité dans des contextes déterminés. Nous commencerons par rappeler l'origine de l'informalité, en l'historicisant comme forme spécifique de surpopulation capitaliste. À ce sujet, les recherches d'Engels sur l'armée de réserve dans son œuvre de jeunesse *La condition de la classe laborieuse en Angleterre en 1844* seront particulièrement utiles. Ce dernier y développe déjà l'intuition géniale voulant que le travail indépendant est en fait une réponse au chômage structurel. Ensuite, nous nous tournerons vers l'analyse théorique de l'AIR dans *Le Capital*. Notre lecture de la loi de la surpopulation relative de Marx nous amène à penser que le régime d'accumulation néolibérale se base sur la suspension de sa mission de « réservoir » de travail, en plus d'un floutage entre l'armée active et l'armée de réserve. Une histoire de la transition vers le néolibéralisme en Amérique latine tentera de mettre ce dernier phénomène en valeur. Nous concluons en démontrant que les surpopulations sont le foyer de gestation de différentes classes subalternes.

2.1 Les surpopulations : un cadre conceptuel

L'une des manières d'intervenir dans les débats marxistes contemporains sur l'informalité est de partir de la centralité de la catégorie de surpopulation pour l'économie politique marxienne. Marx et Engels seraient-ils réellement surpris, comme le croit Hernando de Soto, de sillonner les bidonvilles des mégapoles modernes et d'y observer, massée, une classe de prolétaires parias ? Dans un certain sens, oui, considérant la magnitude inédite qu'à pris ce phénomène à l'ère de la globalisation néolibérale. Dans un autre sens, non, parce que Marx concevait dans son *Das Kapital* que le processus d'accumulation est indissociable de sa relation avec une population prolétarisée excédentaire, une « surpopulation relative », œuvrant comme mécanisme de régulation des salaires. Puisqu'elles ont une incidence décisive sur le taux de profit, les surpopulations se présentent selon Marx comme une condition *sine qua non* de l'accumulation de capital. En ce sens, le rapport complexe entre informalité et les lois économiques capitalistes peut être éclairées à partir de la

théorie de l'accumulation de Marx, au côté de la tendance à la centralisation/concentration du capital (Harvey, 2020, p. 199 ; Marx, 2014a, p. 701-703).

Ce que la littérature appelle aujourd'hui « informalité » — c'est-à-dire les couches sédimentaires d'une population prolétarisée, mais qui serait peu ou pas, directement ou indirectement, intégrée à l'exploitation capitaliste — est donc consubstantiel à la dynamique spécifique de l'accumulation néolibérale. Marx disait dans les *Grundrisse* (1857-61) que :

Dans le concept de travailleur libre, il se trouve déjà qu'il est un *Pauper* : un Pauper virtuel [...] Si le capitaliste ne peut pas utiliser son surplus de travail, il ne peut pas faire son travail nécessaire ; il ne peut pas produire ses moyens de subsistance. Il ne peut alors pas les obtenir par l'échange, mais, s'il les obtient, uniquement en prélevant pour lui des aumônes sur le revenu (Marx, 1953, p. 505).³⁰

Le paupérisme dont parle Marx est un concept tiré de son présent historique, concept qui prend appui sur son étude du cas anglais et le caractère explicitement situé d'une telle enquête (Marx, 2014a, p. 727). Autre preuve du caractère historique de sa démarche, Marx préfère parfois carrément employer le langage populaire d'une société donnée pour référer aux différents visages de la surpopulation : que ce soit le lumpenprolétariat, la bohème, *il lazzaroni* ou même les *poor whites* – de Paris sous le Second Empire jusqu'aux États esclavagistes du Nord (Denning, 2011, p. 87). Chez Marx, il existe donc une étroite relation entre les éléments d'explication d'ordre « logique » et « historique » : les catégories structurelles du capitalisme (valeur, exploitation, surpopulation relative, etc.) sont sujettes à d'importantes mutations historiques, tout en étant fortement conditionnées par les déterminations propres à ce mode de production³¹. Par conséquent, contrairement à la thèse du précaire (Castel, 1999 ; Standing, 2014a, 2014b), l'incertitude par

³⁰ Nous avons traduit les citations des *Grundrisse* de l'allemand à partir de la version établie par la Europäische Verlagsanstalt. Dans l'originale, Marx utilise le mot anglais *pauper* plutôt que l'allemand *Armer* (pauvre) : « In dem Begriff des *freien Arbeiters* liegt schon, daß er *Pauper* ist: virtueller Pauper ». Le recours à l'anglais semble renforcer notre point de vue selon lequel les modalités de la surpopulation relative marxienne sont historiquement données. C'est en effet l'industrie de Grande-Bretagne qui influence Marx dans sa théorisation de l'armée industrielle de réserve.

³¹ L'héritage de Marx est marqué par une certaine ambivalence : d'une part, le Marx historien, armé d'une méthode inductiviste et ancrée, et d'autre part le Marx « économiste » qui cherche à établir les lois d'un mode de production à partir d'un système hypothético-déductif. Cette opposition fera naître les marxistes historicistes, à l'image de Gramsci, et les structuralistes, comme Althusser. Néanmoins, ce qui unit sa méthode d'investigation (*Forschung-methode*), résolument matérialiste, et sa méthode d'exposition (*Darstellungs-methode*), teinté de l'hégélianisme, c'est précisément une pensée dialectique (Marx, 2014b). On ne peut donc qu'être en désaccord avec des commentaires comme celui de Di Muzio et Dow (2017, p. 7) qui voit en Marx une « personnalité divisée » (*split personality*), sans considérer ce qui fait précisément l'unité de sa méthode.

rapport à l'emploi et à l'allocation des biens de subsistance n'est pas un phénomène récent. Il est plutôt immanent aux rapports de production capitalistes et à la condition de sans réserve du prolétariat (Bihr, 2007 ; Jonna et Foster, 2016). L'accumulation ne se réduit pas à la production de survaleur dans le procès immédiat de production, mais concerne aussi l'ensemble de ses lois de mouvements qui reproduit les classes de manière plus ou moins fonctionnelle pour le déroulement de l'accumulation.

En continuant son argument sur l'historicité des surpopulations dans les *Grundrisse*, Marx dit en effet que : « Le développement du surplus de travail correspond à celui de surplus de population. Dans les différents modes de production sociale, il existe différentes lois d'augmentation de la population et de surpopulation ; cette dernière est identique au paupérisme » (Marx, 1953, p. 505). Cet argument qui fait état d'une correspondance entre des lois de population et des organisations économiques particulières semble aussi parfaitement s'appliquer aux formes spécifiques de surpopulations capitalistes. Celles-ci sont, en effet, soumises à des modalisations historiques. En ce sens, contrairement aux formes nord-atlantistes de prolétarisation, le processus d'informalisation de l'économie dans la périphérie annonce la normalisation de nouveaux rapports à la dépossession et à l'exploitation. Le néolibéralisme renonce définitivement aux politiques de plein emploi keynésiennes, en plus de recourir massivement à du travail flexible, sous-contracté, précaire et informel (Dasgupta, 2013 ; Munck, 2013 ; Wilson, 2020). Selon nous, ce phénomène de flexibilisation du travail restructure considérablement les classes sociales dans le Sud global, de telle manière qu'il semble absurde de parler du « prolétariat » comme répondant à la condition homogène de « travailleur productif doublement libre ». S'il est juste de dire que les travailleurs indépendants et non-salariés représentent, du point de vue du capital, toujours une source *virtuelle* de travail — et font donc pression sur les salaires (Foster *et al.*, 2011) —, il ne faudrait pas non plus en déduire que cette potentialité se réalisera nécessairement. Sans quoi, on tomberait dans une conception téléologique du développement capitaliste³².

³² Voir la critique formulée par Sanyal et Bhattacharyya à ce sujet au chapitre 1.

2.2 Historiciser le secteur informel

2.2.1 La véritable origine de l’informalité : les surpopulations capitalistes

Une avancée significative qui a été permise par la critique néomarxiste de la première génération de chercheurs sur l’informalité consiste à historiciser le secteur informel. Comme le disent justement Munck, Pradella et Wilson (2020, p. 361) : « the debate on precarious and informal work must be necessarily both global and historical in its approach, rather than abstract and definitional. ». Une fois que ce phénomène social est replacé dans le mouvement de l’histoire, il perd aussitôt son vernis de nouveauté et de caractéristique *sui generis* des économies postcoloniales en transition (Hart, 1973 ; ILO, 1972 ; Lewis, 1954). Abordant le secteur informel dans une perspective historique, Chris Gerry (1987) notait à ce titre que l’on peut faire remonter l’émergence de l’informalité dès le début de la Révolution industrielle. En Europe, la formation de quartiers ouvriers — avec ses installations insalubres et ses abris de fortune — s’impose comme le terrain de jeu privilégié d’une économie informelle émergeant avec les premières migrations rurales vers la ville. Avec la séparation de la paysannerie de ses moyens de production, une abondante main-d’œuvre longe les chemins des campagnes européennes jusqu’aux grands centres industriels, à la recherche d’un travail salarié. C’est le « prolétariat nomade » dont parlait Lénine dans *Le développement du capitalisme en Russie* (1899), classe en exil depuis la pénétration du capital dans l’espace rural. Dans son moment d’implantation, et ce peu importe la formation sociale, l’informalité est toujours le résultat d’un premier mouvement de dépossession de la paysannerie (Breman et van der Linden, 2014, p. 926).

Les cycles de l’économie de marché sont toutefois capricieux : gourmands en travail dans les périodes de prospérité et peu généreux dans les périodes de récession. Ainsi, l’absence de salaire pour une main-d’œuvre dépossédée de moyens de travail peut rapidement mener à l’épuisement des moyens de subsistance. Pour les prolétarisés, cette situation d’inoccupation prolongée commande de l’initiative pour se procurer des revenus alternatifs, non-salariés. Ces scènes de la vie quotidienne des quartiers ouvriers sont celles du Second Empire de Louis Napoléon Bonaparte, des premiers bidonvilles de Dublin ou encore de Londres à l’époque victorienne. Citant les recherches de Frank Snowden, Mike Davis rappelle la réalité économique des classes populaires de Naples sous le *Risorgimento* italien, où la surabondance des forces de travail et un chômage permanent estimé à près de 40 % de la population active s’étaient convertis en une économie

informelle fourmillante (Davis, 2017, p. 175). Dans sa gestation historique, l'informalité est indissociable de la question des surplus de population inemployables par l'industrie capitaliste, ce qui, dans les cercles intellectuels liés au mouvement ouvrier émergent, a d'abord été pensé sous le concept d'armée industrielle de réserve.

L'idée d'armée industrielle de réserve, bien qu'elle soit généralement associée à la théorie marxiste, n'est pourtant pas une découverte de Marx lui-même. Cette notion circulait déjà dans le mouvement ouvrier européen, notamment parmi les courants chartistes et fouriéristes. On recenserait sa première utilisation dans un texte du *Northern Star* daté du 23 juin 1836 (Badia et Frédéric, 1960). Trois ans plus tard, le dirigeant chartiste irlandais Bronterre O'Brien signait un autre article sur l'armée de réserve dans ce même périodique (Denning, 2011, p. 84). Ultérieurement, cette notion sera reprise par le jeune Friedrich Engels dans son œuvre *La situation de la classe laborieuse en Angleterre*, où ce dernier avance que « l'industrie anglaise a besoin d'une réserve de travailleurs sans emploi » (Engels, 1960, p. 83). Le début du XIX^e siècle fait germer un genre sociologique nouveau : celui de l'enquête ouvrière (Castel, 1999). Suivant la première génération d'investigateurs sur la condition ouvrière qui va de Saint-Simon à Charles Fourier, Engels fait partie des témoignages les plus pénétrants concernant les conditions d'existence de la classe ouvrière européenne naissante. Déjà, on peut lire dans cet ouvrage de jeunesse une description empirique d'un marché du travail que tous les spécialistes actuels du sujet seraient pressés de frapper du concept d'informalité.

2.2.2 Les colporteurs de Friedrich Engels : enquête précoce de « l'informalité » ?

Engels fait d'abord remarquer que le développement de l'industrie capitaliste urbaine est la conséquence de l'exode rural, précipitée par la ruine de la paysannerie. Dans ses mots : « l'introduction de la grande culture [...] a évincé les petits paysans, les a réduits à l'état de prolétaires, et les a ensuite attirés en partie dans les villes » (Engels, 1960, p. 76). Vivant autrefois de leur travail à la campagne anglaise, cette masse, désormais prolétarisée, migre donc vers les villes, à la recherche d'un salaire. Toutefois, insiste-t-il, la demande de main-d'œuvre dépend des cycles économiques de l'industrie anglaise. Ceux-ci viennent à se tordre « en cinq ou six ans ». Au départ dynamique, l'industrie absorbe une masse considérable de travail, jusqu'à employer les femmes et les enfants. Le marché mondial est ensuite inondé de marchandises anglaises. Engels

ajoute que la surabondance de produits britanniques ne peut être rattrapée par la consommation, ce qui produit inévitablement une crise (Engels, 1960, p. 81).

Engels signale cette « foule énorme de gens » qui vient à se former dans les taudis de Manchester dans les périodes de récession économique. Les capitalistes n'ayant pas encore fait banqueroute commencent d'abord par précariser l'emploi pour sauvegarder leurs recettes et « ne font travailler qu'«à temps court», c'est-à-dire environ une demi-journée par jour », puis, renchérit-il, « le salaire baisse par suite de la concurrence entre chômeurs, la réduction du temps de travail et le manque de ventes lucratives ; c'est la misère générale parmi les travailleurs » (Engels, 1960, p. 81). Les postes se font rares, le salaire bas et l'indigence courante. Engels suggère ensuite que les travailleurs, ayant essuyé une longue période de chômage, sont poussés à trouver des sources alternatives de revenu que le travail salarié, tactique qu'il appelle le « colportage ». Ces colporteurs, composés de chômeurs et chômeuses, s'adonnent à du commerce de subsistance improvisé :

La grande majorité des « superflus » se lancent dans le colportage. C'est surtout le samedi soir, quand toute la population ouvrière est dans la rue, que l'on voit réunis les gens qui en vivent. Des lacets, des bretelles, des galons, des oranges, des gâteaux, bref, tous les articles imaginables vous sont offerts par des hommes, des femmes et des enfants et les autres jours aussi, on voit à tout instant ces marchands ambulants s'arrêter dans les rues avec des oranges, des gâteaux, de la « Ginger beer » ou de la « Nettle Beer » ou repartir un peu plus loin. Des allumettes, et d'autres choses de ce genre, de la cire à cacheter, des appareils brevetés pour allumer le feu, etc... constituent également les articles de vente de tous ces gens. D'autres encore — appelés *jobbers* — circulent dans les rues pour essayer de trouver quelques menus travaux occasionnels ; quelques-uns d'entre eux réussissent à se faire une journée de travail ; beaucoup ne sont pas si heureux (Engels, 1960, p. 83).

Cette description des quartiers ouvriers du Manchester victorien faite par Engels évoque immédiatement la situation actuelle des villes du Sud global : de Ciudad Bolivar (Bogotá) jusqu'à Cité Soleil (Port-au-Prince) en passant par Manshiyat Nasser (Le Caire). Elle renvoie à la diversité des opportunités d'emplois informels recensée plus d'un siècle plus tard par l'anthropologue Keith Hart qui observait les pratiques d'un « sous-prolétariat » dans les rues d'Accra, s'occupant à la vente de nourriture ou de petits articles, au service de *shoeshiner*, de nettoyeur ou de maçon, etc. (Hart, 1973, p. 69). Si Hart a inventé le *concept* d'informalité, l'enquête de terrain mené par Engels montrait que les surpopulations capitalistes sont incitées à s'investir dans d'autres types d'activités

économiques que le salariat³³. Pour emprunter une expression à Alain Bihr (2007) qui traite de la précarité inhérente à la condition ouvrière, le MPC est structuré par une « dialectique d'invariance dans et par le changement », au sens où un certain nombre d'invariants fondamentaux organisent l'agencement de la société, tout en étant influencés par des transformations historiques particulières.

Suivant la catégorisation conventionnelle de l'OIT, on pourrait aisément ranger les colporteurs de Engels sous la rubrique des dits « travailleurs indépendants », ou encore les *jobbers* sous celle des « salariés informels »³⁴. L'analogie tient autant sur la forme que sur le fond, car, du reste, la collecte des déchets est encore à ce jour une activité prisée par les travailleurs informels (Birkbeck, 1978 ; Figueroa, 2014). Ainsi, ce dont nous témoigne Engels en s'intéressant au cas du Manchester des années 1840, c'est l'émergence ponctuelle de prolétaires économiquement *forcés* à se rabattre sur le travail dit « indépendant »³⁵. Comme le rappelle Jan Breman (2023, p. 36) : « Self-employment does not express a preference for petty entrepreneurship, but is a fall-back option from the inability to access a steady and waged job ». Le caractère « indépendant » d'un tel type d'activité économique peut donc être sérieusement remis en cause. Les quelques moyens de production et marchandises dont disposent ces chômeurs (ânes et brouettes, lacets, bretelles, fruits, gâteaux, etc.) ne sauraient constituer une voie pour atteindre l'autonomie économique. À la réouverture des usines après la période de crise, ces vendeurs et vendeuses improvisés partiront à la quête d'un travail salarié. Néanmoins, à la grande différence de l'informalité actuelle, celle qui déambulait dans les rues de Manchester ou de Londres finissait tôt ou tard par être réabsorbée au terme d'un cycle industriel. Selon le témoignage de Engels, on peut lire :

Lorsqu'à la fin de novembre 1842, j'arrivai à Manchester, on pouvait encore voir une foule de chômeurs à tous les coins de rues, et beaucoup d'usines étaient encore fermées ; au cours des mois suivants, jusqu'au milieu de l'année 1843, ces habitués

³³ Que l'Angleterre victorienne fût dès la pénétration des rapports sociaux capitalistes, un terrain fertile de l'éclosion de « l'informalité », il est facile de s'en convaincre. On peut renvoyer ici aux travaux historiques de Victoria Kelley (2020) qui a mené des recherches attentives sur les marchés de rue et la culture de l'informalité dans le Londres du XIX^e siècle, y percevant une réalité similaire à celle de Hart (Kelley, 2020, p. 3-5).

³⁴ Pour les 4 catégories de l'OIT, voir le premier chapitre.

³⁵ La littérature sur l'informalité trace une distinction entre le choix volontaire du travail informel (*exit*) et l'exclusion. Les approches marxistes ont tendance à remettre en cause le caractère soi-disant « volontaire » de l'emploi, étant donné qu'elle reconduit la conception libérale du contrat de travail. Il n'en demeure pas moins que certains avantages peuvent émaner de l'informalité pour les classes populaires, notamment le fait de diminuer les dépenses du foyer (par exemple, en amenant les enfants au travail sans payer de garderie). Cette situation de sortie volontaire du marché du travail n'en demeure pas moins fortement contrainte et contraignante (Bromley et Wilson, 2018, p. 5).

involontaires des coins de rues disparurent peu à peu, et les fabriques rouvrirent leurs portes (Engels, 1960, p. 85).

L'informalité à l'ère du régime d'accumulation néolibéral annonce un autre *modus operandi*, particulièrement dans la périphérie. Le Manchester d'Engels n'est plus l'exception, mais bien la règle ; il n'est plus temporaire, mais bien permanent. Les épisodes de crises économiques promettent certes une dilatation du secteur informel, mais les cycles de « prospérité » n'impliquent pas forcément que les surpopulations soient réabsorbées dans l'économie formelle, comme le montre l'exemple de la *Década perdida*, crise ayant secoué l'Amérique latine à l'aube de la transition vers le régime d'accumulation néolibéral.

Ce coup d'œil rapide sur l'étude classique d'Engels nous permet déjà de conclure avec deux remarques quant à la théorie marxiste des classes et des surpopulations. D'une part, il va sans dire que la précarité est inscrite dans l'essence de la condition prolétarienne. La dépossession des moyens de production participe à la dépendance au marché pour vendre sa force de travail, ce qui, dans certaines périodes économiques (temporaires ou prolongées), peut avoir des effets délétères sur les masses laborieuses. D'autre part, Engels montre très clairement comment des formes non capitalistes de travail indépendant naissent au cœur des surpopulations.

2.3 L'armée de réserve dans *Le Capital*

À la suite d'Engels, Marx fait à de nombreuses reprises référence à l'armée de réserve dans ses œuvres, notamment dans sa brochure *Travail salarié et capital* (1849), puis dans les *Grundrisse*. C'est néanmoins dans *Le Capital* que sa conceptualisation est la plus aboutie. Là, Marx qualifie sans détour l'armée industrielle (*industrielle Reservearmee*), de réserve comme la « loi de la population propre au mode de production capitaliste » (Marx, 2014a, p. 705). Il dit en effet au chapitre XXIII du Livre I du *Capital* que la « production progressive d'une surpopulation relative ou d'une armée industrielle de réserve » est une composante de la « loi générale de l'accumulation capitaliste ». Il se distingue ici très nettement de Thomas Malthus qui fait de la « surcroissance absolue » de la population laborieuse une tendance transhistorique des sociétés menant à des effondrements démographiques périodiques, due à la rareté des ressources (Marx, 2014a, p. 711). À l'inverse, l'auteur du *Capital* fait plutôt l'argument que la population excédentaire (*Surplus-Bevölkerung*) — trop de bouches à nourrir, trop de bras à engager, etc. — est toujours définie

relativement à une certaine structure économique. Dans la société bourgeoise, c'est par rapport à la capacité du capital à se valoriser qu'est déterminée la surpopulation.

L'argument majeur de Marx repose sur le fait que les surpopulations sont un dispositif central de régulation des salaires, ce qui est lié à la nécessité d'un chômage structurel permanent qui introduit de la discipline et de la concurrence entre les ouvriers (Magdoff et Magdoff, 2004, p. 20 ; Patnaik, 2019, p. 304). Contrairement à l'économie classique qui conçoit seulement la fixation du prix des marchandises comme des mécanismes automatiques de rencontre entre l'offre et la demande, Marx avance que la force de travail est une marchandise bien spéciale qui voit sa valeur déterminée par un « élément historique et moral » (Marx, 2014a, p. 193). En d'autres termes, il considère que la fixation de la valeur du panier de subsistance de la classe ouvrière (le salaire) est liée au degré de combativité de cette dernière (Harvey, 2020, p. 107). Or, la quantité de surpopulation par rapport à l'emploi fait pencher le rapport de force entre Capital et Travail à l'avantage de l'un des deux pôles. En somme, la question de Marx n'est pas de savoir pourquoi les salaires ne montent jamais, comme le laissent souvent entendre des lectures simplistes de ce problème. Sa réflexion est d'une autre qualité : comment l'accumulation est-elle tout bonnement possible si les salaires grimpent constamment ? De manière générale, des salaires trop élevés plombent négativement le taux de profit, d'où la nécessité des capitalistes à avoir accès à de grands bassins de population ouvrière, et de fournir moins de travail que demandé (Foster *et al.*, 2011 ; Patnaik, 2019).

On peut néanmoins se demander quel est le sens profond de la thèse marxienne voulant que les surpopulations constituent une « loi » d'un mode de production. L'objet du *Capital* est en effet d'identifier « la connexion interne des rapports de production bourgeois » (Marx, 2014a, p. 93). À la suite de Hegel, c'est à cette définition en termes de « connexions internes et nécessaires entre deux choses ³⁶ » que répond le concept de loi pour Marx (Duménil, 1978 ; Hetzel, 2012). Que doit-on entendre par là ? La conception marxienne des lois sociales est certainement teintée par le naturalisme scientifique, c'est-à-dire une vision du monde qui, depuis au moins Descartes, décrit le cosmos comme un ordre de causalités mécaniques invariables. Néanmoins, la conception marxienne de la nature est plus dynamique : à travers sa lecture de Darwin et du géologue Charles Lyell, Marx est amené à penser l'ordre naturel comme une ontologie en mouvement, la nature ayant

³⁶ Cette citation est tirée du Livre 3 (Marx, 1976b, p. 220-21).

elle-même son histoire (Guillibert, 2021 ; Monferrand, 2024). À en croire Marx, les lois sont nécessairement *émergentes*, ce qui veut dire qu'elles apparaissent dans le temps et dans l'espace, par la rencontre et la connexion de certaines variables matérielles et sociales (rapports de production et de propriété, état des forces productives à un moment t , etc.). Par exemple, la loi de la valeur apparaît dans l'histoire seulement au moment où l'agencement d'une certaine structure socio-économique permet aux individus de considérer des biens sociaux comme des marchandises. Dans le cas de la surpopulation, elle est une loi, car structurellement indissociable des autres paramètres du MPC. Ce qui fait aussi qu'elle fluctue selon l'articulation entre les différents facteurs, tout en exerçant une contrainte sur le taux de profit. Autrement dit, la production d'une surpopulation relative n'est donc pas qu'un simple *effet*, une conséquence du procès de travail qui doit périodiquement jeter sur le pavé une masse de sans-emplois. Elle est aussi *fonction* de l'accumulation, car structurellement imbriquée dans ses impératifs de croissance. Le concept marxien de lois de surpopulation relative englobe ces deux aspects : l'armée de réserve est à la fois la « condition d'existence » et le résultat du MPC (Marx, 2014a, p. 708).

2.3.1 L'armée de réserve : une contre-lecture

Dès lors, c'est l'aspect proprement *dynamique* des lois sociales chez Marx que l'on peut mettre en valeur pour penser les surpopulations capitalistes. Inversement, dans une lecture étriquée de Marx, fournie par l'économie néoclassique et même certains marxistes, on entend souvent un triple préjugé. L'AIR serait, dit-on :

- 1) ... *une théorie du chômage permanent*;
- 2) ... *une loi absolue de la paupérisation ouvrière*;
- 3) ... *une opposition bipolaire entre salariés et chômeurs*.

La première affirmation peut être rapportée à la critique initiale de l'économiste autrichien Eugen von Böhm-Bawerk qui soutient dans son livre *Karl Marx and the Close of his System* (1896) que l'auteur du *Capital* surestime le penchant du capitalisme à multiplier les excédentaires. De fait, Böhm-Bawerk rejette l'idée que le chômage est structurellement imbriqué dans les impératifs de croissance du capital. Cette thèse est reprise par les néoclassiques comme George Stigler qui défendent essentiellement la même ligne. Le leitmotiv de la théorie économique bourgeoise veut

en effet que plus le régime de travail est flexible et moins le chômage serait élevé (Patnaik, 2009, p. 305)³⁷. La seconde affirmation, entre autres défendue par le socialiste John Strachey et son ouvrage *Contemporary Capitalism* (1956), fait l'argument que Marx aurait « prédit » l'impossibilité de l'augmentation des salaires (Foster *et al.*, 2011). La troisième affirmation nous viendrait plutôt de certains spécialistes du secteur informel qui remettent en cause le concept d'AIR pour réfléchir le secteur informel (Tokman, 1978, p. 1069). En déboulonnant ces trois idées reçues, nous proposons ici une contre-lecture heuristique pour penser ce concept fondamental de l'étude des classes sociales.

2.3.1.1 La théorie marxienne de l'armée de réserve : au-delà du chômage permanent

Premièrement, la conception de Marx n'est pas réductible à l'idée que l'accumulation du capital rejeterait toujours mécaniquement un régiment de chômeurs sur le pavé, ce qui rendrait sa théorie incapable de rendre compte des conjonctures économiques marquées par le plein emploi ou la pénurie de main-d'œuvre (Meublat, 1975, p. 200). À l'inverse, si Marx lie avec raison les phénomènes de pauvreté et d'inégalités sociales à la question de la surpopulation, ce dernier considère que le poids relatif de l'AIR est déterminé par la formule de l'exploitation du travail. Sur ce sujet, Marx s'intéresse notamment à deux cas d'école, ayant une incidence décisive sur le taux de surpopulation. Suivant le raisonnement du *Capital*, il existe en effet deux mécanismes fondamentaux pour augmenter le taux d'exploitation, distinction correspondant à deux types spécifiques d'exploitation : d'abord, la survaleur absolue, ensuite la survaleur relative. La première est fondée sur une augmentation de la journée de travail, et la seconde sur une augmentation de la productivité. Bien que Marx considère que ces deux modes d'exploitation agissent toujours en tandem, la priorisation d'un type d'exploitation sur un autre définit des dynamiques de croissance qui correspondent à des phases historiques spécifiques du capitalisme (Bernstein, 2023 ; Munck, 2013 ; Wilson, 2020).

En effet, ce que Marx appelle la « subsomption formelle » marque une période transitoire vers le MPC, où ses rapports de production se saisissent d'abord du procès de travail tel se présente

³⁷ L'argument néoclassique orthodoxe veut en effet qu'une économie de marché pure tend à valoriser la maximisation des facteurs de production et à tendre vers le plein emploi. Comme nous le verrons, les programmes d'ajustements structurels du FMI – qui engendreront probablement ce qui se rapproche le plus d'une économie de marché pure au sens des néoclassiques – a eu comme effet de produire du chômage de masse.

historiquement (Marx, 2014a, p. 377). Marx a ici en tête l'apparition des premières manufactures ou encore la pénétration du capitalisme à la campagne ; les forces productives et le développement technique y agissent encore de manière rudimentaire. À ce stade, c'est principalement l'élévation de l'exploitation par la survaleur absolue qui rend possible l'accumulation, en allongeant la journée de travail et en juxtaposant le plus grand nombre de forces de travail dans le procès de production. Le procès de production est dit « *labour intensive* » pour parler le jargon des sciences économiques. Dans ce contexte, la sous-traitance, la relocation des unités de production dans le foyer et le tâcheronnat sont monnaie courante³⁸. Comme le notent plusieurs auteurs, ces passages du *Capital*, associés à une dynamique d'accumulation basée sur la survaleur absolue, révèlent une grande similarité avec les formes contemporaines de travail sous le néolibéralisme. Le régime des *sweatshops* anglais — avec ses conditions de travail dégradées et ses salaires rachitiques — n'est pas l'exception, mais plutôt la règle du capitalisme historique (Portes et Castells, 1991, p. 13 ; Wilson, 2020, p. 472). Le foyer est encore aujourd'hui transformé en une unité de production industrielle, par la sous-traitance du travail informel (Harriss-White, 2009). Ensuite, de retour à Marx, la phase de la « subsumption réelle » correspond plutôt à l'image du développement du capitalisme telle qu'il l'étudiait en Angleterre dans les années 1860, c'est-à-dire au modèle de la grande industrie. Dans ce cas de figure, le perfectionnement de la coopération du travail et l'investissement dans le machinisme supportent un renforcement de l'exploitation. Marx associe étroitement cette dernière dynamique d'accumulation à la survaleur relative, c'est-à-dire le bouleversement des forces productives afin d'augmenter le taux d'exploitation (Marx, 2014a, p. 571).

Au-delà des grands schèmes métahistoriques d'interprétation de l'accumulation (subsumption formelle/réelle), l'accumulation capitaliste bat aussi au rythme ordinaire des « cycles industriels » qui sont ponctués de crises décennales. La périodisation marxienne fonctionne ainsi en cercle concentrique : il existe des « micro-cycles », se soldant par des crises économiques mineures, mais ces tendances agissent elles-mêmes au sein de « macro-cycles » qui sont la lame de fond organisant les paramètres structurels d'une dynamique d'accumulation historique. En suivant les aléas de ces cycles industriels, Marx voit bien que l'AIR suit des phases de croissance et de dépression. La

³⁸ Le tâcheronnat est un mode d'organisation du travail répandu au XIX^e siècle qui consiste à payer l'ouvrier ou l'ouvrière, non pas à l'heure, mais à la tâche.

surpopulation relative se contorsionne dans les périodes de prospérité, étant absorbée par des branches de production jusqu'alors délaissées, puis se dilate suite aux crises ou à la stagnation, en rejetant le travail vivant à l'extérieur du procès de production. Privée de ses salaires, la classe ouvrière ne peut pas consommer les marchandises produites, entraînant ainsi des problèmes de surproduction.

Les mouvements généraux du salaire sont en gros exclusivement régulés par les phases d'expansion et contraction de l'armée industrielle de réserve, qui correspondent aux changements de périodes du cycle industriel (Marx, 2014 : 714).

La théorie des crises est un objet complexe qu'il serait ici impossible de couvrir rigoureusement. Cela dit, nous nous rangeons, avec Guillaume Fondu (2024), du côté de ceux et celles qui ne croient pas à l'unité de la théorie marxienne des crises. Chez Marx, les facteurs de crises sont nombreux : allant de la sphère de la production (Mattick, 2010 [1969]) jusqu'à celle de la circulation (Luxemburg, 2019 [1913]). Il n'en demeure pas moins que dans cette citation, Marx implique que les surpopulations ouvrières déterminent le niveau des salaires et partant, définissent le taux d'exploitation. Et ici, la loi de la population possède une certaine autonomie de reproduction, c'est-à-dire qu'elle reconduit tendanciellement les conditions de possibilité du capital en général. Ce caractère d'autonomie de la loi de la surpopulation relative peut être de deux ordres. D'une part, lorsque les salaires sont trop hauts pour les besoins de l'accumulation, il s'ensuit une série de licenciements qui viennent grossir les rangs de l'AIR. D'autre part, lorsque les surpopulations sont trop vastes, le paupérisme exerce un effet « autorégulateur » d'ordre sociobiologique sur l'AIR. En effet, à la manière d'un darwinisme social forcené, les conditions de vie des exclus les poussent à des morts prématurées, et même, potentiellement, à une chute du taux de natalité. Comme le montre le cas de l'Angleterre étudié par Marx, l'espérance de vie est en effet beaucoup plus basse chez les travailleurs et travailleuses les plus précaires (Marx, 2014 : 720). Des salaires très bas pèsent aussi négativement sur le taux de natalité, ou dans les mots de l'auteur du *Capital* : « le salaire plus bas fait échec à la croissance de la classe ouvrière » (Marx, 2014 : 715). L'inverse est aussi vrai, où les périodes de prospérité mènent à la croissance absolue de la population ouvrière. Autrement dit, en donnant la mort à grande échelle, une surpopulation relative trop élevée permet très cyniquement de faire grimper les salaires.

2.3.1.2 Une loi absolue du paupérisme ?

Nous venons de voir que la surpopulation ne connaît pas de progression tendancielle immuable, puisque relative à la combinaison de certains paramètres d'accumulation. Il en découle qu'on ne peut pas non plus conclure en une « théorie absolue de la paupérisation » chez Marx. Il faut donc remettre les pendules à l'heure sur cette idée reçue qui est le résultat d'une lecture tronquée de la citation suivante :

Enfin, plus la couche des Lazare de la classe ouvrière et l'armée de réserve sont importantes et plus le paupérisme officiel augmente. *Ceci est la loi absolue et générale de l'accumulation capitaliste*. Comme toute loi, elle se trouve modifiée dans ses applications concrètes par divers facteurs, dont l'analyse n'a pas sa place ici (Marx, 2014a, p. 723).

Ce passage ne traduit pas une doctrine de la croissance absolue du paupérisme (Mandel, 1976 [1968] ; Rosdolski, 1977 [1965]). Une lecture attentive nous apprend précisément le contraire : il est dit que *plus* le degré de surpopulation est grand et plus la misère sociale est vive (chômage structurel, bas salaire, etc.), ce qui n'évacue pas le fait que la première variable soit *dépendante* des différentes dynamiques d'accumulation du capital. En plus, la dernière phrase conclut aussi en rappelant que s'il s'agit d'une « loi » — à savoir, rappelons-le, de la connexion interne et régulière entre des catégories constitutives d'un mode de production — son déroulement réel peut se trouver considérablement modifié par des facteurs externes. Ernest Mandel a ainsi raison d'affirmer dans *Les ondes longues du développement capitaliste* (1980) que, pour Marx, si l'économie capitaliste possède une logique de reproduction endogène, elle est aussi déterminée par des causes sociales et matérielles exogènes — comme des guerres ou des épidémies (élimination d'une grande quantité de personnes de l'AIR) ou l'introduction de nouvelles populations via l'accumulation primitive. Ces facteurs externes peuvent aussi être — très paradoxalement — positifs pour rétablir un rapport de force entre le capital et le travail. Des épisodes historiques comme ceux de la peste noire (décimation de 30 à 40 % de la population du continent européen) ont amélioré les conditions socio-économiques des classes populaires, en décimant le travail et en le rendant rare (Federici, 2017, p. 88).

De même que la loi de l'accumulation ne forme pas une tendance irrésistible vers le paupérisme, il ne faut pas non plus oublier le fait que même dans une économie capitaliste « pure » et « normale »

(mettons l'accent sur les guillemets), les lois économiques ne possèdent pas d'effectivité et de reproduction garantie ou automatique. Marx est, après tout, un théoricien de la crise. Si l'accumulation tombait en crise, et que ces conditions de possibilité n'étaient plus réunies par le mouvement des lois endogènes à l'accumulation, elles devraient alors être rétablies *manu militari*. En ce qui concerne l'AIR, Marx conçoit que là où les circonstances empêchent sa formation, le capital s'élève « contre la loi sacrée de l'offre et de la demande et s'efforce, par des moyens contraignants, de lui donner un petit coup de main » (Marx 2014a, 1:719). C'est principalement le cas dans la phase ironiquement désignée comme la « soi-disant accumulation initiale » dans *Le Capital*, soit la période où sont établies les conditions historiques pour l'établissement des rapports sociaux capitalistes. Dans la phase de formation du capitalisme, Marx relève que :

L'organisation du procès de production capitaliste développé brise toute résistance, la génération permanente d'une surpopulation relative maintient la loi de l'offre et de la demande de travail et partant, le salaire, dans des voies conformes aux besoins de valorisation du capital, la contrainte muette des rapports économiques scelle la domination du capitaliste sur le travailleur. La violence immédiate, extra-économique, est certes encore employée, mais seulement exceptionnellement. Quand les choses vont leur cours ordinaire, l'ouvrier peut être abandonné aux « lois naturelles de la production », c'est-à-dire à sa dépendance du capital, elle-même issue des conditions de production, qui la garantissent et la perpétuent. Il en va autrement pendant toute la période historique de genèse de la production capitaliste. La bourgeoisie montante a besoin et use de la violence du pouvoir d'État pour « réguler » le salaire, c'est-à-dire pour le faire entrer de force dans les limites qui conviennent aux faiseurs de plus, pour rallonger la journée de travail et maintenir l'ouvrier lui-même dans un degré de dépendance normal. C'est là un moment essentiel de la prétendue accumulation initiale (Marx 2014a, 1:829).

Loin de produire une théorie de la séparation entre pouvoir politique et économique, on voit bien ici que Marx défend la nécessité de l'usage de la violence pour consolider les rapports de production capitalistes (Wood, 1995, 2002). Dans le domaine de l'armée industrielle de réserve, ce dernier relève d'ailleurs qu'une partie des surpopulations est, en puissance, constituée d'une « couche latente », à savoir des populations exogènes qui peuvent servir de réservoir de main-d'œuvre (principalement les femmes et les classes subalternes précapitalistes comme la paysannerie). La paysannerie forme ce que Marx appelle, « l'infanterie légère » de l'armée de réserve, pour reprendre son image empruntant à l'imaginaire du corps militaire, car celle-ci est une population essentiellement mobile (Marx, 2014a, p. 745). Abstraction faite des processus d'interventions extra-économiques qui s'occupent de déposséder la paysannerie, la pénétration de

l'accumulation capitaliste à la campagne — premier secteur économique duquel s'empare le capital en Europe — produit inévitablement une hausse de la composition organique. Il s'ensuit que cette population rurale, toujours guettée par le chômage flottant, est toujours « sur le point de faire le saut dans le prolétariat urbain ou manufacturier » (Marx, 2014a, p. 721)³⁹.

2.3.1.3 Une opposition binaire entre salariat et chômage ?

Et enfin, troisième idée reçue à déboulonner, l'armée de réserve reposerait sur une dichotomie étroite du régime salarial selon laquelle les populations ouvrières seraient rangées dans deux positions exclusives : ou bien intégrées au régime salarial, comme membre de « l'armée active du prolétariat », ou bien exclues, et exerçant une pression sur les salaires en raison d'une compétition à l'emploi en tant que chômeurs. Cette interprétation est incorrecte, car Marx considère que les formes d'exclusion propres au capitalisme sont dynamiques. Dans sa description de l'AIR, il indique d'emblée qu'il s'agit à ses yeux d'un concept flexible : « La surpopulation relative existe dans toutes les nuances possibles », précisant qu'elle concerne autant le travail qui n'est « qu'à demi occupé ou pas occupé du tout » (Marx, 2014 : 719). Dans cette masse d'exclus de manière plus ou moins prolongée du salariat, on peut reconnaître trois formes caractéristiques. S'apparentant à une typologie, Marx nous dit qu'il faut distinguer les couches : « flottante, latente et stagnante ». La couche flottante représente les licenciés victimes des crises cycliques ; la couche latente, les populations exogènes qui peuvent être intégrées à la production capitaliste (principalement la paysannerie et les femmes) ; la couche stagnante est occupée par des salariés semi-intégrés et qui connaissent une insertion précaire dans le procès de travail. À ces catégories se surajoute une quatrième : le vaste camp du paupérisme, bloc le plus marginalisé de la population ouvrière. Dans ce « précipité le plus bas de la surpopulation relative » se loge le lumpenprolétariat (littéralement : « prolétariat en haillons »), à savoir un groupe social composé de « vagabonds, criminels et prostituées » (Marx, 2014a, p. 722). En un mot, on a affaire à des agents si exclus des

³⁹ Le point faible de l'argument de Marx, c'est qu'il considère à tort le procès d'accumulation primitive comme « plus ou moins achevé » en Europe occidentale (Marx, 2014a, p. 858). Comme l'avait montré Rosa Luxemburg dans *L'Accumulation du capital* (1913), le processus historique concret de l'accumulation a deux facettes : la première, économique, la seconde, politique. Ce second aspect mobilise la violence et la coercition directe pour entériner continuellement les rapports sociaux capitalistes. C'est pourquoi Luxemburg considère que l'impérialisme n'est pas un « stade » du capitalisme (pas même son « stade suprême », comme chez Lénine), parce que l'impérialisme, c'est-à-dire l'utilisation de moyens politiques et coercitifs, est *coextensif* et nécessaire au processus d'accumulation (Luxemburg, 2019, p. 473).

rapports capital-travail qu'ils doivent se tourner vers la criminalité comme activité économique. Dans *La lutte des classes en France* (1850), Marx donne la description suivante du lumpenprolétariat :

dans toutes les grandes villes, [il] constitue une masse nettement distincte du prolétariat industriel, pépinière de voleurs et de criminels de toute espèce, vivant des déchets de la société, individus sans métier avoué, rôdeurs, gens sans aveu et sans feu, différents selon le degré de culture de la nation à laquelle ils appartiennent, ne démentant jamais le caractère de *lazzaroni* (Marx, 1970, p. 58).

En outre, c'est la couche stagnante qui doit retenir particulièrement notre attention, puisqu'elle possède de grandes analogies avec le travail informel (Foster *et al.*, 2011 ; Rosenberg, 1977 ; Smith, 2015 ; Wilson, 2020). En effet, selon ce dernier, la couche stagnante aurait un caractère hybride, à cheval entre l'armée active et l'armée de réserve du prolétariat. Marx nous dit que cette couche de la population a une « occupation extrêmement irrégulière » ce qui fait d'elle un bassin presque inépuisable de travail. Ce segment se distingue de l'armée ouvrière active, car, bien qu'employé par des capitalistes, ses conditions de vie descendent en dessous du niveau de vie moyen du prolétariat : « Ses caractéristiques : maximum de temps de travail et minimum de salaire » (Marx, 2014a, p. 721). Dans leur article *Disposable Workers: Today's Reserve Army of Labor*, Fred et Harry Magdoff avancent un critère opérationnel assez efficace pour déterminer si un agent économique fait partie de l'armée industrielle de réserve, à savoir : la contrainte au sous-emploi, à savoir si une personne veut travailler à temps plein, mais qu'elle ne trouve aucun acheteur de sa force de travail (F. Magdoff et Magdoff 2004, 21-22).

En définitive, la théorie de l'AIR de Marx est loin de se limiter à l'idée simpliste que l'on s'en fait parfois. La vision marxienne d'une articulation entre lois économiques et interventions politiques laisse tout le champ libre à une théorie de la régulation de l'État capitaliste. La régulation étatique — qu'elle soit directement violente, comme dans le cas de « l'accumulation initiale » ou simplement redistributrice — permet de contrôler les flux de population et les règles de l'intégration salariale.

2.4 Restructuration néolibérale en Amérique latine et naissance du « prolétariat informel »

Un autre point à relever lorsque l'on inscrit le secteur informel dans une perspective historique, c'est la très étroite corrélation qui existe entre sa croissance sans précédent dans les années 1980 et les réformes économiques néolibérales (Bremner et van der Linden, 2014 ; Charmes, 2012 ; Cypher, 2018 ; Davis, 2017 ; de Oliveira et Roberts, 1993 ; Figueroa, 2014 ; Nun, 2000 ; Portes et Hoffman, 2003 ; Portes et Roberts, 2005). Mais plus qu'une idéologie ou des politiques économiques ponctuelles, le néolibéralisme doit aussi être compris comme un *régime d'accumulation*. Parler en termes de « régimes d'accumulation » ou « de phase d'accumulation » consiste à se pencher sur le fonctionnement du MPC à un moment déterminé de son histoire. On doit ce concept à l'école régulationniste qui marque l'importance des paramètres institutionnels et politiques des dynamiques d'accumulation (Aglietta et al. 2018; Boyer 2004; Lipietz 1988). Ce concept est aussi repris par des auteurs marxistes contemporains (Durand Folco et Martineau, 2023 ; Fraser, 2018 ; Husson, 2012 ; Renault, 2006), bien que les classiques du marxisme se soient plutôt exprimés en termes de phase ou de stade (Lénine, 1977). Chaque régime d'accumulation peut être caractérisé par la combinaison des quatre facteurs suivants : la dynamique d'accumulation, le paradigme technologique, la division internationale du travail et les formes de régulation sociale (Husson 2012, 87). L'articulation cohérente de ces éléments a des effets décisifs sur la structure de classe ; le concept de régime d'accumulation peut donc être lu comme un cadre interprétatif des grands changements dans les formes de travail (Fresneda, 2017).

À ce titre, la périodisation marxienne du *Capital* renvoyant au couple subsomption formelle/réelle est trop générale et réductrice, puisqu'elle fait état de seulement deux étapes, à savoir : 1) celle où le capitalisme n'est pas encore pleinement développé, caractérisée par une dominance de la survaleur absolue et 2) celle où il devient hégémonique et prédomine la survaleur. En outre, alors que le MPC est aujourd'hui hégémonique d'un point de vue mondial, parler de « subsomption réelle » comme si nous vivions dans le même type de capitalisme que l'Europe du XIX^e siècle semble manquer de précision. Le passage du fordisme au néolibéralisme traduit une réalité différente, où la hausse des inégalités sociales et la flexibilisation du travail à travers le globe impliquent un « retour » à la survaleur absolue, s'alimentant d'un bassin de *cheap labour* informel (Wilson, 2020).

Au niveau des grandes tendances socio-économiques, le processus d’informalisation du travail se généralise dans les économies périphériques dont la structure productive est en déficit d’intégration de la main-d’œuvre salariée. En Amérique latine, la faillite du régime d’accumulation d’ISI et le passage au néolibéralisme combine les variables de fortes migrations rurales vers les villes à un processus de délocalisation-désindustrialisation. Inspirées de la doctrine néoclassique l’économiste britannique John Williamson (1990), ce qu’on appelle « néolibéralisme » est une période d’application de mesures ultralibérales cogitées dans le soi-disant Consensus de Washington (discipline fiscale, coupure dans les dépenses publiques, ouverture aux investissements étrangers, privatisation à outrance, dérèglementation du marché du travail, libéralisation de la finance, etc.). La logique macro-économique derrière le projet de dérégulation du travail vanté par le Consensus de Washington était que, en diminuant la protection sociale de la classe ouvrière formelle, le marché introduirait de la compétition dans l’emploi, ce qui entraînerait un double cercle vertueux de croissance de l’investissement privé et de baisse du chômage. L’augmentation du PIB dans les années 1980-90 est parfois vantée comme l’une des preuves du « succès » des réformes draconiennes instiguées par la BM et le FMI. L’indicateur du PIB est toutefois artificiellement gonflé par la vente des actifs de l’État (privatisation des entreprises étatiques), et ne traduira qu’une augmentation de 2,3% entre 1980 et 85. Véritable cadeau empoisonné, l’Amérique latine devra, en échange, payer 108 milliards de dollars de dettes à ses prêteurs entre 1982 et 85 (Vereinte Nationen, 1996). De plus, le coût social de ses réformes est catastrophique, car elles se font au prix d’une augmentation importante du chômage et de l’emploi informel, de la pauvreté et des inégalités, en plus de la criminalité urbaine et de l’insécurité. Ces trois tendances suivent une hausse importante dans tous les pays latino-américains, selon Portes et Roberts (2005, p. 77)⁴⁰. Ces auteurs commentent que : « The end result of the new model may thus be exactly the opposite of that predicted: a decline of the formal working class along with a rise in open unemployment, informal self-employment, and unprotected work » (Portes et Roberts, 2005, p. 48).

⁴⁰ Il ne s’agit pas ici de minimiser les écarts entre les trajectoires historiques des différentes formations sociales : certaines économies nationales forment certaines « exceptions » dont le Chili qui se démarque par son faible taux d’informalité, en dépit de l’imposition violente des mesures néolibérales théorisées par les Chicago boys après le coup d’État de 1973. Néanmoins le continuum entre l’informalité et le travail précaire demeure dominant (Durán et Narbon, 2021).

2.4.1 Vie et mort du régime d'accumulation développementaliste

Cette augmentation importance de l'économie informelle dans le néolibéralisme détonne avec la structure de classes de la phase d'industrialisation par substitution aux importations (ISI). Le régime d'accumulation d'ISI — dont l'âge d'or s'échelonne entre 1945 et 1980 — a permis de consolider le régime salarial grâce à la formation d'une classe ouvrière formelle et d'une classe moyenne salariée liée à l'appareil bureaucratique d'État (Cypher, 2018 ; Portes et Hoffman, 2003). Le modèle d'ISI, théorisé par des économistes nationalistes et développementalistes comme Raul Prebisch (1950), tentait de contourner le mécanisme de l'échange inégal imposé par la division internationale du travail. Suivant Prebisch, le marché mondial serait organisé selon une structure économique bipolaire : il y aurait, d'un côté, les centres industriels (exportateurs de biens finis à haute valeur ajoutée) et, de l'autre, legs du passé colonial, des économies périphériques exportatrices de matières premières non transformées, à faible valeur ajoutée. Toujours selon lui, le marché mondial impliquerait une détérioration des termes de l'échange, soit le transfert de valeur entre le centre et la périphérie, en raison de l'inégalité du développement technologique (Prebisch, 1950, p. 10). Pour surpasser cet état de choses, l'État devrait chapeauter des politiques économiques d'inspiration keynésiennes permettant de stimuler le processus d'industrialisation (tarifs douaniers, croissance par la demande, etc.). Le processus d'industrialisation se découpe en trois phases successives : la première, la substitution des importations de marchandises légères, puis de biens intermédiaires et, finalement, de l'industrie lourde ou du capital. Ce régime d'accumulation s'appuie néanmoins explicitement sur les secteurs économiques traditionnels pour assurer sa transition vers une économie autocentrée. Le nerf de la guerre du régime d'ISI est en effet l'exportation de marchandises issues principalement de l'agriculture et des mines, mais ces secteurs sont généralement contrôlés par l'oligarchie latifundiste (Cueva, 1982). Il possède donc une dimension « industrialisante et anti-industrialisante » dans la mesure où elle s'est fondée sur un bloc historique dont le cœur est une alliance tactique entre deux fractions des classes dominantes latino-américaines : la première, les propriétaires terriens, et la seconde, la bourgeoisie nationale (Misas Arango, 2002). Les architectes intellectuels de l'ISI adoptaient donc explicitement une attitude optimiste face à la bourgeoisie nationale, qui était perçue comme un agent progressiste, ce

que ne manquera pas de critiquer la théorie marxiste de la dépendance (Amin, 1973 ; Bambilra, 2011 ; Gunder Frank, 1979 ; Marini, 1972 ; Quijano, 2020a)⁴¹.

En dépit de toutes ses faiblesses (difficulté à renégocier sa place dans la division internationale du travail, incapacité à renverser la détérioration des termes de l'échange, etc.), le régime d'accumulation d'ISI aura de profonds effets sur la structure de classe et de surpopulation des sociétés latino-américaines. La première conséquence étant la dépossession de la petite paysannerie indépendante et sa conversion — partielle — en un prolétariat industriel ou agricole. Pour prendre des chiffres tirés du cas colombien, dans la fenêtre historique de 1950-70, au moment où le pourcentage de paysans dans la population active passe de 28,5 % à 18,6 %, le nombre d'ouvriers et d'employés croît de 13,7 à 18,8 % et de 5,7 à 16,7 % respectivement (Fresneda, 2017, p. 225). Autre tendance importante : grâce aux politiques industrielles et à l'ouverture de postes liés à la bureaucratie d'État, on observe une augmentation de la population salariée. Entre 1950 et 1980, à l'échelle du sous-continent, 60 % des nouveaux emplois créés le sont dans le secteur formel, dont 15 % par l'État et 45 % par le marché privé (Portes et Hoffman, 2003, p. 49).

Néanmoins, malgré un certain élargissement du régime salarial, la métamorphose du paysan en travailleur salarié n'a rien d'automatique. Et ce, pour au moins deux raisons : 1) parce que la paysannerie n'est elle-même pas complètement éradiquée (elle subsiste encore jusqu'à ce jour) et 2) parce que le modèle industriel se déclenche trop lentement par rapport à la demande de travail, et se développe selon des stratégies d'accumulation à haute composition technologique. Ernest Mandel commentait à ce propos dans son *Troisième âge du capitalisme* que la situation des pays « sous-développés » produisait l'effet suivant :

L'industrialisation naissante et l'accroissement de la production moyenne du travail qui en découle permettent de diminuer considérablement les coûts de reproduction de la force de travail [...] Ceci est à ramener en partie au fait que la tendance séculaire de l'armée de réserve est à la hausse et non à la baisse, car l'industrialisation ne s'installe que lentement et ne peut créer assez d'emplois pour absorber les paysans pauvres arrachés à leur terre (Mandel, 1976, p. 121-122).

⁴¹ Sur la théorie marxiste de la dépendance, voir le chapitre 4.

La Colombie forme un exemple paradigmatique de ces problèmes d'absorption de la main-d'œuvre. Galvanisé par le conflit armé qui déchire le pays autour de la répartition de la terre depuis 1948, quelques 8 millions de déplacés forcés devront migrer, dont une grande partie d'entre eux ont dû prendre refuge dans l'économie informelle urbaine (Porrás Díaz, 2018 ; Riveros Gómez *et al.*, 2015). C'est dans cette fenêtre historique des migrations rurales concomitantes au régime d'accumulation d'ISI que l'on voit apparaître un « prolétariat informel ». Cette classe non intégrée au salariat n'en demeure pas moins, à l'époque ISI, relativement « protégé » par un certain nombre de programmes de redistribution étatique (Porrás Díaz, 2018).

Toujours est-il que cette patiente construction d'une économie capitaliste autocentrée, avec sa propre industrie et son marché intérieur national, partira en vrille suite à la crise économique menant à la période de la *Década perdida* (littéralement : « décennie perdue »). Les signes avant-coureurs du virage néolibéral sont à trouver du côté du Chili, au lendemain du coup d'État du général Augusto Pinochet contre le gouvernement démocratiquement élu de Salvador Allende, le 11 septembre 1973 (Cypher, 2018, p. 29 ; Harvey, 2005, p. 7). Les Chicago Boys, groupe d'économistes chiliens centrés autour des idéologues néolibéraux Milton Friedman et Arnold Harberger, trouveront dans cette nouvelle dictature un terrain fertile de l'implantation de leurs mesures économiques ouvertement propatronales. On voit donc que, loin d'être le résultat de contradictions internes aux lois économiques, le néolibéralisme est un projet intellectuel cogité de longue date par un certain nombre d'intellectuels traditionnels. C'est notamment le cas des économistes autrichiens Friedrich von Hayek et Ludwig von Mises qui, dès la fondation de la Société du Mont-Pèlerin (1947), avaient engagé une bataille idéologique contre la théorie keynésienne et l'interventionnisme d'État (Harvey, 2005, p. 20-21). Pour les néolibéraux, le problème essentiel lié au modèle keynésien — de type fordiste en occident, ou développementaliste dans la périphérie —, c'est que l'intervention étatique favorise une égalisation relative du rapport de force entre le capital et le travail (Cypher, 2018, p. 26 ; O'Connor, 2010, p. 697).

La résurgence des idées néolibérales s'explique dès lors par le fait qu'elle proposait une réponse cohérente à la perte de rentabilité du fordisme. Dès lors, loin d'un « mouvement impersonnel des structures » l'agentivité et l'idéologie ont un rôle déterminant ; l'imposition du néolibéralisme en Amérique latine aurait été impossible sans que ces réformes aient été pilotées par les organisations internationales comme la BM ou le FMI (Gindin et Panitch, 2012). Ces institutions se portèrent

garants de prêts d'urgence aux pays latino-américains, moyennant une refonte du Code du travail, la privatisation des entreprises publiques, la réforme du système de retraite et la libéralisation de l'économie⁴².

2.4.2 La restructuration néolibérale en Colombie

Pour prendre l'exemple de la Colombie, l'économiste colombien Salomon Kalmanovitz démontre que la conjoncture économique des années 1980 annonce une baisse de la rentabilité du capital industriel, sous la pression des salaires et de l'élévation de la composition organique (Kalmanovitz, 1994, p. 506). À ce facteur de crise endogène, il faut ajouter un double choc de l'économie colombienne face au marché mondial : d'abord, la crise financière de 1982 réduit l'accès du pays aux prêts étrangers et, ensuite, une chute des prix mondiaux du café aggravera la situation (Garay Salamanca et Kolumbien, 1998, p. 22). Le ralentissement de la production mondiale fait augmenter les coûts de production des biens manufacturiers ; la tendance des années 1980–90 ne pouvait ainsi offrir qu'une médiocre conjoncture pour le cours du café qui doit s'échanger contre des marchandises très dispendieuses sur le marché mondial.

L'une des conséquences est que les capitaux investis dans les industries nationales sont de moins en moins rentables, finissant par migrer vers les secteurs financier et extractif (Celis, 2017 ; Gaulard, 2016 ; Kassem, 2010)⁴³. Les pays latino-américains qui voyaient leur mode de développement basé sur une industrie supervisée par l'interventionnisme étatique assisteront à une brutale désindustrialisation. Pour prendre une nouvelle fois l'exemple colombien, alors que la production industrielle comptait pour 24,5 % du PIB en 1974, elle ne compte que pour 14 % à la fin des années 1990 (Sotelo Forero et Vallejo Zamudi, 2018, p. 103). Il s'en dégage ce que l'on peut appeler un processus de « financiarisation de l'économie » qui décrit la prédominance du

⁴² Si, pour parler comme Ernest Mandel (2015), le retournement d'une onde longue est le produit d'une certaine dynamique contradictoire, la sortie de crise n'est jamais automatique. C'est ici le rôle de l'agentivité des classes – et principalement des capitalistes – qui devient primordial pour trouver d'autres stratégies d'accumulation fonctionnelle.

⁴³ Mylène Gaulard attribue la désindustrialisation brésilienne à la financiarisation de l'économie, conçue comme une stratégie de la part des capitalistes pour compenser la baisse tendancielle du taux de profit (Gaulard, 2011). Il s'agit d'une explication qui recoupe la thèse régulationniste de la crise du fordisme qui serait engendrée par une incapacité à compenser la hausse des salaires par une plus grande productivité. Nous rejoignons nonobstant le point de vue du marxologue Michael Heinrich qui défend l'idée que la baisse tendancielle du taux de profit n'est pas une « loi » concomitante à l'accumulation, mais une tendance *possible* dans les contextes précis où le capital variable croît proportionnellement plus vite que le capital constant, sans que ce dernier ne se dévalorise (Heinrich, 2021).

capital financier sur le capital productif (surtout de type industriel) dans l'accumulation (Paulani, 2022). Cette déconfiture de l'industrie latino-américaine suit une tendance inversement proportionnelle à l'augmentation de l'extraction des matières premières non transformées, où les secteurs miniers et pétroliers gagnent en importance sur le PIB national. Jusqu'alors assez marginal, le secteur pétrolier bondit autour de 25% dans les années 1990. Cela ira de manière croissante, puisqu'en 2012, combinés, pétrole et charbon représentaient 62% des exportations en 2012 (CEPAL, 2023). Les hydrocarbures occupent ainsi la place que le café occupait avant la crise de la Décennie perdue. Selon les chercheurs marxistes Todd Gordon et Jeffery R. Webber, l'investissement minier et pétrolier consiste en l'un des pires mécanismes de création d'emplois, avec un ratio de 0,5 emploi créé par 1 million \$US investi (Gordon et Webber, 2016, p. 9). Il n'est donc pas étonnant que les secteurs financier et extractif — qu'alors même qu'ils occupent une place prépondérante dans le procès d'accumulation nationale colombien — participent à moins de 3 % de l'emploi total (DANE, 2021). Loin d'être une exception : « Finance — especially those financial activities that are not adjuncts to trade and production — absorbs relatively little wage labor; more importantly, it derives profits primarily from the regressive redistribution of wealth through speculation, rather than the creation of new wealth », comme le tranche Beverly J. Silver (2016).

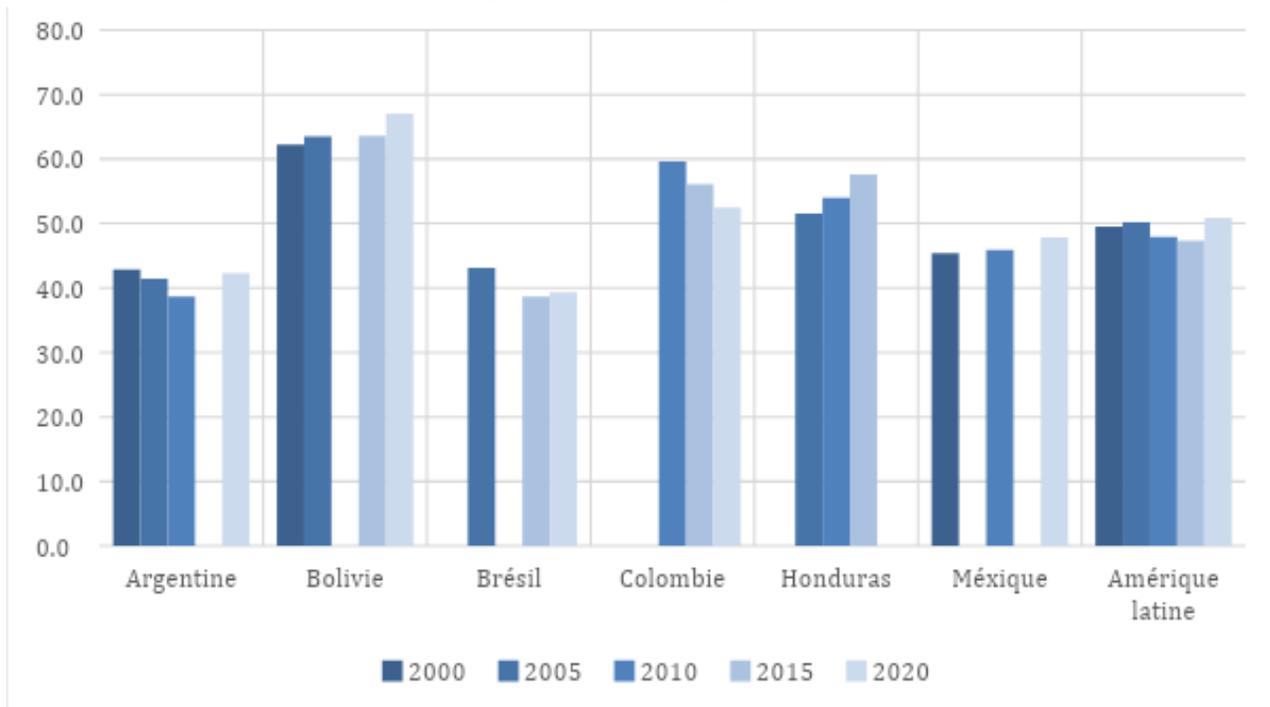
Le résultat prévisible de l'implantation des mesures néolibérales est une contraction de la classe ouvrière traditionnelle et une augmentation de la population non salariée, principalement incarnée par la petite production marchande informelle. En Colombie, cette dernière passe de 20,2 à 36,6 % entre 1970 et 2010 (Fresneda, 2017, p. 225).

2.4.3 La recomposition des classes : l'essor de l'économie informelle

Cette forte augmentation de l'économie informelle après l'introduction des programmes d'ajustements structurels est unanimement soulignée par les sociologues et économistes hétérodoxes. Dans ce cycle économique, l'informalité a crû de 2 à 5 fois plus rapidement que l'emploi formel (Davis, 2017, p. 178). En effet, en dépit des limites de l'intégration salariale de la période développementaliste, l'informalité semble avoir connu une croissance somme toute modeste entre 1940 et 1970 (de Oliveira et Roberts, 1993, p. 34 ; Salazar X. et Chacaltana Janampa, 2018, p. 28). La crise économique des années 1980 marque une rupture dans cette lente progression.

Comme le note une des premières études statistiques sur le sujet menées par la CEPAL, l’informalité bondit de 24% en 1980 à 30% en 1989 (Infante et Klein, 1991, p. 139). Comme le précise James M. Cypher dans son article très informé *From Structuralism to Neoliberal Depredation and Beyond* (2018), les statistiques de la CEPAL étaient à l’époque sous-estimées. Avant 1995, les données étaient occasionnelles plutôt qu’annuelles et basées sur de petits échantillons nationaux. Selon l’auteur, au début des années 1990, le taux d’informalité a en réalité doublé, atteignant désormais 45,7% de l’économie à l’échelle continentale (Cypher, 2018, p. 31). En somme, l’informalité s’impose comme une réaction spontanée des classes populaires face à la crise du chômage structurel de la *Década Perdida* ; la fin des années 90 exprimait un chômage frôlant les 10 % de la population active (BM, 2023a).

Figure 2.1 : Travail informel par pays d’Amérique latine choisis, 2000-2020 (%).



Source : CEPAL, 2022.

En dépit de certaines tendances cycliques et contre-cycliques (Peterson 2010 pris dans Bromley et Wilson, 2018, p. 9-10), l’évolution du secteur informel semble maintenir une trajectoire de constance depuis les années de crises de la transition néolibérale, et ce même après avoir stabilisé le taux de chômage. Comme le note José Nun (2000) dans un article faisant le bilan de trois décennies de marginalité sociale en Amérique latine depuis son travail séminal de 1969, les grands

traits de la structure de l'emploi héritée de la décennie perdue sont devenus pérennes. Dans les années 1990, il note que les changements régressifs dans la composition de l'emploi se sont intensifiés, en témoigne la décroissance du secteur formel qui fond de 48% à 43% entre 1990 et 1996. Dans cette période, 85% des emplois créés l'ont été dans l'économie informelle (Nun, 2000, p. 22). Aujourd'hui, l'informalité se situe autour de 50 % en 2020 sur la moyenne continentale (CEPAL, 2023).

Pour John C. Smith, ce processus d'informalisation de l'économie n'a rien d'accidentel. Il a, au contraire, été méticuleusement planifié par les grandes institutions internationales dans l'objectif d'avoir accès à une main-d'œuvre bon marché.

Flexibilization is a conscious goal of capitalists; judged by the frequency of “labor reforms” in IMF and World Bank policy prescriptions it is the remedy for all known economic ills. It is one reason why the informalization of labor and the growth of the informal economy is neither accidental nor unintended. It is one of neoliberal globalization's most essential features (Smith, 2016, p. 122).

Le secteur informel comme nouvelle AIR du néolibéralisme serait, selon Smith, la pierre de touche de la surexploitation dans les pays du Sud global. Le problème de la surexploitation du secteur informel constitue un sujet chaud des débats marxistes contemporains⁴⁴.

2.5 Le travail informel : la nouvelle armée de réserve du néolibéralisme

Comme l'avait déjà montré le groupe de chercheurs et chercheuses néomarxistes gravitant autour de la revue *World development*, le secteur informel ne peut pas être simplement renvoyé à des formes improductives d'exclusion économique⁴⁵. Néanmoins, cette conception unilatéralement « productionniste » du secteur informel manque quelque peu de précision. Comme nous l'avons évoqué plus haut, le secteur informel (dans toute sa diversité répond) plus précisément à la couche « latente » de la surpopulation relative, celle-ci possédant un statut hybride entre l'armée active et l'armée de réserve. Pour citer une fois de plus les remarques pénétrantes de Bernstein, ce dernier

⁴⁴ Nous y reviendrons dans le chapitre 4.

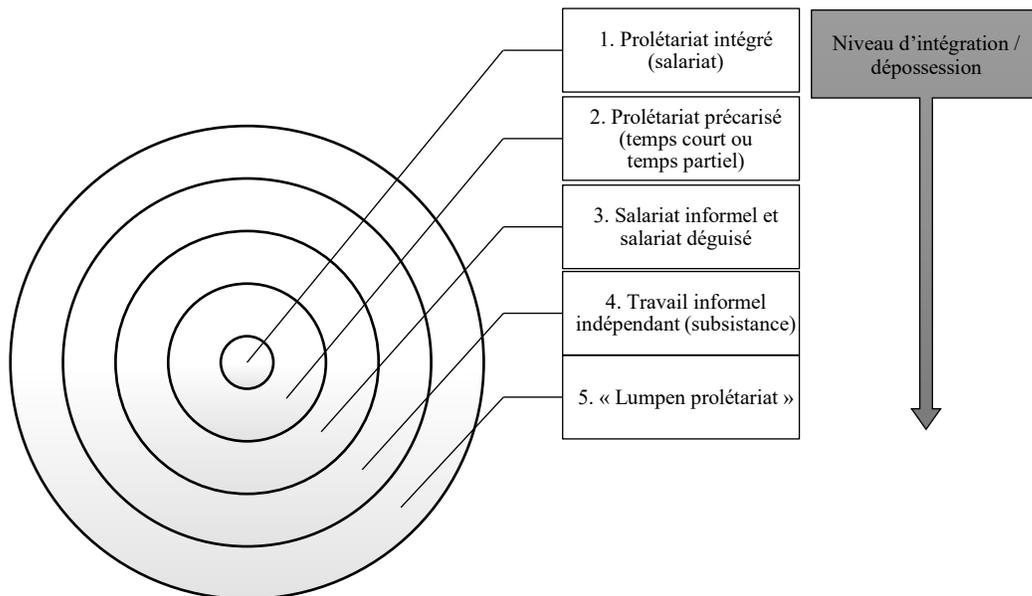
⁴⁵ Selon Caroline Moser (1978, p. 1050), en 1969, même avant les thérapies de choc néolibérales, le secteur informel contribuait à près de 50% de la production industrielle et à 36% du PIB brésilien.

observe des mutations des surpopulations sous le néolibéralisme, sur les plans quantitatif et qualitatif :

Marx would not be surprised that the size of the reserve army of labour, as ‘surplus’ to the current valorisation requirements of capital, has increased as a result of globalisation; nor that this is driven by a major crisis of accumulation and subsequent restructuring of capital; nor perhaps, as we observe virtually everywhere today and especially in the ‘global South’, that the boundaries between the active and reserve armies of labour become ever more fluid, together with a shrinking ‘core’ of relatively secure wage employment (Bernstein, 2007, p. 4).

La frontière entre les statuts « d’excédentaire » et de « travailleur » est ainsi plus diffuse que jamais. Loin d’obéir à une logique d’exclusion bipolaire entre le salariat et le chômage, il existe un gradient de l’inclusion des classes du travail à l’exploitation capitaliste. L’exclusion trace un continuum, détachant des positionnements multiples face à l’exploitation capitaliste (voir Figure 2.2). Partant du salariat intégré (selon l’idéal-type de l’ouvrier qualifié dans le régime d’accumulation fordiste), le salariat peut exister sous des formes précaires (avec le temps partiel) et être mobilisé dans l’économie informelle, en contournant le salaire minimum national.

Figure 2.2 : Typologie des niveaux d’intégration à l’exploitation capitaliste



En somme, cette fluidification des surpopulations propre au néolibéralisme est néanmoins loin de garantir que toutes les forces de travail « bénéficie » de l'exploitation salariale. Le néolibéralisme entraîne une situation d'exclusion telle qu'un bon nombre de travailleurs informels préféreraient être exploités que cantonné au travail indépendant. Cette formule peut sembler curieuse pour une tradition marxiste qui conçoit, au moins depuis les *Manuscripts de 1844*, que l'exploitation représente non seulement une extorsion du travail d'autrui, mais une limitation du potentiel créatif et de la liberté humaine (Marx, 1972). Le salariat formel, intégré et stable — bien qu'il demeure un système d'exploitation — s'accompagne d'un niveau de vie plus intéressant que le secteur informel (salarié ou indépendant), des revenus près de 50 % moins bons selon l'OIT. L'armée de réserve sous l'aspect du travail informel est une condition *sui generis* du régime d'accumulation néolibéral : ce dernier tend à fixer l'inoccupation ou la demi-occupation comme un état non plus transitoire ou intermittent (comme c'était le cas avec la figure classique du chômage dans les pays impérialistes), mais bien comme une condition *permanente* d'une couche de la force de travail. Radicalisant la thèse de Nun et Quijano sur la marginalité, Gargi Bhattacharyya fait l'argument que les populations racisées du monde postcolonial sont sujettes à une nécropolitique. Contrairement au biopouvoir foucauldien qui aurait comme mission de soutenir la vie plutôt de la meurtrir, de la reproduire plutôt que de la blesser (Foucault, 1976, p. 183), la nécropolitique serait une stratégie de contrôle des populations par l'exclusion et le dénuement. Le résultat qui attend cette surpopulation : ni plus ni moins que la mort.

The unfortunate machinery of border control may serve to create a pool of precarious workers who occupy a particular role in the semi-formal and informal economies but it also confirms the exclusion of the greater mass of the world's poor. The taint of death may well circumscribe the lives of those who are racially subordinated, but the spaces of death may not present opportunities for accumulation in any straightforward sense. To be rendered surplus is not to be paid less, it is to be left dying or for dead (Bhattacharyya, 2018, p. 20).

L'affirmation de Bhattacharyya dépeint, en dépit de son ton quelque peu apocalyptique, le destin tragique qui attend en effet les segments les plus exclus, les plus marginalisés des classes subalternes. Il n'en demeure pas moins que l'auteur propose une vision très homogène et unilatérale du secteur informel : « We should understand that 'informal economy' has come to signify all that cannot be named as 'productive' work but which, nevertheless, enters the money economy » (Bhattacharyya, 2018, p. 16). Or, ce que cette théoricienne définit, ce n'est pas

l'économie informelle *en générale*, mais la PPM marginale, que nous considérons de notre côté comme l'une des deux fractions du secteur informel⁴⁶.

Bref, l'opposition entre exploitation et marginalisation est simplement réductrice. Le néolibéralisme est capable d'avoir accès à une main-d'œuvre bon marché, car la matrice de son AIR est fondée sur une modification de ses contours traditionnels. Il n'est plus seulement question d'une réserve passive, mais d'une réorganisation dynamique des populations en fonction des impératifs du capital.

2.6 Conclusion

En conclusion, ce chapitre a proposé une méthode d'interprétation de la dynamique historique de l'informalité, en mettant en lumière son rôle structurant dans la modalisation des rapports de classes sous le capitalisme néolibéral. En historicisant l'informalité comme une forme spécifique de surpopulation capitaliste, nous avons exposé comment elle participe aux configurations contemporaines des classes, en particulier à travers la dialectique de l'inclusion et de l'exclusion du procès de travail. À l'instar de la PPM, nous avons démontré que les classes subalternes naissent dans le carcan des surpopulations. Cette position complexe dans les rapports de production explique pourquoi la localisation de classes de la PPM marginale dans les rapports de production est une tâche aussi ardue pour la théorie marxiste des classes. Nous proposons enfin une typologie de l'intégration des classes subalternes au procès de travail, non seulement en tant que réservoir, mais aussi en tant que segments dynamiques et variés du processus d'accumulation. Le prochain chapitre se propose de faire un pas en avant dans l'identification de rôles clés spécifiques joués par les différentes fractions de la petite production marchande.

⁴⁶ Dans son *Rethinking racial capitalism*, Bhattacharyya tient à cette idée que le travail informel n'est pas reconnu comme un travail, car elle cherche à tracer un parallèle avec la division sexuelle du travail. À l'instar des féministes marxistes italiennes rassemblées autour de la campagne *Wages for housework*, les féministes ont mené une lutte – intellectuelle et politique – pour que le travail domestique soit reconnu pour ce qu'il est : un travail, ce qui a longtemps été nié et invisibilisé. Toutefois, ce parallèle avec l'économie informelle ne tient pas la route. Aucun gouvernement n'a jamais nié que le travail informel soit... un travail. Depuis que l'informalité a été reconnue comme une question sociale, les gouvernements – autant inspirés par le réformisme de l'OIT-PREALC que du néolibéralisme de Hernando de Soto – ont entrepris des politiques de « formalisation » du secteur informel ou, plus naïvement encore, de développement des forces entrepreneuriales des petits producteurs indépendant (sans grand succès) (Gerry, 1987).

CHAPITRE 3 – INFORMALITÉ ET ACCUMULATION : LES FONCTIONS DE LA PETITE PRODUCTION MARCHANDE

Nous avons vu qu'en dépit de leur diagnostic de jeunesse promettant une « polarisation simple » entre la bourgeoisie et le prolétariat industriel, Marx et Engels mettent le doigt sur la complexité des formations de classes, grâce à leur théorie de la surpopulation relative. Nous allons maintenant porter notre analyse sur une critique de la conception du travail « doublement libre » telle que formulée dans *Le Capital*, car elle constitue un obstacle pour considérer la contribution des formes non salariées de travail subalternes à l'accumulation du capital. En effet, Marx enferme curieusement sa conception de l'exploitation capitaliste dans des rapports juridiques bourgeois, avançant que seule une activité s'exerçant dans un cadre juridique légal produit de la survaleur. À l'extrême opposé de cette conception orthodoxe et étroite de la classe ouvrière se tient le paradigme de l'hyperconnexion entre informalité et accumulation qui postule que tout travail est exploité en régime capitaliste. En revenant sur l'argument d'Alessandra Mezzadri, nous produirons une critique de ce paradigme et de l'ontologie sociale équivoque qui l'accompagne (trempée dans le fonctionnalisme). Entre une conception exagérément élargie ou trop exclusive de l'exploitation capitaliste, nous chercherons une voie mitoyenne, en développant une ontologie du mode de production capitaliste qui nécessite autant le procès de travail immédiat que des activités non directement capitalistes. Nous croyons que la théorie du travail productif de Marx permet de fournir quelques précieux éclaircissements, et que le critère du « commandement » d'un travail par du capital — en dépit de ses rapports juridiques immédiats — permet d'expliquer comment certaines formes non salariées de surtravail peuvent être incorporées à l'accumulation. À partir de ce critère, nous pourrions identifier dans quels contextes la petite production marchande peut appartenir à la fraction exploitée ou marginale du secteur informel. Ce chapitre de mémoire se consacre ensuite à mettre en lumière les fonctions spécifiques des fractions de la PPM que nous avons identifiées, à savoir les salariés déguisés et la petite propriété indépendante marginalisée. Selon nous, ces fonctions sont de deux ordres : chez le prolétariat informel, on a affaire à une contribution *directe* à l'accumulation, grâce à l'exploitation, alors que les marginalisés ont un effet *indirect* sur l'accumulation, en faisant descendre la valeur de la force de travail en offrant des marchandises bon marché qui n'entrent pas dans les coûts de production des capitalistes.

3.1 Le salariat, ADN du capitalisme ?

Le mode de production capitaliste est loin de s'en tenir à l'exploitation du travail salarié que l'on retrouvait dans le régime d'accumulation fordiste, avec cette figure idéal-typique de l'ouvrier qualifié occidental, associée au soi-disant « Âge d'or » du capitalisme d'Après-guerre. Les plus grandes avancées du champ de ce qu'on appelle aujourd'hui « l'histoire mondiale du travail » et de la sociologie des classes a été permises par la critique de la conception étriquée de la classe ouvrière qui était celle de la théorie marxienne du travailleur « doublement libre », c'est-à-dire du travail salarié, opérant dans un cadre juridique légal (van der Linden 2022; Anievas et Nişancıoğlu 2015; Banaji 2010). L'un des exemples les plus frappants est la persistance de l'esclavage moderne. En 2021, 27 millions de personnes étaient contraintes au travail forcé dans le monde. Comme le statue l'OIT, sur ce chiffre, 17,3 millions étaient exploités dans le secteur privé, 6,3 millions dans le commerce du sexe et 3,9 millions dans un travail forcé imposé par l'État (ILO, 2022)⁴⁷. Tout comme la traite des esclaves noirs a été fondamentale dans le développement du capitalisme historique (Robinson 2000; James 1989 [1938]; Williams 1944), le marché mondial se nourrit encore toujours de travail « non libre », et les surplus qu'il génère peuvent être transférés dans les circuits de valorisation du capital (Rioux 2013; Banaji 2010). L'accumulation capitaliste n'est pas toujours sanctifiée par les institutions « rationnelles-légales », pour parler le langage de Max Weber ; elle se déroule aussi dans des circuits « souterrains », invisible à la régulation du droit. De ce point de vue, même les processus d'accumulation opérés sous des formes violentes et « extra-économiques » peuvent engendrer du capital — comme le montre l'exemple du narcotrafic colombien et mexicain qui connaît une expansion colossale depuis les années 1980. À ce titre, les Nations unies ont avancé que près de 1,5 % du PIB mondial de l'année 2009, soit 870 milliards \$US, avait été généré par le trafic de drogue et le crime organisé transnational. La même année, les profits bruts du trafic de cocaïne ont été estimés à eux seuls à près de 84 milliards \$US (UNODC 2011, 7). Les volumes de transactions de drogues sont maintenant bien plus denses qu'au sommet de la gloire de Pablo Escobar. Dès lors, au-delà de ce critère de liberté formelle du

⁴⁷ Les chiffres de l'OIT n'incluent pas le travail des prisonniers et prisonnières qui, dans beaucoup de contexte, sont encore condamnés aux travaux forcés, dégageant un travail gratuit ou semi-salarié approprié par l'État ou le capital privé (Wang, 2020). En 2022, aux États-Unis 800 000 prisonniers et prisonnières étaient forcés de travailler sur une population carcérale de 1,2 million (la plus grande au monde). Selon une estimation qualifiée de « conservatrice » par *The Guardian*, les profits générés par ce travail forcé – rémunérés entre 13 et 52 cents de l'heure – avoisineraient les 11 milliards de dollars (cf. Sainano, 2022).

prolétariat martelé par Marx, force est de constater que le salariat n'est pas la seule forme à travers laquelle se génère un surplus de travail non payé, approprié par du capital.

En revanche, à l'ère du capitalisme néolibéral, l'axe principal vers lequel se recentre les diverses formes d'exploitation et de travail non réglementés n'est pas l'esclavage ou le narcocapitalisme, mais bien l'informalité. Dans la période 2011-2018, la production informelle représentait en moyenne 35 % du PIB mondial (Elgin *et al.*, 2022, p. 39). En prenant comme point de comparaison le secteur manufacturier, sa valeur ajoutée (exprimée en pourcentage du PIB) était de 28 % en 2022, alors qu'il s'agit d'un secteur nettement plus productif⁴⁸. À elle seule, cette statistique montre le nœud qui se tisse entre l'économie informelle et le capitalisme, et partant, le rôle structurel qui se joue entre informalité et accumulation.

Or, comme nous l'avons mentionné dans notre dernier chapitre, malgré la taille colossale de l'informalité, le siphonnage systématique de sa valeur au profit des capitalistes est une thèse problématique. En effet, le travail informel — dans toute son hétérogénéité — n'offre pas que des « prolétaires informels » au sens strict, mais aussi un ensemble de classes subalternes décalées des rapports de production dominants. Reprenons par exemple les quatre grandes catégories de travail informel, tel que définies dans par l'OIT :

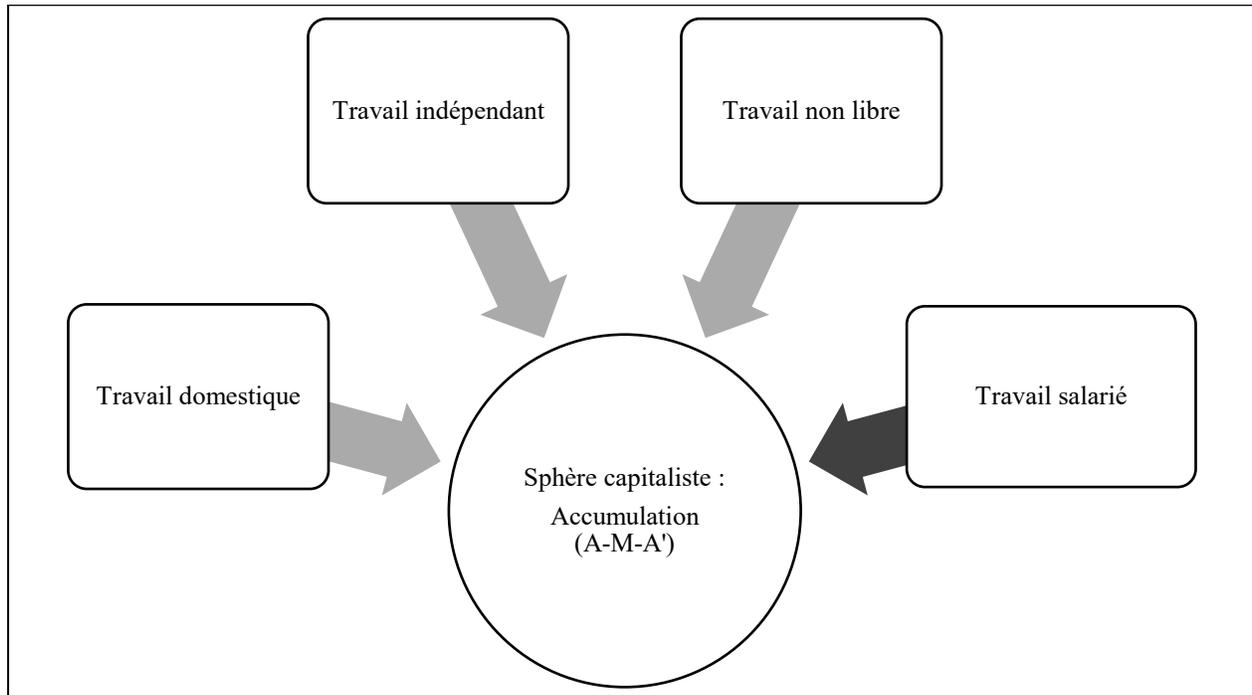
- 1) les micro-employeurs;
- 2) les salariés informels;
- 3) les travailleurs indépendants;
- 4) les employés domestiques.

La connexion entre l'accumulation du capital et ces différentes catégories n'a rien d'automatique. En se centrant sur le travail indépendant — la fameuse PPM —, sa position face à l'exploitation capitaliste demeure ambiguë, puisque cette dernière (contrairement au prolétariat de Marx) possède ses propres moyens de production. On sait que la réponse offerte par la première génération de théoriciens et théoriciennes marxistes de l'informalité est que la PPM peut être sous-contractée par des formes de « salariat déguisé » qui permettent de lui extorquer une survaleur (par le paiement à

⁴⁸ Il ne faudrait pas non plus opposer de manière binaire le secteur industriel et l'économie informelle. Comme nous l'avons déjà mentionné, afin de baisser leurs coûts de production, des capitalistes du secteur formel peuvent sous-contracter des travailleurs ou travailleuses informels.

la pièce). Qu'à cela ne tienne, mais faut-il encore aller plus loin, et fournir des critères opérationnels permettant de trancher ce qui sépare le salariat déguisé de la marginalité sociale.

Figure 3.1 : Exploitation potentielle des différentes formes de travail subalternes par le capital



Légende : → = Exploitation potentielle

Du reste, cette question ne concerne pas que la PPM, mais l'ensemble des formes de travail subalterne dans le capitalisme. Cette observation va dans le sens de Jairus Banaji qui, dans son ouvrage *Theory as History* (2010), avance que le capitalisme peut s'appuyer sur des formes très diverses d'exploitation, notamment celle de la paysannerie et des esclaves. Bien qu'en apparence « précapitaliste », le surtravail de ces classes subalternes de la périphérie a historiquement été approprié par de grands capitalistes à travers le marché mondial (Banaji 2010, 64). Le travail salarié ne serait que l'une des méthodes d'un éventail de stratégies à travers lesquelles les entrepreneurs peuvent extorquer un surtravail à des classes subalternes (Barnes, 2013). Du point de vue du capitaliste individuel, employer un travail libre ou non libre n'a pas de conséquence sur son chiffre d'affaires. Cette distinction entre travail libre et non libre, est donc au mieux technique et économique (Naidu 2023, 98). Comme le tranche l'historien Marcel van der Linden (2022, p. 61) : « Il n'y a aucune raison théorique valable de considérer l'un des modes d'exploitation comme la véritable forme capitaliste, et l'autre comme une simple variation anormale (bien que peut être

nécessaire d'un point de vue historique) ». En dépit de cette nuance importante, il n'en demeure pas moins que le travail salarié est la forme de travail qui pose le moins d'ambiguïté sur la question de l'appropriation d'un surplus sous forme de survaleur (ce qui explique pourquoi la flèche salariale de la Figure 3.1 est en gris foncé).

3.2 Marx et le travail doublement libre

3.2.1 Contrat de travail et exploitation

Commençons par le point de vue de Marx. Ce dernier dit que la catégorie de marché ne se manifeste historique que lorsque les rapports de propriété mettent les individus face aux autres comme des producteurs ou productrices privés, pouvant échanger librement les marchandises qu'ils possèdent. L'auteur du *Capital* croit que ce principe est essentiel pour approcher le contrat de travail, à savoir le moment où s'échange une force de travail contre son équivalence, le salaire. Comme le dit Marx :

Pour mettre ces choses mutuellement en rapport comme marchandises, il faut que les gardiens des marchandises se comportent les uns envers les autres comme des personnes dont la volonté habite ces choses : si bien que chacun, en aliénant sa propre marchandise, ne s'approprie celle d'autrui que d'accord avec sa volonté, donc au moyen d'un acte de volonté commun à tous les deux. Ils doivent donc se reconnaître réciproquement comme propriétaires privés. *Ce rapport juridique, qui a pour forme le contrat, développé ou non légalement, est un rapport de volontés dans lequel se reflète le rapport économique* (Marx, 2014a, p. 98)⁴⁹.

Dans cette citation, Marx conçoit que le contrat de travail, puisqu'il est sanctifié par l'échange marchand, reflète un « rapport de volontés dans lequel se reflète le rapport économique ». Loin d'une adhésion aux thèses contractualistes libérales, Marx considère que l'échange de volonté qu'incarnent le contrat de travail camoufle la profonde asymétrie qui sépare les différents possesseurs de marchandises : à savoir ceux qui possèdent les moyens de production et ceux à qui il ne reste que l'option de la vente de leur force de travail pour assurer leur subsistance. Pour comprendre le secret du capital, il faut donc passer « l'autre secret de la production », selon la formule consacrée, et se tourner vers l'analyse des rapports de production (Marx, 2014a, p. 197). N'en demeure pas moins que l'exploitation spécifiquement capitaliste — la survaleur, localisée dans l'autre secret de la production — est selon Marx indissociable de certains critères d'ordre

⁴⁹ Nous soulignons.

juridiques. En effet, Marx dit que, pour que l'accumulation de capital soit possible, les conditions du travail « doublement libre » doivent être réunies :

Pour qu'il y ait transformation d'argent en capital, il faut donc que le possesseur d'argent trouve le travailleur libre sur le marché des marchandises, libre en ce double sens que, d'une part, il dispose en personne libre de sa force de travail comme d'une marchandise lui appartenant et que, d'autre part, qu'il n'ait pas d'autres marchandises à vendre, complètement débarrassé, libre de toutes les choses nécessaires à la réalisation de sa force de travail (Marx, 2014a, p. 190).

Cet extrait constitue sans doute l'une des formulations les plus complètes de la conception marxienne classique de la classe ouvrière. Le prolétariat marxien est une classe composée d'individus doublement libres, dans ce sens qu'il est dépossédé de ses moyens de subsistance précapitalistes (artisanat, travail agricole, etc.). Suivant la spoliation de l'accumulation initiale, l'individu doit i) disposer librement de sa propre force de travail (et se vendre lui-même, sans contrainte en tant que porteur de cette marchandise), en plus de ii) n'avoir aucune autre marchandise à vendre. Ce double critère revient à plusieurs occurrences dans l'œuvre de Marx. Dans un passage enflammé du *Chapitre inédit du capital*, Marx réaffirme clairement cet argument et déclare :

Sans salariat, dès lors que les individus se font face comme des personnes libres, pas de production de plus-value, et sans celle-ci, pas de production capitaliste, donc ni capital ni capitaliste ! Capital et travail salarié (comme nous appelons le travail de l'ouvrier qui vend lui-même sa capacité de travail) expriment deux facteurs d'un seul et même rapport (Marx 1971, 61).

En somme, selon cette lecture, la forme salariale pure s'impose comme une condition *sine qua non* de la formation et de l'extorsion de la survalueur. La tradition marxiste a, dans sa grande majorité, repris de manière acritique cette thèse, notamment car elle correspondait avec une certaine vision politico-stratégique, où le prolétariat industriel devait incarner un sujet révolutionnaire⁵⁰.

⁵⁰ Les situations révolutionnaires concrètes – suivant l'exemple de la Révolution bolchévique – ont toutefois remis en cause l'unicité présumée de ce sujet, où des personnalités comme Lénine seront amenées, entre autres choses, à insister sur le rôle de la paysannerie dans la transition vers le socialisme. Du reste, cela demeurera un terrain de débats concernant la différence entre les luttes de classes entre « l'Est » et « l'Ouest » (absence ou présence d'une force paysanne conséquente) (Chibber, 2013). À ce titre, la réponse de Gorter à Lénine insiste principalement sur le fait que le capitalisme d'Europe de l'Ouest à éradiquer la petite paysannerie traditionnelle, y laissant le prolétariat seul dans sa lutte.

3.2.2 La critique de Marcel van der Linden du travail doublement libre

Dans son livre *Workers of the World* (2008), Marcel van der Linden considère que la conception marxienne de la classe ouvrière est trop étroite, tant elle écarte des formes de travail qui sont parfaitement compatibles avec l'accumulation de capital. Dans les faits, comme il le précise, les formes non salariées d'activités économiques entretiennent un rapport poreux avec le capitalisme historique :

Les historiens et les sociologues soulignent que la frontière entre le travail salarié libre, le travail indépendant et le travail non libre n'est en réalité pas très nette, et que les différences entre le travail urbain et le travail rural ne doivent pas être absolues (van der Linden 2022, 41).

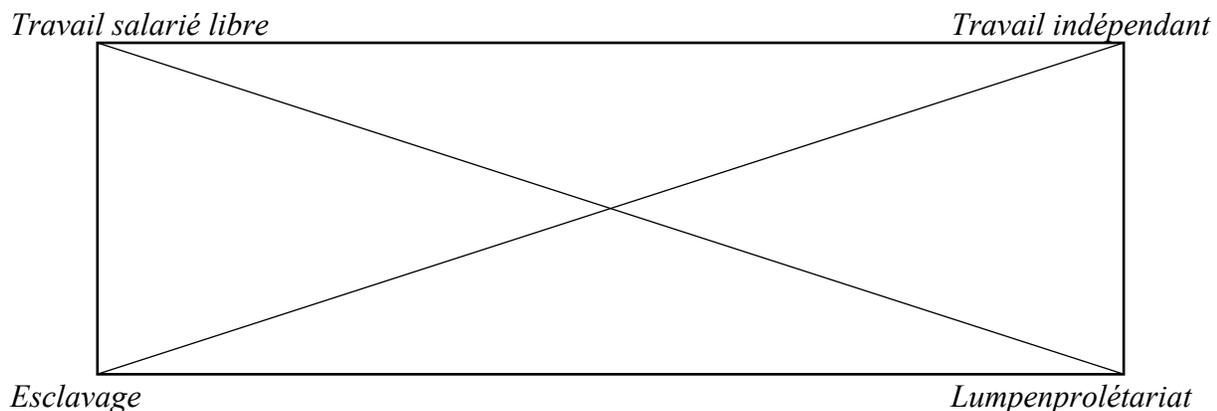
L'auteur fait en effet ressortir que la conception de la classe ouvrière comme « travail libre » repose sur deux idées hautement contestables. La première étant que l'ouvrier doit être lui-même être porteur et détenteur de sa force de travail, et que, de surcroît, ce dernier n'ait rien d'autre à vendre. Si cette réalité correspondait généralement à celle de la classe ouvrière occidentale, on voit néanmoins mal pourquoi ces critères devraient être absolus. D'une part, pourquoi, en effet, la force de travail doit se porter *elle-même* volontairement sur le marché pour que l'accumulation soit possible ? Qu'est-ce qui empêche que la force de travail soit vendue par un *autre* porteur ? Un esclave qui travaille pour le compte d'un capitaliste ne produit-il pas le même incrément de valeur qu'un travailleur salarié ? D'autre part, on voit mal pourquoi le porteur de la force travail doit être « complètement débarrassé » de tout moyen de travail pour être effectivement prolétarisé. Comme nous l'avons déjà soulevé, la condition de semi-prolétaire — mi-paysan, mi-ouvrier — a été l'un des traits dominants des formations de classes du Sud global pendant une bonne partie du XX^e siècle (Davis 2017; I. M. Wallerstein 2011; Meillassoux 1975). Prenons un autre exemple qui recoupe notre étude sur la PPM informelle : un travailleur indépendant, c'est-à-dire celui qui détient la propriété formelle de ses outils de travail, ne peut-il pas opérer pour une entreprise capitaliste ? C'est le cas de la plupart des emplois ubérisés, les livreurs ou chauffeurs possédant par exemple leur propre moyen de transport (Bernard, 2020). De nombreux exemples historiques montrent aussi des formes typiques de travail d'usine, mais où les ouvriers et ouvrières devaient apporter eux-mêmes leurs outils, comme c'était le cas aux États-Unis au XIX^e siècle (van der Linden 2022, 42, 49). Enfin, il ne semble pas exister de bons arguments qui justifient de prendre au pied de la lettre le modèle marxien du travail doublement libre. Cette vision laisse aussi transparaître un certain

eurocentrisme qui correspond surtout à la formation de la classe ouvrière dans l'espace nord-atlantiste (Lindner, 2017)⁵¹.

Suivant les indications de van der Linden — qui se base sur une exégèse étendue de Marx (qui pige dans *Grundrisse* et les *Manuscrits économiques de 1861-63*) —, on peut dire qu'il existe, au sein du corpus marxien, au moins quatre grandes classes (ou « semi-classes ») repérables dans les formations sociales capitalistes. En dépit de la discussion sur leur supposée « anomalie » au sein des rapports de production bourgeois modernes, on peut les recenser comme suit :

- 1) Les travailleurs salariés libres ;
- 2) Les travailleurs indépendants ;
- 3) Les esclaves ;
- 4) Le lumpenprolétariat;

Figure 3.2 : Continuum des formes de travail



Pris dans : van der Linden, 2014, 44.

Il semble ainsi plus crédible d'admettre que le travail marchandisé apparaît sous de nombreuses formes, marqué par des continuités et des hybridations. Dans ce contexte, le travail salarié libre est l'un des aspects peut-être le principal, mais pas le seul. Du reste, cela demeure une question empirique et non dogmatique. Le cadre théorique de van der Linden apporte aussi d'importantes

⁵¹ Pour éclairer la complexité de l'intrication de formes de travail et de rapports de propriété, van der Linden suggère une distinction analytique qui repose sur la dualité entre une marchandisation « autonome » et « hétéronome » de la force de travail. Le premier scénario implique qu'une personne soit « libre » au sens où elle possède sa propre force de travail, et qu'elle ne subisse pas de contrainte directe pour la vendre. La marchandisation hétéronome suppose plutôt que le porteur de la force de travail n'en soit pas propriétaire, et vive la contrainte d'un autre individu (van der Linden 2022, 44).

précisions analytiques pour penser le secteur informel, secteur qui peut accueillir une grande variété de formes de travail : partant des plus marginalisés et les plus exclus — ce qui correspondrait ci-haut *grosso modo* au lumpenprolétariat, pour autant qu'on lui soustrait sa connotation péjorative de racaille criminelle que lui donnait Marx — jusqu'au travail indépendant qui peut se constituer une modeste propriété individuelle, sans oublier le salariat qui constitue aussi évidemment une partie constitutive du secteur informel. Le travail non libre est aussi partie prenante de l'économie informelle, notamment avec le travail domestique des enfants (Bernard, 1980).

N'en demeure pas moins que ce cadre analytique — fort pertinent — de van der Linden ne règle pas la question centrale, à savoir si un travail est *oui ou non* exploité au sens capitaliste. Tout au plus, elle permet de mettre en lumière le fait que le salariat n'est pas l'apanage de la société capitaliste⁵² ; elle ne dit rien de l'articulation des diverses formes de travail subalternes avec le capital lui-même. Par exemple, les petits criminels, aussi exclus et marginalisés soient-ils, ne semblent pas contribuer à la croissance du PIB lorsqu'ils volent des biens à d'autres individus. En revanche, cela peut être tout autre chose lorsqu'ils se chargeaient de vendre de la drogue pour des cartels transnationaux qui peuvent même, à leur convenance, réinvestir productivement leurs investissements sous le visage de capitalistes légaux⁵³. Si l'ensemble de ces classes sont, à des degrés variables, le résultat du développement du capitalisme, il semble donc inexact de dire qu'elles sont toutes à part entière des classes directement capitalistes. Sans quoi, l'argument de Marcel van der Linden risque de tracer une relation de fonctionnalité parfaite entre le travail subalterne et l'accumulation du capital, une idée reçue assez en vogue dans les études actuelles sur l'informalité.

3.2.3 Le critère du commandement capitaliste

Il existe en fait un critère assez clair et opérationnel pour trancher cet épineux débat sur le rapport entre les diverses formes de travail subalternes et l'exploitation capitaliste, où l'informalité joue un rôle central considérant son poids relatif et absolu dans la structure de classe globale. Il s'agit du

⁵² Dans *Les Grundrisse*, Marx avait déjà noté que le salariat était monnaie courante dans l'armée romaine.

⁵³ Selon l'Office des Nations unies contre la drogue et le crime, les revenus issus du crime engendreraient 2,1 billions de dollars US\$, dont 1,6 billion sont estimés disponibles pour le blanchiment d'argent. Sur ce total, 0,9 billion provient des activités de groupes criminels transnationaux, dont environ 0,6 billion pourrait être blanchi (UNODC, 2011, p. 99).

critère du « commandement capitaliste ». Malgré sa conception exagérément restreinte de la classe ouvrière, c'est Marx qui nous en donne le secret dans son *Chapitre inédit du Capital* :

l'ouvrier entre nécessairement dans le procès de production comme partie intégrante de la valeur d'usage, du mode d'existence réel et de l'existence-valeur du capital, leur rapport ne se réalise donc qu'à l'intérieur du procès de production, le capitaliste potentiel (qui a acheté du travail) ne devenant réellement capitaliste que quand l'ouvrier (salarié potentiel par la vente de sa capacité de travail) passe *réellement* sous le commandement du capital dans le procès de production (Marx 1971, 46).

Autrement dit, c'est uniquement lorsqu'un travail est *directement commandé* par un capitaliste qui l'engage productivement que se génère de la survaleur. L'erreur de Marx aura été de considérer que ce commandement ne s'applique qu'au salarié doublement libre. Pour appliquer ce principe aux autres formes de travail subalternes — esclavage, travail domestique, PPM, etc. —, il suffit de se décaler du « juridisme » de Marx selon lequel la transformation d'un surtravail en survaleur n'est possible que sous la base du droit bourgeois⁵⁴. À l'inverse, lorsqu'un travail n'est *pas* commandé par du capital, le travail devient réellement indépendant, et donc exécuté au bénéfice du foyer (en dépit des rapports de domination patriarcaux qui peuvent le constituer).

Dans les textes de préparations de sa dernière grande critique de l'économie politique (principalement dans les *Théories sur la plus-value* et le *Chapitre inédit du Capital*), Marx développe l'idée selon laquelle le caractère « productif » ou « improductif » d'une activité économique ne réfère pas au caractère matériel d'un travail, mais bien au fait qu'elle soit exploitée dans un mode de production donnée (Marx, 1971, 1976c). Désapprouvant l'usage qu'en font Smith et Ricardo, Marx avance qu'un travail n'est jamais « en soi » productif ou improductif. Cette question est toujours déterminée *en relation* avec l'architecture économique d'une société donnée. En ce sens, le rapport d'exploitation spécifique d'une société ne réfère jamais à l'utilité réelle du produit — à sa « valeur d'usage » dans le capitalisme —, mais bien au fait qu'il puisse reproduire l'ensemble du système économique. Expéditif, Marx dit plus loin dans le *Chapitre inédit* : « Est productif l'ouvrier qui effectue un travail productif, le travail productif étant celui qui engendre

⁵⁴ Il est curieux que cette critique ne soit pas mise plus souvent de l'avant, puisque l'on attaque souvent Marx sur son soi-disant « économisme ».

directement de la plus-value, c'est-à-dire qui valorise le capital » (Marx, 1971, p. 91)⁵⁵. Le travail productif sous sa forme capitaliste existe donc nécessairement sous forme de valeur — dont l'ingrédient secret est le capital variable, seul type de capital qui crée un *incrément* de valeur. Par exemple, bien que le travail domestique soit une condition essentielle à la reproduction de la force de travail (par l'éducation, le *care* et le travail de reproduction de la famille), et donc *nécessaire* au bon déroulement de l'accumulation, ce dernier n'est pas commandé par des capitalistes et ne réalise pas de surplus sous forme de valeur (Bhattacharya et Vogel, 2017). À l'inverse, le travail domestique peut devenir productif s'il était employé productivement par une entreprise capitaliste, qui vend un service et s'en dégage un profit. Marx donne l'exemple d'une artiste qui peut parfaitement effectuer un travail productif si son activité est employée par un capitaliste, et que ce dernier ne rétribue qu'une partie de la valeur produite à son employé :

Une cantatrice qui chante comme l'oiseau est un travailleur improductif; dans la mesure où elle vend son chant pour de l'argent, elle est une salariée et une marchande. Mais, cette même cantatrice devient un travailleur productif, lorsqu'elle est engagée par un entrepreneur pour chanter et faire de l'argent, puisqu'elle produit directement du capital (Marx 1971, 95).

En somme, pour répondre aux critères, il faut simplement qu'un travail soit : a) commandé, employé par un capitaliste ; b) que l'activité dégage un surplus qui est appropriable par le capitaliste sous forme de valeur. Ainsi, pour qu'une exploitation soit considérée comme « capitaliste », il importe peu que le type d'activité ou le type d'exploitation *directe* effectuée dans le procès de travail. L'essentiel est que le surplus de travail soit capté par des capitalistes et intégré dans les circuits de valorisation (Banaji 2010, 131-53)⁵⁶. L'introduction de ce critère opérationnel permet de mettre un peu d'ordre dans les études mondiales sur le travail, et de les sauvegarder d'une tentation de considérer comme « directement capitalistes » des formes de travail qui occupent d'autres rôles.

⁵⁵ Nous soulignons.

⁵⁶ La complexité de l'argument de Marx (1971, 1976c) sur le travail improductif est qu'il suggère qu'un travail salarié, employé par une entreprise, peut aussi ne pas participer à l'accumulation, par exemple, en n'effectuant pas d'activités qui dégagent un surplus. À des fins de simplicité, nous ne considérerons pas ces cas, mais il semble juste dire, avec Marx, qu'un travail contribue à l'accumulation de capital lorsqu'un capitaliste peut employer et diriger un travail.

3.3 Le mythe de l'hyperconnexion entre accumulation et informalité

3.3.1 Quelle ontologie du capitalisme ?

Revenant sur les grands débats marxistes entourant la définition de la PPM lors des années 1970-80, Harriet Friedmann formulait une mise en garde. Elle voyait dans l'influence d'Immanuel Wallerstein (1974) une tentation de simplification radicale du débat sur le travail informel et les formes de petites propriétés (Friedmann 1986, 121). Le théoricien du système-monde, malgré ses intuitions historiographiques géniales, proposait une conception très homogène de la totalité sociale. Pour résumer sa thèse à grands traits : l'ensemble des sociétés humaines font partie d'un système-monde, unilatéralement capitaliste, et il en est ainsi depuis le XVI^e siècle. Or, s'il semble tout à fait juste de dire que le marché mondial a conquis l'ensemble du globe et que le capitalisme s'est imposé comme le mode de production dominant (ce qui est d'autant plus vrai aux heures de la globalisation néolibérale), cette thèse demeure de portée très générale. Il ne faudrait donc pas négliger de distinguer certains *niveaux* d'analyse.

D'abord, comme le rappelle le féminisme marxiste associé à la théorie de la reproduction sociale, le MPC repose sur un ensemble de relations sociales qui ne sont pas directement capitalistes, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas marchandes et qu'elles ne participent pas à l'accumulation de capital (Bhattacharya et Vogel, 2017). Comme le résume Fraser (2018, p. 8) : « Les marchés dépendent, pour leur existence même, de relations sociales non marchandes qui constituent leurs conditions de possibilité d'arrière-fond (*background conditions of possibility*) ». Ce principe s'applique autant à des activités de reproduction sociale comme le travail d'entretien et de reproduction de la force de travail, mais aussi à ce que l'écologie politique marxiste désigne, à l'instar de Jason Moore (2016), comme une *cheap nature*, soit l'accès à des ressources, des territoires et des matières premières bon marché. L'ontologie sociale du concept marxiste de mode de production ne peut donc pas reposer uniquement sur ce que Marx appelait le procès de travail immédiat (*Arbeitsprozess*), c'est-à-dire le fruit de la rencontre virtuelle entre les différents facteurs de production (travailleurs, non-travailleurs et moyens de production/forces productives) (Balibar 1973, 98). Encore faut-il rappeler que la rencontre de ces facteurs de production dépend de relations sociales qui ne sont pas directement modelées par le procès de travail capitaliste. Comment, en effet, un ouvrier peut-il aller se vendre à l'usine sans qu'il ait une famille qui lui a appris à marcher, à parler, etc. ? Et ici, le concept « d'articulation de mode de production » tel que popularisé par le structuralisme

althussérien et principalement par Pierre-Philippe Rey dans son livre *Les alliances de classes* (1973) n'est pas d'une grande utilité, car il avance simplement qu'une formation sociale — c'est-à-dire, une société concrète — est le fruit de la *combinaison* de procès de travail différents (Althusser *et al.*, 1973 ; Bourque et Legaré, 1979 ; Harnecker, 1977 ; Poulantzas, 1968 ; Wright, 1979a)⁵⁷. La théorie de l'articulation de mode de production néglige ainsi également d'intégrer l'analyse de rapports sociaux de reproduction extérieurs au procès de travail immédiat. C'est ici une différence entre les formes de production marchandes et non marchandes qui doit être tracée (Azhar et Khan, 2020, p. 324). Une fois de plus, Fraser a raison lorsqu'elle affirme que les marxistes — avec leur petit zèle orthodoxe qu'on leur connaît bien — ont tendance à exagérer l'importance de la catégorie de survaleur sur celle de profit (Fraser et Jaeggi 2018, 22, 45). Marx disait lui-même que l'économie politique bourgeoise était aveugle à la catégorie de survaleur, non seulement pour des raisons relevant de la mystification idéologique, mais aussi parce que, du point de vue de la pratique du capitaliste individuel, cette distinction est sans conséquence. La seule chose qui importe au chef d'entreprise, ce sont les colonnes comptables, séparant l'actif du passif.

Cette ontologie dialectique entre le procès de travail immédiat et les formes non directement capitalistes de travail permet parfaitement de rendre compte de la situation de groupes sociaux qui, s'ils interagissent sur une base quotidienne avec le monde capitaliste, ne contribuent pas forcément directement à l'accumulation. Selon nous, cela ne se limite pas aux formes purement « non-marchandes » d'activités économiques, mais encore aux *marchés non capitalistes* qui sont aujourd'hui principalement investis par les classes dites « indépendantes » comme la petite paysannerie ou la PPM⁵⁸. Comme l'avance Wood, le marché implique un échange d'équivalents, mais c'est uniquement dans la société capitaliste que le commerce devient un impératif pour maximiser le profit (Wood, 2002, p. 76). L'interaction entre les marchés capitalistes et non capitalistes est complexe, en témoigne la pléthore de connexions entre les marchés formels et informels. Du point de vue de l'accumulation, il n'en demeure pas moins que l'intérêt des classes

⁵⁷ Du côté de l'informalité, l'analyse de la PPM en termes d'articulation de mode de production mène à des aberrations. En effet, une approche qui conçoit les classes comme des positions *simples* dans les rapports de production obligerait à considérer la PPM comme une classe d'un « autre » mode de production, alors qu'elle est, dans les faits, un pur produit des surpopulations capitalistes.

⁵⁸ Du reste, comme nous l'avons dit au chapitre 1, bien qu'analytiquement distinctes, les relations marchandes non capitalistes et les relations simplement non marchandes sont toujours combinées dans un ménage.

vivant des marchés non capitalistes n'est pas toujours à trouver du côté de l'exploitation directe. C'est plutôt dans leur capacité à fournir des biens de consommation bon marché qu'il faut se tourner, étant donné que ces marchandises non capitalistes ne rentrent pas dans l'équation des coûts de production des capitalistes.

Comme le montra l'anthropologue français Claude Meillassoux dans son livre *Femmes, greniers et capitaux* (1975, p. 171), la bourgeoisie périphérique bénéficie des économies vivrières en déchargeant une partie du coût d'entretien de la force de travail dans d'autres sphères économiques : le semi-prolétaire n'est payé que pendant la saison morte, et doit lui-même s'approvisionner pendant la saison des récoltes. L'impérialisme — qu'il définit comme le « mode de reproduction de la main-d'œuvre bon marché » (Meillassoux 1975, 137) — se fonde sur des mécanismes de transfert de valeur des économies précapitalistes vers l'accumulation sous forme de rente. La domination de l'économie vivrière par le capitalisme permettrait ainsi la surexploitation du semi-prolétariat, à savoir le fait d'abaisser la valeur réelle de sa force de travail, en comptant sur d'autres relations sociales pour assurer sa reproduction matérielle (Meillassoux 1975, 148). L'analyse de Meillassoux est aussi compatible avec une analyse féministe (Moulier Boutang, 2009), où, par exemple, lorsque les capitalistes cessent d'investir dans l'État providence avec le passage au néolibéralisme, ils se dispensent d'une dépense de reproduction sociale⁵⁹. C'est ici la famille qui doit donc prendre le relai, principalement avec le travail des femmes (Arruzza et Bhattacharya, 2020).

Or, rappelle Friedmann, en se positionnant à un niveau d'analyse très englobant — le système-monde capitaliste —, c'est toutes ces subtilités qu'on échappe. La loi de la valeur est par exemple confondue avec une loi purement capitaliste (alors qu'elle est commune à tous les rapports marchands). En ce sens, l'existence de classes marchandes, mais non capitaliste, est imperceptible (Friedmann 1986, 120). Elle conclut qu'une analyse de la PPM qui veut s'inscrire dans la tradition

⁵⁹ Meillassoux a aussi connu des critiques d'une approche féministe. Là-dessus, voir l'article *Reproduction and Patriarchy: A Critique of Claude Meillassoux, "Femmes, Greniers Et Capitaux"* de la chercheuse Maureen Mackintosh (1977). L'autrice y critique le statut transhistorique que Meillassoux donne au mode de production domestique, dominé par la classe des hommes âgés qui se seraient approprié la sexualité et la fertilité des femmes.

marxiste doit savoir négocier certains niveaux d'abstraction, et s'ouvrir à la complexité et les articulations qui traversent les formes de petites propriétés.

3.3.2 Critique de l'école de Mezzadri sur l'économie informelle

La mise en garde de Friedmann n'a pas été retenue par l'ensemble des théories marxistes ou marxisantes de l'informalité. Par exemple, pour l'académicienne radicale Alessandra Mezzadri, l'informalité doit, dans chaque circonstance, être comprise comme un élément directement capitaliste. Inspirées du concept « d'usine sociale » de l'opéraïste Mario Tronti (2016 [1966]) et du féminisme marxiste italien (Fortunati 2022 [1976]; Federici 2017 [2004]; Dalla Costa et James 1975), les disciples de la théorie de l'hyperconnexion entre informalité et accumulation font l'argument que la production capitaliste n'est plus confinée aux murs de l'usine. On ne peut que leur donner raison sur ce point, tant le travail à domicile est devenu partie prenante des chaînes globales de valorisation (Chen, 2012). Seulement, Mezzadri et d'autres partisans de son approche (McDermott 2023; 2021) plaident en faveur d'un élargissement considérable du champ d'application du concept de valeur. Apparemment, toutes les activités produisant de la valeur seraient directement capitalistes. On retrouve l'embryon de cette thèse dans la première génération du féminisme marxiste italien qui avançait dans les années 1970 que le travail domestique ne reproduisait pas uniquement la force de travail, mais produisait aussi de la valeur. La traduction politique de cette analyse est la revendication d'un salaire pour le travail domestique (d'où le slogan de la campagne « *wages for housework* »), car les femmes au foyer seraient autant exploitées que leur mari par le patronat. Mezzadri élargit cet axiome à l'économie informelle, où toutes les formes de travail s'inscriraient de manière fonctionnelle dans la reproduction capitaliste, en leur qualité de producteur de valeur (Naidu 2023, 93).

Selon Mezzadri, toute critique qui chercherait à montrer l'articulation de l'accumulation à des sphères ou des procès de travail non directement capitalistes tomberait dans le « dualisme ». Fustigeant les distinctions analytiques et politiques entre travail salarié et non salarié, entre travail exploité et non exploité, elle nous dit que :

In contexts dominated by the informal economy and informalised labour – in which almost two-thirds of the people of the world make their livelihood – approaches to value proposing a neat separation between what produces and what does not produce

surplus are based on an inaccurate and highly dualistic understanding of how capitalism works (Mezzadri, 2019, p. 39).

Ici, la thèse de Mezzadri tombe selon nous dans le piège wallersteiniste identifié par Friedmann : en un mot, l'ensemble des relations sociales sont capitalistes et les distinctions analytiques sont inutiles, voire politiquement problématiques. Cette conception totalisante est néanmoins confrontée à des problèmes d'ordre théorique, méthodologique et empirique. D'abord, si Mezzadri a raison d'insister sur le fait que le capitalisme ne se limite pas à la production immédiate de survaleur ou au travail salarié, sa propre théorisation semble homogénéiser les différentes relations sociales qui constituent ce mode de production. Ce genre d'ontologie rend difficile l'identification de moments spécifiques, de chaînons ou de nœuds pertinents dans la reproduction capitaliste. Le concept de « totalité » serait ainsi radicalement appauvri, car le tout serait essentiellement déjà contenu dans ses parties, abolissant sa diversité interne – ce qui ne va pas sans rappeler la critique en termes de « totalité expressive » qu'Althusser (1970) adressait à Hegel⁶⁰. Il n'y aurait donc pas d'intérêt à distinguer les différentes composantes du système, car toutes se réduisent à un seul principe explicatif : la production de valeur. Or, plus un concept est général et moins son pouvoir explicatif est grand. La théorie de Mezzadri réduit ainsi la complexité et l'hétérogénéité inhérentes au secteur informel. En fait, sa démonstration vaut surtout pour le modèle du salariat déguisé qui est loin d'être la prérogative de l'informalité.

Ensuite, le problème de Mezzadri est aussi fondamentalement empirique. Son terrain d'analyse (le Bangladesh) semble pointer vers une grande articulation entre le travail informel, la PPM et l'accumulation capitaliste globale. Pourtant, il ne faudrait pas non plus homogénéiser la condition d'informel : les 2/3 de la population plongée dans l'informalité dont nous parle Mezzadri n'a pas un statut socioéconomique analogue. Comme l'ont dit certains auteurs : « le secteur informel comprend sa propre structure de classe » (Astarian et Ferro 2019, 157). Quoique le travail informel soit négativement corrélé au niveau de formation professionnelle — surreprésentation de non-diplômés dans le secteur informel (Bernal S., 2009 ; García Curz, 2011) —, une fraction minoritaire

⁶⁰ Althusser croyait que la conception hégélienne de la totalité était foncièrement holistique, où c'est le tout qui détermine les parties, en tant que ses parties feraient partie d'une substance unique, l'Esprit (*Geist*). Cette lecture est aujourd'hui remise en cause par la plupart des commentateurs sérieux de Hegel, où ce dernier, loin de l'idée d'un grand marionnettiste déterministe, prenait au sérieux la question de la singularité et de la liberté (Kervégan, 2013, p. 88 ; cf. Smith, 2022, p. 123).

possède un haut degré de formation professionnelle, des revenus supérieurs aux fractions « manuelles » du travail informel et ont parfois accès à la propriété de microentreprises, ce que certains auteurs ont désigné comme une petite bourgeoisie informelle (Portes et Hoffman, 2003). Comme le notait Nicos Poulantzas (1974, p. 239), l'opposition entre le travail manuel et intellectuel trace des « frontières de classe ». Quoiqu'il en soit, cette petite bourgeoisie informelle — composée de salariés informels qualifiés et de micro-employeurs — occupe un poids négligeable de la structure de classe des pays périphériques. En 2021, cette dernière formait moins de 3 % des emplois de la population active en Colombie, et 5 % sur la moyenne latino-américaine (CEPAL, 2023). On peut bien comprendre pourquoi la petite bourgeoisie informelle ne retient pas particulièrement l'attention des théoriciens et théoriciennes qui insistent sur le concept d'exploitation dans leur étude du secteur informel, mais il n'en demeure pas moins qu'elle est un segment du travail informel qui amène certainement à nuancer la thèse d'une soumission *totale* du secteur informel à l'accumulation, en vue de lui soutirer de la valeur.

À ce stade, il devrait être clair que le capitalisme repose aussi sur des espaces et des relations sociales non capitalistes. L'informalité en fournit plusieurs exemples. En prenant des chiffres issus de l'Amérique latine et de la Colombie, l'intégration du travail informel et sa subsumption sous du capital sont loin d'être automatiques. En effet, les données montrent que, dans l'économie informelle d'Amérique latine, environ 11 % du travail informel est domestique, 23 % de l'emploi informel est embauché dans le secteur formel, contre 65 % de l'emploi informel qui opère *purement* dans l'informalité (Castro Guiza, 2017, p. 204). En Colombie, on estimait en 2008 que de 6 à 10 % des unités économiques du secteur informel étaient sous-traitées par l'économie formelle, chiffres sensiblement similaires à des pays exprimant des taux d'informalité sensiblement différents comme le Chili ou le Brésil (Puig Farrás *et al.*, 2011, p. 43). Des études portées sur la ville de Bogotá ont également pointé vers de modestes connexions, où les articulations entre l'économie formelle et informelle étaient relativement faibles – par exemple dans le secteur du textile (Lanzetta de Pardo et Murillo Castaño, 1991). À l'inverse, des cas comme ceux de l'Inde — avec une économie informelle à près de 90 % de la force de travail (calculée comme les personnes sans assurance) — connaissent une myriade de connexions entre l'exploitation capitaliste et l'économie informelle. Selon l'OIT, en 2017, 84,6 % de l'emploi du secteur manufacturier indien était occupé par des travailleuses et travailleurs informels. La sous-traitance est un modèle qui y opère avec zèle ;

l'industrie embauchait 42,2 % de travailleurs formellement *indépendants* (contre 41,4 % des salariés et 16,3 % des salariés temporaires dont la majorité est informelle) (Mehrotra, 2019, p. 12, 15).

En définitive, soyons clairs : il ne s'agit pas de minimiser les nombreuses connexions entre le secteur formel ou informel, voire carrément, la domination du capital monopoliste transnational sur le travail soi-disant indépendant (Gerry, 1978, p. 1154). Néanmoins, force est de constater que, dépendamment du contexte, c'est loin d'être une majorité des travailleurs et travailleuses informelles qui sont engagés par des capitalistes, permettant potentiellement de reconduire la valorisation du capital. En insistant uniquement sur les connexions entre le secteur formel et informel, on vient renforcer cette conception épurée et lisse d'un capitalisme totalisant, homogène et, en dernière instance, très « intégrateur » de ses forces de travail. Cette idée engage subrepticement une conception du capitalisme principalement basée sur l'expérience du modèle fordiste en Europe occidentale et en Amérique du Nord, qui constitue non pas la norme, mais l'une des formes historiques spécifiques revêtues par le capitalisme dans les pays du Nord (Munck, 2013). Loin d'une abolition pure et simple de l'armée de réserve, rappelons aussi que, selon les chiffres de l'OIT, la contrainte au sous-emploi est plus forte chez les travailleurs, et surtout chez les travailleuses informelles (Breman, 2020).

3.4 Les deux circuits de la PPM : exploitée ou marginalisée

En rappelant le critère du commandement du capital, la relation de la PPM face à l'accumulation capitaliste néolibérale peut donc se concevoir de deux manières : (1) par le travail de subsistance effectué par et pour le foyer et (2) comme « salarié déguisé » employé indirectement par le capital pour diminuer ses coûts de production. Cette précision nous permet d'identifier deux fractions du secteur informel : le premier, que l'on peut identifier comme partie prenante de la marginalité, alors que le second est un segment activement exploité — par sous-traitance ou par voie salariale —, soit le « prolétariat informel ». La catégorie 2 du Tableau 3 montre par exemple que les travailleurs informels sont aussi employés dans le secteur *formel*, offrant ainsi une main-d'œuvre bon marché aux capitalistes. Cette catégorie est donc exclusivement constituée de salarié direct ou déguisé, témoignage d'un certain niveau d'articulation entre l'économie informelle et l'accumulation de capital. À l'inverse, les catégories 1 et 3 du même tableau, soit les travailleurs informels œuvrant

uniquement dans le secteur informel et les travailleuses domestiques, ces dernières ne peuvent pas être assimilées uniquement à la marginalité économique. En effet, on y recense aussi des salariés informels travaillant pour des micro-entrepreneurs ou des capitalistes informels. Il n'en demeure pas moins que ces dernières couches donnent un *indice de marginalité*. Il faut aussi conclure que le degré d'articulation entre le capital et l'économie informelle est relatif à chaque formation sociale et à son type d'insertion dans la division internationale du travail. Les classes sont aussi des processus sociospatiaux, c'est-à-dire qu'elles sont formées par l'agencement spécifique de la production et de la circulation dans la division — locale, nationale et internationale — du travail (Azhar et Khan, 2020 ; Harvey, 2003). L'économie informelle n'échappe évidemment pas à ce principe.

Tableau 3.1 : Taux d'informalité par secteur d'activité

	Amérique latine et Caraïbes		Asie et Pacifique		Afrique	
<i>Pourcentage total d'informalité sur la population active</i>	53,1	100	68,2	100	85,8	100
1. Travailleurs informels employés dans le secteur informel	37,4	70,43	58,8	86,22	76	88,57
2. Travailleurs informels employés dans le secteur formel	11,6	21,85	7	10,26	5,5	6,42
3. Travailleuses informelles employées dans le ménage	4,1	7,72	2,2	3,22	4,3	5,01

Source : ILO 2018, 27-42.

Du côté du Tableau 4, il nous offre un portrait de la distribution des occupations dans le secteur informel. Notons bien que ces statistiques sur le « travail indépendant » ne précisent pas si ce dernier est *réellement* indépendant (PPM) ou s'il est sous-contracté et joue, en ce sens, le rôle de salariat déguisé. Il en va de même pour le travail ménager. Ce dernier peut être employé pour appuyer la reproduction sociale d'autres familles, souvent bourgeoises (ce qui ne valorise pas du capital, mais décharge l'exploitation familiale sur d'autres femmes) ou encore être salarié et employée productivement par une entreprise informelle (en tant que « prolétaire informel »). Dans

tous les cas, le Tableau 3 montre clairement qu’il est difficile d’admettre sur le plan empirique une subordination de *tout* travail informel à l’exploitation capitaliste.

Tableau 3.2 : Répartition des différentes catégories du travail informel

Types de situation informels	Amérique latine et Caraïbes	Asie et Pacifique	Afrique
Employeurs informels	4	2,3	2,7
Employés informels	44,8	34,4	29,7
Travail indépendant	43,3	45,5	50,1
Travail domestique	7,8	17,8	17,5

Source : ILO 2018, 27-42.

3.4.1 Les fonctions de la PPM marginalisée

Faut-il en conclure que les classes marchandes non capitalistes n’auraient aucun rôle à jouer dans l’économie capitaliste ? Cette idée reconduirait un autre écueil, celui des conceptions dualistes, où le secteur informel serait parallèle et extérieur à la logique capitaliste. Ce n’est toutefois pas le cas : la PPM marginale vit tous les jours dans un monde dominé par les rapports de production capitalistes. Elle consomme des marchandises capitalistes sur une base régulière, bien qu’il ne semble pas très convaincant d’arguer qu’elle participe activement à la réalisation de la valeur, étant donné ses faibles capacités de consommation⁶¹. En revenant à Claude Meillassoux, ce dernier nous offre des indices particulièrement fertiles pour penser les fonctions que peut jouer le travail indépendant informel, en dépit de son rôle de marginalité. Prolongeant son argument initialement développé dans *Femmes, greniers et capitaux* au secteur informel, ce dernier avance que le capitalisme peut bénéficier d’un transfert de valeur d’économies non capitalistes. Dans son texte *Overexploitation and Overpopulation: the Proletarianization of Rural Workers* (1979), il avance qu’une partie importante du procès de surexploitation du travail prendrait place – non plus seulement à la campagne, mais aussi en ville – grâce au secteur microcapitaliste. L’accumulation

⁶¹ Là-dessus, voir le Tableau 2 du dernier chapitre sur les revenus de la PPM.

peut profiter du secteur informel à travers deux dispositifs principaux : 1) les formes de « délocalisation » des tâches productives dans un secteur à la main-d'œuvre flexible et bon marché ; 2) en livrant des biens de consommation à bas prix, le secteur informel ferait indirectement descendre la valeur de la force de travail de la classe ouvrière en général (Meillassoux, 1979, p. 7). Nous connaissons déjà le premier mécanisme, à savoir le salariat déguisé. Le deuxième effet, soit celui de faire descendre la valeur de la force de travail (VFT), est particulièrement intéressant pour comprendre le rôle de la PPM marginale.

3.4.2 Valeur de la force de travail chez Marx et Meillassoux

On sait que, pour Marx, l'ouvrier ou l'ouvrière ne vend pas son travail, c'est-à-dire son activité métabolique, mais uniquement sa force de travail (*Arbeitskraft*). En d'autres mots, la force de travail correspond au temps où le prolétariat se loue à un capitaliste. Dans ce contexte, le travail nécessaire d'un travailleur ou d'une travailleuse est exprimé dans son salaire qui équivaut uniquement à la valeur de sa force de travail (désormais VFT), c'est-à-dire au coût des marchandises nécessaires à son « entretien » (Marx 2014a, 1:218). La valeur de la force de travail est elle aussi fixée par le temps de travail socialement nécessaire et correspond à la valeur des biens nécessaires que le travailleur ou la travailleuse consomme⁶². Autrement dit, il s'agit du coût du panier de subsistance qu'un ou une exploitée peut acheter pour subvenir à sa reproduction matérielle (une quantité x de pains, le loyer, etc.). Et inversement, l'excédent, ce que le capitaliste empoche gratuitement, correspond dans sa forme capitaliste à la survaleur. Cette dernière forme la partie de la journée de travail qui est appropriée par le capitaliste, et puisqu'elle n'existe que comme « valeur », elle doit obligatoirement se réaliser par sa vente sur le marché (Marx 2014a, 1:257-60). Chez Marx, la valeur de la force de travail oscille donc en fonction de la valeur des marchandises que le prolétariat consomme. Si, par exemple, on diminuait le coût des marchandises de base par

⁶² Nous n'avons pas ici l'espace pour revenir sur les nombreuses critiques adressées à la théorie marxienne de la valeur. Du féminisme matérialiste à la théorie de la régulation, plusieurs écoles en ont formulé des critiques sérieuses. L'argument le plus puissant formulé par Christine Delphy est que le concept de valeur n'est valide qu'en faisant abstraction des conditions de possibilité de la marchandisation de la force de travail, soit le travail ménager. Les « travaux privés indépendants » de Marx seraient ainsi un mythe (Delphy, 2003, p. 75). Pour André Orléan, le concept de valeur chez Marx est inopérant, car il est détaché de la monnaie comme rapport social institutionnalisé (Orléan, 2011). Cette dernière lecture n'est pas forcément incompatible avec certaines lectures de Marx qui avancent que le concept de valeur est indissociable de celui de monnaie, comme c'est le cas de la *Neue Marx Lektüre* allemande des années 1960-70 (Bellofiore et Redolfi Riva, 2015). Quoi qu'il en soit, nous utiliserons le concept de valeur comme un postulat théorique fécond, qui est du reste essentiel pour comprendre les théories marxistes de l'exploitation du secteur informel.

une augmentation de la productivité, alors le coût alloué au salaire pourrait aussi descendre de manière correspondante⁶³.

Toujours est-il que la valeur de la force de travail a pour Marx une double composante : d'abord d'ordre physiologique, ensuite d'ordre sociohistorique. Pour exécuter des tâches productives, la classe ouvrière demande la réponse à un minimum de besoins naturels — le seuil de la subsistance biologique — en deçà duquel l'exploitation est simplement impossible (sans quoi, on risque d'entraîner l'épuisement ou la mort). Comme le dit Meillassoux (1975, p. 152), les « moyens de subsistance doivent aussi être suffisants pour maintenir le travailleur "dans son état normal d'individu travaillant", donc même période de non-emploi, en tant que membre d'armée industrielle de réserve ». À ce seuil critique vient s'ajouter « un élément historique et moral » qui est dicté par la capacité de la classe ouvrière à arracher certaines concessions supplémentaires aux capitalistes (Marx 2014a, 1:193). Enfin, il est donc clair que, de manière générale, l'exploitation capitaliste est compatible avec un certain « niveau de vie » qui n'équivaut pas forcément à la lutte pour la survie immédiate. Chose sûre, si l'on peut faire une distinction analytique entre ces deux composantes (sociale et historique), leur distinction sur le plan empirique relève de l'impossible tant ces éléments sont intriqués et indissociables.

Au-delà du baromètre du temps de travail abstrait (soit le temps de travail socialement nécessaire à la production d'une marchandise), Marx considère que les surpopulations sont un mécanisme de régulation et de fixation de la VFT. La grandeur de la surpopulation par rapport à l'emploi disponible fait pencher le rapport de force entre Capital et Travail à l'avantage de l'un des deux pôles. De ce point de vue, le prix de la force de travail est négocié en fonction d'éléments autant *objectifs* (la valeur du panier de subsistance de la classe ouvrière, plus ou moins basse en raison des conditions techniques de production) que *subjectifs* (le degré de combativité de la classe ouvrière). L'économiste hétérodoxe Joan Robinson, bien qu'elle ne fasse pas l'unanimité parmi les marxistes, a ainsi raison de souligner que, chez Marx, le critère du temps de travail socialement nécessaire n'est pas le seul déterminant de la valeur. Le cas de la valeur de la force de travail le montre bien, puisqu'elle est aussi médiatisée par les mécanismes de l'offre et de la demande. La question de l'armée de réserve, déjà évoquée, est ici centrale. Du côté de l'offre de travail, la rareté

⁶³ Nous reviendrons sur cette notion dans le chapitre, notamment grâce à la contribution de Luis Mauro Marini.

de main-d'œuvre a tendance à faire monter les salaires. Du côté de la demande, l'exemple des luttes syndicales montre sans détour que le salaire est modulé par le pouvoir d'organisation des travailleurs et travailleuses (Robinson, 2022, p. 73, 84 [1942]). Mais, à la différence des économistes bourgeois, Marx est bien lucide sur le fait que lorsque la « loi sacrée de l'offre et de la demande » tombe au désavantage des capitalistes, des mesures exceptionnelles peuvent être prises pour rétablir les conditions nécessaires à un rapport de force avantageux – par exemple, l'usage de la violence politique (Marx, 2014a, p. 719).

Meillassoux décortique analytiquement le concept de VFT, avançant qu'elle serait composée de trois dimensions fondamentales (ce qui échappe à Marx) : 1) la *reconstitution* du travailleur dans sa période d'emploi, soit le versement du salaire horaire de l'ouvrier, qui ne reproduit que le prolétaire individuellement ; 2) l'*entretien* du travailleur qui, médiatisé par l'État et la cotisation sociale, lui permet de subsister dans des périodes de non-activités économiques (chômage, congés payés, accident de travail, etc.) ; 3) la *reproduction* de sa progéniture et du foyer, donc le coût lié à la vie des enfants, des aînés et des personnes non salariées dans la famille. La reconstitution et la reproduction composent le salaire direct, à savoir la fiche de paie, alors que l'entretien est un salaire indirect, garanti uniquement par l'intervention étatique (Meillassoux, 1975, p. 154). Il s'ensuit que, bien qu'il existe une dimension morale et sociohistorique qui détermine le niveau de « normal » d'une formation sociale, cette normalité varie considérablement selon division internationale du travail. Par exemple, dans les pays du Sud, le salaire indirect développé par l'État-providence est à peu près négligeable, particulièrement depuis l'époque néolibérale. Le salaire d'un seul individu ne couvre bien souvent que sa reconstitution personnelle, c'est pourquoi le travail des enfants est si répandu, puisqu'ils doivent eux-mêmes participer à leur subsistance physiologique.

Pour les entrepreneurs, la tentation est grande de *décharger* la valeur de la force de travail sur les institutions paracapitalistes capables d'absorber ce coût. Cet élément est aussi absent du raisonnement de Marx qui postule un mode de production capitaliste pur, où tous les biens de consommation, incluant les biens de subsistance et la force de travail, sont des marchandises capitalistes. En ce sens, étudié dans l'éther de l'abstraction, le capital marxien ne bénéficie d'aucune marchandise gratuite. À l'inverse, toujours selon *Femmes, grenier et capitaux* (1975, p. 159), le capitalisme historique nécessite la reconduction du phénomène de l'accumulation primitive. Ce n'est pas uniquement que les capitalistes « peuvent compter » sur des espaces non

capitalistes pour assurer la reconstitution du prolétariat ; c'est que la pression à la baisse sur les salaires *cause* l'extension des stratégies de subsistance non capitalistes pour subvenir aux besoins du ménage. Comme le dit David Harvey, avec une remarque qui va tout à fait dans le sens de Meillassoux :

Instruments of consumption do not have to be produced as commodities. Workers can produce their own housing in their own time and through their own efforts, and barter the products, of their own labour among each other. Systems of this sort, common in the early years of capitalist industrialization, persist in the so-called 'informal' sector of Third World economies and in the 'underground' economies of the advanced capitalist countries. The value of the labour power is sensitive to the form that provision of the consumption fund takes, because it is fixed according to the commodities purchased in the market (Harvey, 2010, p. 229).

Le capitalisme périphérique occupe donc une position de rentier face aux activités non capitalistes, les phagocytant plutôt que de prendre en charge leur coût de reproduction. Meillassoux (1975, p. 166) rappelle que, pour Marx, la rente est décrite comme le partage d'un producteur direct de son temps de travail productif entre son autosubsistance et un temps travaillé pour un tiers, sans compensation. En ce sens, les migrations (qu'elles soient internes ou internationales) sont hautement profitables du point de vue de la classe capitaliste, car il se présente une force de travail déjà constitué, duquel *aucun* coût ne doit être dépensé pour son entretien, sa formation professionnelle, etc. Meillassoux appelle « surexploitation » ce processus de délocalisation du paiement de la VFT dans des espaces non capitalistes (Meillassoux, 1975, p. 175). Ceci implique que la VFT est nécessairement plus basse dans les pays du Sud, puisque seule la composante 1 de la VFT est payée.

En ce qui concerne la PPM marginale, elle permet d'abaisser la valeur de la force de travail, en jouant autant sur les composantes objectives que subjectives de la détermination de la valeur. Objectivement, les marchés informels non capitalistes offrent des marchandises bon marché à toutes les classes (moyennes et subalternes). Ce mécanisme permet aux entrepreneurs de donner des salaires adaptés au coût de la vie, abaissé par l'informalité. Comme l'a dit le spécialiste de l'informalité, Alejandro Portes, à l'occasion de l'une de ses premières recherches sur le sujet :

The 'cheapness of labour' for formal capitalist enterprises is thus partly a consequence of the 'cheapness of life', based in turn on everyday transactions with the informal

economy. This subsidy-to-consumption is probably the most important, but not the only role played by informal sector workers (Portes, 1978, p. 38).

Les marchandises vendues sur le marché informel possèdent une valeur plus basse, car les coûts d'opération sont plus bas, la production évite à la taxation et à l'impôt, supprime les intermédiaires commerciaux, manque de contrôle de la qualité, etc. Bien que datée, l'inférence de Portes sur la consommation de marchandises non capitalistes possède toujours une actualité empirique aujourd'hui. Par exemple, du côté de la consommation populaire issue de la production paysanne, le ministère de l'agriculture colombien estime que c'est 83,5 % des aliments consommés par les habitants qui sont issus de ce secteur (Ministerio de Agricultura y Desarrollo Rural, 2016). Dans le cas de la consommation issue de l'économie informelle, une étude établie sur 31 pays latino-américains et africains établit que 52 % du budget des ménages est alloué à la consommation de biens informels (Bachas, Gadenne et Jensen 2020 cité dans Castrillón Gaviria *et al.*, 2021, p. 15). En somme, loin d'être des reliques du passé, désintégrés par l'impérialisme, les rapports de production non capitalistes continuent d'alimenter la baisse de la VFT dans les pays du Sud global. Le poids de la PPM marginale contribue ainsi à tirer les salaires des pays du Sud vers le bas.

Tableau 3.3 : Différence entre les revenus nationaux moyens par adultes (exprimés en € constants 2022)

Année	Pays du Sud				Pays du Nord		
	Afrique	Amérique latine	Moyen-Orient	Asie	Europe	Océanie	Amérique du Nord
1995	8 897	26 547	31 763	26 330	111 279	125 928	151 291
2005	15 228	35 402	42 449	38 613	166 248	196 606	251 635
2015	19 978	51 170	51 941	68 988	182 150	224 134	252 736
2021	19 338	49 490	51 106	86 279	212 289	248 972	353 025

Source : World Inequality Data Base, 2023

Le Tableau 5 montre bien la fracture des revenus moyens qui sépare le Nord du Sud. En 2021, la moyenne des rémunérations de l'Océanie, de l'Amérique du Nord et de l'Europe était 5,3 fois plus élevée que la moyenne de revenus des quatre autres régions les plus pauvres (51 553 contre

271 248€)⁶⁴. En 1995, il s'agissait d'un écart similaire, où la moyenne de revenu des pays du Nord était de 5,7 fois supérieures à celle des pays du Sud. Évidemment, la production non capitaliste ne saurait, à elle seule, expliquer cet écart. Le capitalisme possède aussi des mécanismes internes pour fixer des différences salariales entre le centre et la périphérie, à commencer par la différence des taux de productivité entre les nations (Figuroa, 2014), les prix de production (Emmanuel, 1969), le monopole technologique et les droits de propriété intellectuels (Katz, 2022a), et enfin le degré de combativité du prolétariat (Marx, 2014a), etc. Il n'en demeure pas moins que la marginalité influe aussi négativement sur l'ensemble des salaires à l'échelle mondiale. En raison des chaînes mondiales de valorisation, c'est grâce à un prolétariat sous-payé dans la périphérie que peuvent être maintenus les salaires actuels du Nord (Marini, 2022b ; Smith, 2016).

Samir Amin défendait une thèse similaire à celle de Portes. Il avançait à ce propos que le concept de marginalité serait un :

[...] terme très malheureux d'ailleurs, puisqu'il suggère que les masses « marginalisées » ne sont pas intégrées au système. Or elles le sont, puisqu'elles fournissent au mode capitaliste dominant soit directement de la main-d'œuvre à bon marché, soit indirectement du travail à bon marché cristallisé dans des produits qui permettent de réduire la valeur de la force de travail au bénéfice du mode capitaliste dominant, ou des produits qui permettent de réduire la valeur des éléments constitutifs du capital constant, toujours au bénéfice du mode capitaliste, ou encore des produits qui permettent de relever la valeur réelle de la consommation de « luxe » (de la fraction de la plus-value qui est consommée par la bourgeoisie). Tous ces mécanismes s'analysent en dernier ressort comme des transferts de surplus, générés dans des modes non capitalistes, au bénéfice du mode capitaliste dominant (Amin, 1988, p. 51 [1973]).

Il ne semble donc clair que la PPM marginale — aux côtés des autres classes non capitalistes — possède une efficacité spécifique, et qu'elle s'insère dans des mécanismes économiques objectifs qui font plier la VFT du prolétariat mondial. Maintenant, du côté des déterminants subjectifs de la VFT, le fameux « élément historique et moral » lié au degré de combativité sociale de la classe ouvrière, il faut se tourner sur les effets de la PPM comme surpopulation. En agissant comme surpopulation, la marginalité introduit aussi de la compétition sur le marché du travail (Amin, 1988,

⁶⁴ Ce calcul exclut les Caraïbes, région la plus pauvre des Amériques.

p. 180). Du reste, cela est aussi vrai, même pour le prolétariat informel salarié, car le niveau de revenu général de tous les travailleurs informels est posé par le plafond de verre du salariat formel.

Tableau 3.4 : Fonctions respectives de la PPM marginale et du prolétariat informel

<i>Classes sociales</i>	PPM	Prolétariat informel
<i>Types d'agents</i>	- Travailleurs réellement indépendants	- Salariés informels - Salariés déguisés (travailleurs indépendants sous-contractés)
<i>Exploitation</i>	Auto-exploitation et exploitation familiale (femmes et enfants)	Exploitation capitaliste
<i>Fonctions structurelles</i>	1) Surpopulation (pression sur les salaires) 2) Tâche non capitaliste : Faire descendre la VFT par de la consommation populaire de bon marché.	1) Surpopulation (pression sur les salaires) 2) Tâches capitalistes : a. Salariat direct b. Salariat déguisé (sous-traitance à des travailleurs indépendants) c. Prolétariat commercial (distribution de marchandises capitalistes par des travailleurs indépendants)

Enfin, soyons clairs sur un autre point de détail. Contrairement à l'expression romantique « d'économies populaires » popularisée par Verónica Gago (2018)⁶⁵, l'absence d'exploitation *capitaliste* chez la PPM informelle n'implique pas que le foyer aurait aboli le problème de l'exploitation tout court. Au contraire, comme l'a déjà montré Chantal Bernard (1980), l'exploitation familiale, à savoir l'appropriation des surplus par le chef du foyer, est une réalité structurante de la petite production informelle. On peut faire remarquer qu'encore aujourd'hui, en Amérique latine, 70,6 % des enfants entre 5 et 11 ans qui travaillent le font au sein de leur foyer, dont une majorité est occupée à un « travail hasardeux », pénible et informel ; leurs revenus sont, la plupart du temps, transférés directement à la tête de la famille (ILO, 2021). Ce constat rejoint aussi les théories féministes qui ont montré depuis bien longtemps que le foyer était un épice

⁶⁵ Gago commet l'erreur de plaquer l'analogie des expériences d'autogestions ouvrières ayant suivi la crise économique argentine de 2001 sur l'ensemble de l'économie informelle, y voyant la forme trouvée d'une société postcapitaliste, déjà basée sur des rapports communaux et autogestionnaires. Ce romantisme relativise les rapports d'exploitation et domination qui traversent l'économie informelle.

de l'exploitation du travail des femmes et des enfants (Delphy, 2015). La question n'est donc pas de savoir s'il existe de l'exploitation « en général » dans la PPM (ce qui est évidemment le cas), mais du rôle que peut jouer le travail indépendant informel dans la surexploitation de la force de travail, étant donné qu'il n'est pas connecté à l'exploitation capitaliste.

3.5 Conclusion

Pour clore ce chapitre, nous avons démontré que l'analyse marxienne classique du travail « doublement libre » doit être corrigée à partir du critère du commandement capitaliste. Cette rectification permet d'intégrer des formes de salariat déguisé à la théorie marxiste de l'accumulation. Tout en critiquant la conception traditionnelle du travail salarié comme seul producteur de valeur, nous avons remis en question le fonctionnalisme dans lequel tombe l'approche de Mezzadri. En effet, sa contribution ne parvient pas à saisir pleinement les formes multiples et hétérogènes de l'exploitation qui existent dans le secteur informel.

Notre relecture de ces concepts nous a permis de proposer une ontologie sociale alternative du capitalisme ; ce dernier reconduit des moments, des espaces ou des « poches » non capitalistes pour subsister. Le cas des surpopulations est selon nous un exemple paradigmatique de cette question, puisque les espaces non capitalistes sont intégrés et médiatisent les rapports de production. Nous avons ainsi pu identifier les rôles distincts des classes sein du secteur : informel d'une part, une main-d'œuvre marginalisée, souvent exclue des circuits productifs formels, et d'autre part, une main-d'œuvre exploitée, soumise à des formes spécifiques de domination économique, mais dont la valeur créée demeure intégrée au processus de valorisation du capital. Cependant, il est crucial de souligner que notre identification de rôles ou de fonctions spécifiques dans l'économie informelle ne doit pas, à son tour, nous mener à un fonctionnalisme similaire à celui que nous critiquons. Comme le soulève Henry Bernstein à la suite de José Nun, les nouvelles formes de surpopulation ou de précarité peuvent être des « effets » du capitalisme, sans qu'on puisse leur attribuer une fonction économique définie dans l'ordre capitaliste (Bernstein 2023 ; Nun, 2010). Ainsi, toute analyse de l'économie informelle ne peut se contenter d'attribuer à ses différents acteurs un rôle économique stabilisé ; il faut également reconnaître les contingences et contradictions qui façonnent ces formes de travail, au-delà de leur fonction apparente.

Ce panorama nous prépare à aborder le prochain chapitre, qui proposera une critique approfondie des théories de la surexploitation dans le secteur informel. Il s'agira de confronter ces analyses à la lumière des fractions que nous avons identifiées et de voir dans quelle mesure ces approches permettent d'éclairer les processus de subordination économique au-delà du salariat formel.

CHAPITRE 4 – L’INFORMALITÉ, UNE QUESTION DE SUREXPLOITATION ?

Il est fréquent de lire dans la littérature marxiste que le travail informel serait « surexploité » (Durán et Narbon, 2021 ; Harriss-White, 2023 ; Katz, 2018b ; Naidu, 2023 ; Smith, 2016 ; Sotelo et Felix, 2022 ; Wilson, 2020). Cette thèse constitue selon nous l’un des aspects du paradigme — implicite ou explicite — de l’hyperconnexion entre informalité et accumulation. Ce chapitre boucle ainsi notre critique de ce que nous croyons être le paradigme marxiste dominant sur le travail informel. Par surexploitation, il ne faut pas simplement entendre que les travailleurs informels sont généralement pauvres (ce que toutes les données statistiques montrent très clairement). Le sens profond de ce concept doit être rapporté à la théorie marxiste de la dépendance, et principalement à la figure de Luis Mauro Marini. La réception de Marini et l’application de sa théorie au contexte néolibéral constituent l’un des objets chauds de la TMD et de l’impérialisme au XXI^e siècle. Un certain nombre de spécialistes de ce champ d’études ont depuis plusieurs années ouvert un chantier afin de dégager des lignes d’interprétations permettant d’actualiser les thèses de Marini dans un monde dominé par la transnationalisation et la financiarisation du capital (Felix, 2022 ; Martins, 2022 ; Osorio, 2022b ; Ouriques, 2013a ; Sotelo Valencia, 2015). L’école « surexploïtiste » est rejointe par d’autres théoriciens issus du Nord global qui conçoivent que l’essence économique de l’impérialisme néolibéral repose sur la surexploitation des prolétaires du Sud global par les capitalistes du Nord (Higginbottom, 2023 ; Smith, 2018).

Il n’en demeure pas moins que la surexploitation est une catégorie contestée sur le plan épistémique. En effet, l’économiste argentin Claudio Katz, dans son livre *La teoría de la dependencia : cincuenta años después* (2018a) s’attaque à cette notion, niant l’universalité de son application et la jugeant impropre pour comprendre les mécanismes contemporains de la dépendance. Initialement paru sur le blogue personnel de Katz, l’article « Aciertos y problemas de la superexplotación » (2017) — qui deviendra le chapitre 11 de son livre — déclenchera une série de réponses polémiques, engageant les sociologues Jaime Osorio (Osorio, 2017, 2018) et Adrián Sotelo Valencia (2017, 2018), qui se réclament tous deux de l’héritage mariniste. Ces derniers croient, bien au contraire, que la surexploitation doit demeurer un outil analytique central dans la théorie marxiste de la dépendance, bien qu’elle revête de nouvelles formes dans le néolibéralisme.

Katz conteste cette idée et rétorque dans son texte *Controversias sobre la superexplotación* (2018b) que le concept de surexploitation, entendu comme la rémunération du prolétariat en dessous de la valeur de sa force de travail, est une contradiction dans les termes. En effet, si la loi de la valeur était transgressée sur une base systématique, alors cette « loi » n'en serait pas une, puisqu'elle n'aurait ni régularité ni effet pertinent sur la fixation des prix. Pour Katz, la réponse la plus robuste à ce problème est d'avancer que la valeur de la force de travail de certains segments du prolétariat est simplement *inférieure* à d'autres, comme le montre l'écart salarial entre le centre et la périphérie, ou encore la segmentation formelle/informelle du marché du travail. Or, malgré sa critique lucide du concept de surexploitation, Katz termine son raisonnement en endossant l'idée que la surexploitation touche uniquement le secteur informel. Revenant comme un leitmotiv, l'idée d'une imbrication unilatérale entre capital et informalité refait surface. Nous critiquerons cette idée, après avoir présenté brièvement la genèse de la théorie marxiste de la dépendance et l'argument de Marini concernant la surexploitation. Ce détour pourra sembler, à première vue, un pas de côté par rapport à la question du secteur informel, mais il est entièrement justifié par l'influence de l'héritage mariniste sur les débats marxistes contemporains. Enfin, nous verrons qu'en son usage mariniste classique, l'expression de surexploitation est tout bonnement inapplicable au secteur informel (et aux autres formes de travail précarisé), car il est théoriquement suspendu à la question de l'échange inégal. Pour nous, les tentatives de révision de la théorie de Marini au travail informel échouent aussi à concevoir le travail informel comme un secteur notamment constitué de classes non capitalistes. Ces dernières postulent ainsi une forme universelle de prolétarianisation qui ne prend pas en compte la marginalité sociale.

4.1 Contexte historique : la naissance de la théorie de la dépendance

Commençons par retracer la catégorie de surexploitation à partir de son environnement intellectuel originel : la théorie marxiste de la dépendance. Au départ, la théorie de la dépendance est née autour d'un programme de recherche qui tentait de penser ce qu'on appelait le « sous-développement » des pays dits du Tiers monde, en insistant sur leurs relations historiques, économiques et politiques avec les anciennes puissances coloniales⁶⁶. Elle naît comme une opposition intellectuelle et

⁶⁶ À ce propos, l'usage du concept de développement — tout comme de sous-développement — est, dans la théorie marxiste de la dépendance, toujours entendue dans un sens résolument *critique*, c'est-à-dire qu'il remet en question l'existence des structures sociales existantes et leur processus de formation. Par « développement » ou « sous-

politique à la théorie de la modernisation de Rostow qui supposait l'universalité des phases de développement du capitalisme. Autrement dit, accumulation du capital, progrès, développement et rationalisation des pratiques sociales seraient des variables et des ramifications inhérentes à l'époque moderne. Au cœur de la modernité s'inscrirait un processus d'émancipation généralisé des êtres humains par le marché, en augmentant considérablement leur niveau de vie (Nun, 2010, p. 110). Ce projet développementaliste se réaliserait à condition d'appliquer les réformes adéquates pour stimuler la croissance et pallier au « retard » culturel, économique et politique des sociétés en transition vers le capitalisme. La théorie de la dépendance attaquera les prémisses épistémiques de la modernisation — eurocentristes et étapistes —, qui détourne son regard des spécificités historiques du capitalisme latino-américain, des relations de classes qui le traversent et de son positionnement original dans la division internationale du travail (Chilcote et Salém Vasconcelos, 2022, p. 4). Le soi-disant retard économique ne serait peut-être pas dû à une « absence » de capitalisme, mais plutôt par la manière dont le capitalisme dépendant organise structurellement un drainage de surplus, à destination des pays avancés. Dès lors, la question cruciale qui orientera tout un corpus de réflexion sur la dépendance est celle de savoir : comment, sur une base systématique, la périphérie est-elle placée dans une position de subordination politique et d'exploitation face aux centres ? Et surtout, comment cette relation asymétrique et hiérarchique est-elle reproduite ?

En partant des travaux de l'économiste argentin Raúl Prebisch, l'idée matricielle de la théorie de la dépendance consiste à pointer les causes de la hiérarchisation du système économique mondial, caractérisé par le transfert de valeur et de surplus des pays du Sud vers les pays du Nord (Prebisch 1950). Au tournant de la seconde moitié du XX^e siècle, Prebisch, alors secrétaire de la jeune Commission économique pour l'Amérique latine et les Caraïbes (CEPAL), avancera sa théorie du système centre-périphérie. Le couple centre-périphérie avait déjà connu une certaine postérité depuis ses premiers développements par le sociologue allemand Wernert Sombart dans son livre *Der moderne Kapitalismus* de 1902. En revanche, Prebisch, celui que l'on surnomme le « Keynes d'Amérique du Sud », se saisit de cette notion et lui donne un sens nouveau. Plus qu'une simple

développement », les dépendantistes marxistes entendent les manifestations particulières de la loi de l'accumulation du capital, produisant à la fois de la prospérité à un pôle, mais aussi une grande misère sociale à un autre pôle (Quijano, 2020b). Cette idée n'est pas non plus sans problème, car, comme chez André Gunder Frank, on peut aussi assister à une forme déterminisme, où les économies périphériques seraient condamnées à demeurer sous-développées en raison de leur position dans la chaîne du commerce mondial. Frank renverse la téléologie du progrès de Rostow, devenant en quelques sortes son négatif : le développement capitaliste produit *nécessairement* du sous-développement.

question de géopolitique, le rapport centre-périphérie décrirait une dualité de systèmes productifs, organisés par une certaine structure économique, c'est-à-dire la division internationale du travail. Au moment de l'Après-guerre, les pays occidentaux possédaient un fort développement industriel — exportateurs de biens manufacturés et importateurs de matières premières non transformées (minéraux, produits agricoles, etc.). Et vice-versa pour les pays de la périphérie dont l'économie était majoritairement axée vers l'exportation de matières premières et l'importation de biens finis à haute valeur ajoutée (Rodríguez, 2006, p. 58). Face à cette asymétrie dans le niveau de progrès technique et des formes de marchandises échangées, Prebisch fait le constat empirique d'une inégalité dans l'échange en valeur entre centre et périphérie à partir de l'indice des prix du commerce international (Prebisch, 1950, p. 9, 11, 22). Pour Prebisch, si rien n'est fait pour endiguer cette inégalité dans la productivité industrielle (ce qui implique des investissements dans l'industrialisation nationale et la mécanisation de l'agriculture), on assistera à une détérioration prolongée dans les termes de l'échange, c'est-à-dire à un déséquilibre dans le transfert de la valeur échangée sur le commerce international.

Tableau 4.1 : Données de la détérioration des termes de l'échange selon Prebisch (1876-1946)

Période	Montant des produits industriels échangés contre un montant de produits bruts
1876-1880	100
1881-1885	102,4
1886-1890	96,3
1891-1895	90,1
1896-1900	87,1
1901-1905	84,6
1906-1910	85,8
1911-1913	x
1921-1925	67,8
1926-1930	73,3
1931-1935	62
1936-1938	64,1
1946-1947	68,7

Source : ONU 1949 cité dans Prebisch 1950, 9.

Ce tableau révèle que, pour la période étudiée, la périphérie doit progressivement vendre *plus* de matières premières pour acquérir la même quantité de biens manufacturés. Il s'ensuit un cercle vicieux, où les économies périphériques sont dépendantes de l'accroissement d'un secteur exportateur qui les appauvrit tendanciellement. Un cercle vicieux serait ainsi engagé : dans le centre, les surplus issus de l'industrie seront réinvestis productivement et feront augmenter la productivité du travail en même temps que les recettes, alors que la périphérie s'appauvrira tendanciellement, sans connaître de pousser industrialisante.

4.1.1 La dépendance : une aile droite et une aile gauche

Le diagnostic cépalien — avec ses catégories de centre/périphérie, de division internationale du travail, de détérioration des termes de l'échange, etc. — constitue la première pierre posée à l'édifice de la théorie de la dépendance. Ce point de départ empirique et théorique n'implique pourtant pas que la CEPAL soit elle-même « dépendantiste » en son sens fort, puisqu'elle défend elle aussi un agenda développementaliste dont l'idée centrale est que les tendances économiques funestes de la périphérie peuvent être renversées par une politique de développement capitaliste dirigée par l'État. Le chemin vers un capitalisme avancé est ainsi possible, en dépit de l'inéluctabilité d'une phase transitoire de sous-développement, soumise aux nécessaires hiérarchies de l'ordre international (Chilcote et Salém Vasconcelos, 2022).

La théorie de la dépendance connaîtra ainsi deux écoles : la première, réformiste ; la seconde, révolutionnaire. Différences de visées politiques, certes, mais dont l'écart est dicté par l'analyse quant à la possibilité de renverser la dépendance économique sans toucher aux rapports de production capitalistes. L'approche réformiste préconisée par les disciples de la CEPAL argue qu'il n'existe pas de relation de nécessité entre le sous-développement dans la périphérie et l'accumulation du capital. Conformément à cette vision développementaliste, le renversement de la dépendance serait à terme possible, en entérinant des politiques d'industrialisation par substitution aux importations (Cardoso et Faletto, 1987 [1969] ; Furtado, 2001 [1969] ; Prebisch, 1950). Pour les cépaliens — qu'on désigne aussi comme structuralistes ou développementalistes —, la transition vers une économie industrielle devrait être chapeautée par l'État, en implantant

des politiques économiques d'inspiration keynésiennes afin de stimuler l'offre (tarifs douaniers, croissance par la demande, etc.).

Contre cette position — jugée naïve en raison de son manque de considération des dynamiques géopolitiques impériales, de la nature de l'accumulation et de l'illusion du rôle progressiste de la bourgeoisie nationale —, un courant marxiste émergera au sein de la théorie de la dépendance en faisant l'argument que capitalisme et sous-développement sont structurellement indissociables (Amin, 1973 ; Cueva, 1982 ; Gunder Frank, 1979 ; Quijano, 2020a [1977]). La théorie marxiste de la dépendance émergera d'abord au Brésil pour contester l'hégémonie des thèses de F. H. Cardoso qui, après avoir posé les jalons de l'étude de la dépendance, a finalement tourné le dos au marxisme et embrassé les thèses développementalistes (Bambirra, 2011 [1974] ; Dos Santos, 1970 ; Marini, 1985 [1969]). Partant du même constat empirique que l'école réformiste-cépalienne — le centre extorque les ressources de la périphérie — la TMD fera l'argument que la sortie des filets de la dépendance commande un changement de régime économique, ce qui ne serait possible que grâce à une révolution socialiste. Loin d'être un agent de progrès industriel et de développement économique national, la bourgeoisie intérieure — aussi dite « lumpen-bourgeoisie » par André Gunder Frank (1971) — entretiendrait une connivence avec la propriété terrienne et le capital étranger. La reproduction de ses privilèges économiques serait ainsi solidaire du processus de sous-développement économique en général.

Pour Ruy Mauro Marini, la cause et l'effet doivent en quelque sorte être renversés : ce n'est pas le sous-développement qui mène à la paupérisation de la classe ouvrière de la périphérie, mais sa paupérisation qui entraîne le sous-développement généralisé. Dans son livre *Dialéctica de la dependencia*, Marini avance que la bourgeoisie serait contrainte par la dynamique de l'échange inégal à payer son prolétariat en dessous de la valeur de sa force de travail, mécanisme qu'il désigne sous le concept de surexploitation (Marini, 2022b, p. 121, 130). La surexploitation serait ainsi la clé de compréhension de la dépendance, et partant, du sous-développement dans les pays de la périphérie. Toujours selon lui, même dans sa position de subordination relative à l'international, la bourgeoisie des pays dépendants a intérêt à favoriser son intégration au marché mondial et sa vassalisation au capital étranger (Marini, 1972). Et pis encore, aux antipodes d'une consolidation de l'État avec un éthos démocratique, la bourgeoisie périphérique préfère la dictature militaire aux réformes modernisatrices libérales. Dans son livre *Subdesarrollo y revolución* (1969), il analyse ce

penchant autoritaire de la bourgeoisie comme la conséquence du sous-développement capitaliste (Marini, 1985). En définitive, le dépendantiste brésilien conseillait de poser la catégorie de surexploitation comme la catégorie maîtresse de la TMD, car elle permettait non seulement d'expliquer la misère sociale des masses latino-américaines, mais aussi le fonctionnement du capitalisme à une échelle globale (Ouriques, 2013b).

4.1.2 Marxisme, impérialisme et dépendance

Plus encore, le concept de « dépendance » représente une innovation théorique par rapport au concept marxiste classique d'impérialisme. En dépit de ses variantes luxemburgistes et léninistes, la théorie marxiste de l'impérialisme possède un socle théorique commun : l'impérialisme serait essentiellement un processus imposé *du dehors*, partant du centre vers la périphérie. Tout se passe comme si le développement des rapports sociaux capitalistes dans la périphérie répondait à une logique de contamination (externe → interne) selon laquelle les formations sociales coloniales seraient essentiellement *passives* face à la pénétration du capital étranger venu des centres. Comme l'a dit Theotônio Dos Santos, le concept d'impérialisme tel qu'il a été étudié par les classiques du marxisme (Hilferding, Luxemburg Bukharine et Lénine) analyse le développement du capitalisme de monopole et le recours à la violence politique du point de vue de l'accumulation dans les centres économiques. Le concept de dépendance se situe plutôt du point de vue des formations sociales du Sud. Il décrit la structure économique de la périphérie, ses impacts sur la formation de types spécifiques de capitalisme et l'agentivité des classes dans la reproduction de ces sociétés (Dos Santos, 1978, p. 304). Le capitalisme périphérique se caractérise en effet par une originalité dans les modalités d'accumulation et la composition de la structure de classe (*i.e.* persistance de la petite paysannerie propriétaire et de la grande propriété terrienne, un vaste prolétariat agricole, mais un faible bastion de prolétaires industriels, etc.). La dépendance n'est à ce titre pas une théorie concurrente aux thèses de l'impérialisme, mais un complément analytique qui cherche à mettre en lumière le caractère *actif* qui reproduit, au sein même de la périphérie, une position de subordination politique et économique.

En dépit de ces grandes lignes partagées — horizon socialiste, spécificités des sociétés latino-américaines, critique de l'impérialisme, etc. —, la théorie marxiste de la dépendance n'en est pas pour autant « unifiée » sur le plan paradigmatique et programmatique (Katz, 2022a, p. XIV). Il

existe en effet un grand nombre de théories rivales qui insistent chacune à leur manière sur les facteurs principaux de la dépendance économique, ce que Cristóbal Kay appelle le « complexe de la dépendance » (Kay, 2020, p. 610). Cette focale théorique du complexe de la dépendance peut autant être placée sur le curseur du commerce mondial, de la division internationale du travail, des conflits et alliances de classes, etc. Par exemple, dans son livre *Capitalismo y subdesarrollo en América Latina* (1967), André Gunder Frank insiste sur le rôle prédominant du commerce extérieur dans le développement du sous-développement en prenant comme cas d'étude le Chili depuis l'ère coloniale. L'angle de Gunder Frank ne manquera pas d'agacer certains marxistes qui lui reprochent son circulationnisme, c'est-à-dire l'insistance sur la catégorie de marché, plutôt que sur celle de production (Brenner, 1977 ; Laclau, 1976)⁶⁷. En outre, pour l'économiste grec Arghiri Emmanuel, c'est du côté de l'échange inégal qu'il faut se tourner pour expliquer les transferts de surplus de la périphérie vers le centre. Dans son ouvrage éponyme, il attribue principalement l'échange inégal à la différence de salaire entre les pays du centre et de la périphérie ; le salaire étant un élément fondamental du coût de production, les prix internationaux des marchandises du centre sont plus élevés et s'échangent contre les marchandises de moindres de valeur de la périphérie (Emmanuel, 1969, p. 145). Autre exemple déjà mentionné, pour Marini, c'est au contraire la catégorie de surexploitation qui doit être placée au centre de l'analyse de la dépendance, en tant que mécanisme de compensation de l'échange inégal. Sans quoi, juge Marini, les classes dominantes de la périphérie n'auraient pas intérêt à s'investir dans des marchés qui désavantagent systématiquement ses transactions commerciales.

⁶⁷ Comme le laisse entendre l'opposition à la pointe comique forgée par l'historien Luis Viales entre *dependentiólogos* et *modoproductonistas*, la tradition marxiste latino-américaine a été traversée de vifs débats concernant la méthode marxiste (Schleiz 2020, 30). Pour les « modedeproductionnistes », suivant les travaux du marxiste anglais Maurice Dobb, l'analyse doit placer au centre les rapports de production (souvent compris comme des rapports d'exploitation). Pour les « dépendantologues », la question des marchés est fondamentale pour étudier les mécanismes de transfert de ressources de la périphérie vers le centre. Bien que les productionnistes marquent des points importants contre les circulationnistes concernant la nature du concept de mode de production et de transition, les dépendantistes semblent posséder une conception plus extensive du fonctionnement du capitalisme périphérique. En effet, l'accumulation implique aussi la *réalisation* du capital dans la circulation ; il semble donc borné de se limiter à l'analyse de la sphère productive.

4.2 De nouvelles formes de dépendance ?

La théorie marxiste de la dépendance était historiquement liée à la critique du modèle ISI et aux luttes sociales de ce régime d'accumulation. Or, le néolibéralisme périphérique, en prenant racine dans les régimes autoritaires hostiles aux idées de gauche et en s'attaquant à l'organisation du mouvement ouvrier, viendra museler les discours dissidents. Cela aura des effets néfastes sur le renouvellement de la TMD, qui peine à former un discours politique contre-hégémonique (Katz 2022a, 7). Il n'en demeure pas moins que le régime d'accumulation néolibéral ne rompt pas avec la logique de la dépendance économique, et semble plutôt proposer de nouveaux mécanismes d'extraction et de transfert des surplus. En référence à la périodisation de Dos Santos, certains auteurs ont parlé d'une « dépendance 4.0 », pour illustrer une nouvelle structure d'appropriation et de drainage de l'Amérique latine entre 1980 et aujourd'hui (Paulani 2022)⁶⁸. Le phénomène de « reprimarisation de l'économie », c'est-à-dire la reconversion des investissements de l'appareil de production vers l'exportation de matières premières non transformées — surtout le pétrole et les minéraux bruts —, reconduit une forme de dépendance « classique » qui était déjà critiquée par la première génération du courant développementaliste. En effet, les économies latino-américaines sont vulnérables face à l'oscillation des prix des matières premières sur le marché mondial, et une récession dans l'importation des pays du centre ralentit nécessairement les exportations de la périphérie (Celis 2017b, 151; Bednik 2016). La finance, surtout dominée par le capital étranger, pose aussi des problèmes de transferts similaires. Comme le note David Harvey (2004, 76), les classiques de la théorie marxiste de l'impérialisme ont insisté sur le fait que le système de crédit et le capital financier étaient « de puissants leviers de prédation, d'escroquerie et de vol », et qu'ils forment un outil de subordination des nations dominées aux centres impérialistes. Après la reprimarisation et la financiarisation, un troisième élément fondamental de ce nouveau cycle de la dépendance semble digne de mention : le foisonnement du secteur informel. Pour des théoriciens et théoriciennes contemporains de l'impérialisme, ce dernier constitue l'un des mécanismes par lesquels les capitalistes ont accès à une main-d'œuvre bon marché, en réduisant le coût de reproduction de la force de travail. Autrement dit, l'économie informelle, c'est-à-dire la formation d'un segment non protégé, non régulé et semi-intégré du prolétariat, serait l'une forme paradigmatique de la surexploitation néolibérale (Higginbottom, 2023 ; Osorio, 2022b ; Sotelo et

⁶⁸ La dépendance néolibérale serait la quatrième phase, suivant (i) l'ère coloniale, (ii) l'implantation du capitalisme et (iii) la phase d'ISI, dominé par les multinationales et le monopole technologique.

Felix, 2022). Comme l'avait déjà avancé l'économiste brésilien Celso Furtado, représentant du structuralisme cépalien : « The importance of the informal sector will define the degree of underdevelopment or relative backwardness of each region » (Furtado 1994 cité dans Cypher, 2018, p. 25).

Néanmoins, nous croyons qu'il faut faire preuve de prudence : l'extension de la catégorie de surexploitation au travail précaire et informel est un saut théorique périlleux. Marini lui donne en effet une définition très précise dans son ouvrage *Dialéctica de la dependencia* qui fait qu'on ne peut pas aisément l'appliquer à d'autres contextes que celui du prolétariat salarié du Sud global.

4.3 *Dialectique de la dépendance* et le problème de la surexploitation

4.3.1 L'argument de Marini

Pour commencer, Marini reprend l'idée marxienne selon laquelle l'exploitation capitaliste est toujours médiatisée par la forme valeur. Cette marchandise bien spéciale qu'est la force de travail a une valeur fixée par des éléments subjectifs et objectifs : d'une part, le degré de combativité du prolétariat qui permet d'arracher des concessions d'ordre « historique et moral » à la pure subsistance physiologique et, d'autre part, par la mesure du temps de travail socialement nécessaire (la valeur du panier de subsistance). Schématiquement, l'augmentation du taux d'exploitation est permise par l'allongement de la journée de travail (survaleur absolue) ou par l'augmentation de la productivité du travail (survaleur relative).

Le rappel de ce tissu conceptuel marxien est essentiel pour comprendre l'argument de Marini sur la surexploitation. En effet, dans *Dialéctica de la dependencia*, Marini introduit une précision de taille concernant le concept marxien de survaleur relative. Il n'y aurait en effet pas d'identité entre les concepts de survaleur relative et de productivité, bien que la première notion soit *fondée* sur la seconde. En fait, l'élévation de la productivité n'a pas pour résultat une « augmentation » de la valeur produite ; au contraire, la productivité permet de rétrécir le temps de travail socialement nécessaire et partant, de diminuer les coûts de production et de produire des marchandises bon marché. La survaleur relative trouve son efficace dans le fait que, en produisant des produits de base à bas coût, elle permet de diminuer la valeur de la force de travail. En ce sens, le taux d'exploitation peut augmenter, car les investissements en salaire descendent (Marini, 2022b, p.

121-122). Cette précision analytique est centrale chez Marini pour comprendre les ruptures qui marquent sa périodisation du capitalisme dépendant. Ce dernier, rappelons-le, tranche le développement du capitalisme mondial en deux phases successives (découpage qui ne va pas sans rappeler le binôme subsomption formelle/réelle de Marx) : 1) l'intégration de l'Amérique latine au marché mondial en raison de l'expansion commerciale du capitalisme anglais, expansion qui est principalement motivée par un besoin de matières premières ; 2) la formation de l'industrie latino-américaine sur une base de dépendance économique.

Dans la première période, caractérisée par l'intégration de l'Amérique latine au marché mondial pour satisfaire les besoins de l'expansion commerciale européenne, Marini avance que l'intégration des économies dépendantes permet — grâce à des intrants de matières premières à bas prix trouvées dans les semi-colonies — de développer les forces productives anglaises. À ce moment, en Angleterre, le mode d'exploitation principal se déplace de l'allongement de la journée de travail à l'élévation de la productivité. En effet, suivant la théorie marxiste de la valeur, le théoricien brésilien avance que la consommation de matières premières bon marché issues de la périphérie fait descendre la VFT de la classe ouvrière européenne, permettant ainsi une augmentation du taux d'exploitation de la bourgeoisie des centres. John Smith, auteur du livre *Imperialism in the 21st century*, commente que cette thèse relève « l'importance exceptionnelle de la contribution de Ruy Mauro Marini à la théorie marxiste de l'impérialisme » (Smith, 2018). En effet, le passage des modes d'exploitation – absolu à relatif — identifié par Marx dépend de la division internationale du travail et la dynamique de l'échange inégal. Smith rapporte à ce propos une remarque d'Amanda Latimer, préfacière à l'édition anglaise de *Dialética de la dependencia* (2022) : « Marini's work undermines [the] myth that the shift to relative surplus value in England was entirely the product of national class struggle » (cité dans Smith, 2016, p. 218). L'augmentation des salaires en Europe ne peut donc pas être expliquée à partir d'une approche versée dans le nationalisme méthodologique qui analyserait la lutte des classes en Angleterre dans un circuit fermé, contribuant ainsi à la mythologie d'une plus grande combativité de la classe ouvrière du Nord.

Selon Marini, l'économie exportatrice « constitue l'étape de transition d'une authentique économie capitaliste nationale, laquelle ne se configure que lorsqu'y émerge l'économie industrielle »

(Marini, 2022a, p. 155)⁶⁹. Dans ce contexte, les classes dominantes — latifundistes et bourgeoises — orientent l'économie vers l'exportation de matières premières non transformées, sans convertir leur surplus vers des stratégies d'industrialisation⁷⁰. L'intégration de l'Amérique latine dans le marché mondial implique la formation d'une division internationale du travail spécifique structurée autour de la spécialisation économique : spécialisation en biens manufacturiers pour les pays du centre contre une spécialisation en ressources naturelles et en produits alimentaires pour les pays de la périphérie. Cette relation asymétrique produit une tendance à la détérioration des termes de l'échange, où les industries plus productives fixent un prix de production relatif plus important que les marchandises issues des secteurs peu productifs, phénomène dépisté par la thèse Prebisch-Singer.

Marini conçoit qu'il existe essentiellement deux explications conventionnelles pour rendre compte de la détérioration des termes de l'échange : l'une basée sur le principe de concurrence propre à la loi de la valeur, l'autre, inscrite dans des mécanismes extra-économiques de subordination de la périphérie à l'avantage des centres impérialistes. La première version rapporte les mécanismes de fixation des prix à la rareté : les matières premières sont bon marché, puisqu'abondantes, alors que les produits manufacturés sont plus rares (particulièrement pour les pays qui ne possèdent pas de base industrielle développée), et donc plus chers. Dans la seconde, les prix seraient le résultat de pressions diplomatiques ou militaires. Dans les deux cas, la détérioration des termes de l'échange n'en demeure pas moins un phénomène de marché qui s'observe empiriquement entre le XIX^e et le XX^e siècle.

Pour percer le « secret de l'échange inégal », le théoricien brésilien prétend qu'il faut botter en touche : ces deux pistes explicatives sont fertiles, mais négligent de considérer une autre voie. En effet, il nous dit que, bien que la concurrence joue un rôle important dans la fixation des prix, le

⁶⁹ Toutes les citations de Marini réfèrent à l'édition anglaise de Monthly Review Press (2022b). Le choix de l'édition anglaise se justifie uniquement par le fait que l'ouvrage de Marini ne peut que difficilement se procurer à Montréal. Toutefois, la traduction est plus directement faite à partir de la dernière édition espagnole réalisée par Martins (2008) qui reprend la 11^e édition du texte original paru chez Ediciones Era (1991).

⁷⁰ L'argument de Marini est aussi imprécis sur le fait qu'il ne distingue pas le rôle des différentes classes dominantes dans le développement du capitalisme dépendant. En effet, l'économie exportatrice de matière première est surtout dominée par la propriété foncière. Autrement dit, Marini postule toujours l'existence d'un capitalisme agraire, où les latifundistes joueraient le rôle des capitalistes (2022b, p. 134-135).

premier pas de sa démarche implique d'« écarter les explications simplistes qui refusent de voir autre chose que le résultat de la loi de l'offre et la demande ». Dans un autre sens, il ajoute que la « pression extra-économique » de l'impérialisme est bien réelle, mais il ne faudrait pas oublier qu'il existe une « base économique qui la rend possible ». Il ajoute qu'à un certain stade de développement du capitalisme, l'usage de la violence pour soumettre économiquement les nations dominées devient superflu, étant donné que l'économie se charge de manière quasi autonome du transfert de ressources vers le Nord. (Marini, 2022b, p. 125-126). Alors, que propose Marini pour résoudre cette énigme ? Sa contribution consiste à dire que l'échange inégal naît *dans* les lois économiques capitalistes, mais en vient à les *contourner*.

Prenons l'exemple du commerce entre deux nations industrielles. Dans ce cas de figure, dit Marini, la loi de la valeur s'applique normalement et entraîne une dynamique de compétition pour abaisser les prix. Ici, les capitalistes ayant les plus bas coûts de production peuvent écarter leurs concurrents et dominer le marché. Dans un contexte de concurrence pure, il n'y a donc pas d'échange inégal à proprement parler. Le scénario entre une économie industrielle et agricole est tout autre. Marini souligne que dans le cas du commerce entre nations capitalistes développées et sous-développées (manufacture contre agriculture traditionnelle), la loi de la valeur peut être *contournée* par les capitalistes du centre, qui profitent d'un monopole des connaissances techniques pour imposer un prix d'exportation de leurs biens manufacturés d'autant plus élevé. Il s'ensuit que, même dans la perspective d'une stratégie d'industrialisation par substitution aux importations (qui incarne plutôt la phase 2 du capitalisme dépendant), l'achat de machines venues des centres représente une perte sèche de valeur dans la sphère de circulation pour la bourgeoisie nationale, ce qui rend difficile une reproduction du capital sur une échelle élargie (Marini, 2022b, p. 127). Et en raison de cette perte nette de valeur, transférée vers les économies centrales, les capitalistes de la périphérie ont tendance à se rabattre sur une élévation de la survaleur absolue pour conserver leur profit et leurs investissements dans l'exportation des matières premières non transformées (Lastra, 2019, p. 9). L'évitement de la loi de la valeur n'est pas pour autant un phénomène « extra-économique », mais plutôt le contournement *économique* d'une loi elle-même économique.

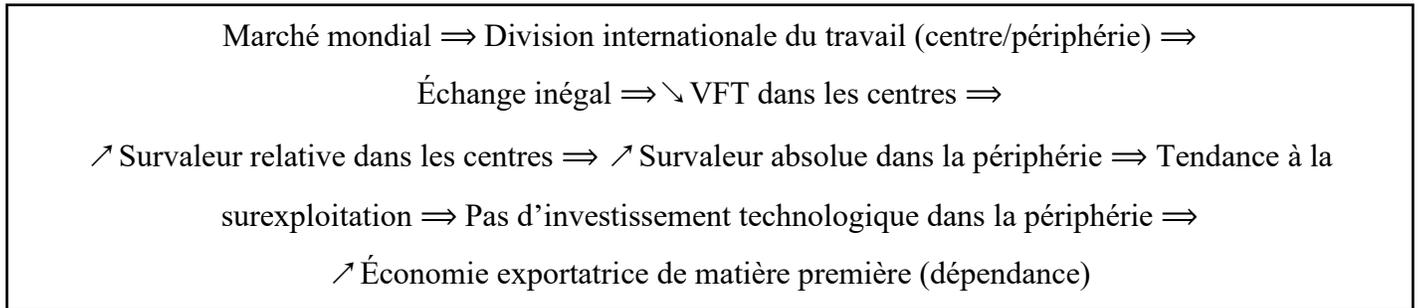
En suivant l'argument de Marini, on découvre que c'est dans le contexte de l'échange inégal que la tendance à l'élévation de la survaleur absolue peut se transformer en surexploitation. L'échange inégal aurait pour effet de stimuler les stratégies de compensation de pertes de profit des capitalistes

périphériques, ce qui ne peut être réalisé que par une intensification des modes d'extraction du surtravail. La pression à faire descendre les salaires à leur minimum vital est si forte qu'elle mène les capitalistes de la périphérie à franchir la ligne de la subsistance biologique, et donc à rémunérer le prolétariat en dessous de la valeur de sa force de travail. Selon le théoricien brésilien, la surexploitation, c'est-à-dire l'appropriation d'un surtravail en dessous de la limite physiologique, formerait — aux côtés de la survaleur absolue et relative — un troisième mode d'exploitation du travail (Marini, 2022b, p. 133). Ce mécanisme se fait aussi en violant la loi de la valeur sur une base systématique, comme le détaille Jaime Osorio (2022b, p. 175), puisque la valeur implique un échange d'équivalents dont l'étalon est le temps de travail socialement nécessaire. Pour Marini, Marx aurait entrevu ce mode d'exploitation dans *Le Capital*, mais seulement en creux de son propos, sans l'explicitement et tirer toutes les conséquences pratiques pour le procès d'accumulation. Cela s'explique notamment par le fait que Marx ne croyait pas que la loi de la valeur pouvait être transgressée sur une base systématique, particulièrement en ce qui concerne la rémunération de la force de travail. On peut en effet lire dans les bonnes pages de sa critique de l'économie politique que :

La limite extrême ou la limite minimale de la valeur de la force de travail est constituée par la valeur d'une masse de marchandises sans l'apport journalier de laquelle le porteur de la force de travail, l'homme, ne peut renouveler son processus vital, donc par la valeur des moyens de subsistance physiquement indispensables. Si le prix de la force de travail tombe à ce seuil minimum, il tombe en dessous de sa valeur, car elle ne peut alors se conserver et se développer que sous une forme étiolée. Or la valeur de toute marchandise est déterminée par le temps de travail exigé pour qu'elle soit fournie avec une qualité normale (Marx, 2014a, p. 194).

Autrement dit, Marx avançait que, si le salaire venait à tomber en dessous de la valeur de la force de travail, alors cette marchandise tomberait en deçà d'une « qualité normale », c'est-à-dire que le travailleur ou la travailleuse serait si miséreux qu'il ou elle ne pourrait même pas répondre à des tâches économiques de base. Si la classe ouvrière était quotidiennement payée en dessous de sa force de travail, alors elle serait condamnée à une mort prématurée, devenant inemployable pour servir l'accumulation. Marini croit principalement que c'est sur l'hypothèque de l'espérance de vie de la classe ouvrière périphérique que cette réalité peut s'apprécier empiriquement.

Figure 4.1 : Résumé de l'argument de Marini sur la surexploitation dans la première phase du capitalisme dépendant



Légende : \Rightarrow = causalité / \nearrow = augmentation / \searrow = diminution

4.3.1.1 Les surpopulations : secret de la surexploitation

À ce niveau, la combinaison entre la survaleur absolue et la surexploitation pourrait paraître à première vue contradictoire du point de vue de la théorie marxienne de l'accumulation. En effet : si la surexploitation de la classe ouvrière de la périphérie s'attaque au fond de subsistance, elle risque d'entraîner sa décimation sur une échelle élargie. Famélique, l'armée active du prolétariat deviendrait rapidement inemployable. Comme nous l'avons vu au chapitre 2, en venant épuiser progressivement le bassin de surpopulation, les salaires devraient nécessairement grimper (diminution de la compétition entre travailleurs et travailleuses), rendant impraticable la surexploitation. De plus, Marx indique que les dynamiques d'accumulation fondées sur la survaleur absolue ont tendance à faire augmenter les salaires. À l'instar de la période de la subsumption formelle en Europe, l'accumulation est permise par l'augmentation de la journée de travail et la superposition d'un grand nombre de forces de travail dans le procès de production. Cette forte demande en travail de la partie patronale absorbe une partie de l'AIR et fait émerger un rapport de force favorable à la classe ouvrière dans la négociation de son salaire.

En somme, la thèse de Marini semble donc confrontée à au moins deux puissants contre-arguments :

- a) la surexploitation semble intenable sur une longue période de temps, car la mort prématurée de générations entières de travailleuses et de travailleurs mènera, tôt ou tard, à l'augmentation des salaires ;
- b) la surexploitation est incompatible avec la survaleur absolue, car les dynamiques d'accumulation basée sur cette dernière produisent tendanciellement de hausse de salaire (contradiction avec la surexploitation qui prétend à une baisse famélique des salaires).

L'argument de Marini viendrait-il de s'effondrer sous nos yeux ? Rien n'est moins sûr, à condition de rappeler un élément important de son argumentaire : les conditions spécifiques de la formation d'une armée de réserve en Amérique latine, caractérisée selon Marini par une expansion continue de « formes sévères de surplus de population qui existent dans les sociétés dépendantes » (Marini, 2022a, p. 163). Comme le fait remarquer Ideley Colombini :

The history of Latin America can be seen as part of the history of the constitution and reproduction of a huge industrial reserve army. In spite of enormous changes in its form, the reproduction of a large industrial reserve army in Latin American continues according to the needs of a world market that intersects with both a productive structure focused on harvesting natural resources and a working class subjectivated in racial and ethnic prejudices and segregationist processes (Colombini, 2020, p. 418).

Gil Felix rappelle que pour Marini l'armée industrielle de réserve est la cheville ouvrière du processus de surexploitation dans la périphérie. Cette fonction serait double : « In the case of the dependent economy, the existence of the reserve army supported the superexploitation regime, and the existence of this regime made the reserve army an expanded one » (2022, p. 78). D'abord, Marini insiste sur la lenteur du processus d'absorption des structures précapitalistes⁷¹. Il s'ensuit que la campagne dispose d'un vaste bastion de paysans et de paysannes, prêts à être exploités une fois qu'ils sont complètement prolétarisés. La pression de cette main-d'œuvre, migrante et excédentaire, permet de contourner la tendance à la hausse des salaires qui serait le propre d'une dynamique d'accumulation gourmande en travail (Katz, 2022a, p. 180). Marini précise à ce propos que :

Par conséquent, la tendance naturelle du [capitalisme dépendant] sera d'exploiter au maximum la force de travail de l'ouvrier, sans se soucier de créer les conditions de son remplacement, tant qu'il peut toujours être remplacé par l'incorporation de nouveaux bras dans le processus de production. Ce qui est dramatique pour la population laborieuse d'Amérique latine, c'est que cette hypothèse s'est largement vérifiée : l'existence de réserves de main-d'œuvre autochtone (comme au Mexique) ou les flux migratoires dérivés du déplacement de la main-d'œuvre européenne, provoqué par le progrès technologique (comme en Amérique du Sud), ont permis d'augmenter constamment la masse des travailleurs, jusqu'au début de ce siècle. Le résultat a été de

⁷¹ Comme le note Felix, l'utilisation du concept de « structures précapitalistes » par Marini n'invalide pas sa thèse de la prédominance du capitalisme en Amérique latine et son opposition à la thèse du féodalisme qui légitimerait politiquement la nécessité d'une révolution bourgeoise préalable à la révolution socialiste (Felix, 2022, p. 87).

donner libre cours à la compression de la consommation individuelle du travailleur et donc à la surexploitation du travail (Marini, 2022b, p. 139).

En somme, dit Marini à la suite de Marx, les surpopulations sont une dimension constitutive du procès d'accumulation. En ce sens, il offre une critique polémique un peu pressée de la théorie de la masse marginale dans son postscriptum, théorie qu'il croit incapable de rendre compte de l'articulation entre surpopulation, classe et accumulation. Au détour d'une phrase, Marini dénonce « l'éclectisme de Nun » et croit que la théorie du pôle marginale de Quijano serait déconnectée des contradictions de classe (Marini, 2022a, p. 162). En dépit de cette critique un peu facile, il voit dans les colossales surpopulations une donnée spécifique du capitalisme dépendant. Et lorsque l'accumulation capitaliste est incapable de les reproduire sur une base régulière (comme dans la seconde phase du capitalisme dépendant), l'usage de la violence est primordial pour contrôler les paramètres de l'AIR.

En analysant le cas du Brésil entre 1965 et 1974, période marquée par la dictature et les répressions extra-économiques, Marini observe que l'intégration d'un plus grand nombre de forces de travail pendant le « miracle brésilien » s'accompagnait paradoxalement d'une baisse des salaires (Felix, 2022, p. 85 ; Marini, 1977). En réprimant les organisations ouvrières, c'est aussi le pouvoir de négociation des salaires qu'il leur ait retiré. Les exemples en Amérique latine ne manquent pas. En Colombie l'économiste Salomón Kalmanovitz (1985) observa une tendance similaire lors de l'épisode de la guerre civile nommé *La Violencia* (1948-58). Ce conflit est souvent à tort considéré par l'historiographie colombienne traditionnelle comme une lutte partisane opposant les membres des Partis conservateur et libéral. *La Violencia* doit en fait être comprise comme une bataille tournée autour de la question de la défense des privilèges de la propriété terrienne, et d'un modèle d'industrialisation qui se fonde sur l'exploitation de la paysannerie (*industrialización-hacendataria*) (Celis, 2020, p. 36-37). Toujours est-il que l'une des premières conséquences de la guerre civile est le déplacement forcé de milliers de paysans, migrants vers les villes, formant un nouveau bassin de force de travail bon marché. Kalmanovitz note qu'entre 1948 et 54, les salaires réels chutent de 11 % ; leur part dans le produit national tombe d'environ 50 % à 38,3 %, alors que la croissance de l'économie nationale est forte (Kalmanovitz, 1994, p. 399-400). La formation de surpopulation à partir de la désintégration de structures précapitalistes n'est pas non plus chose du passé. Prabhat Patnaik (2007, 2009) rappelle que, malgré l'enthousiasme des économistes libéraux devant la

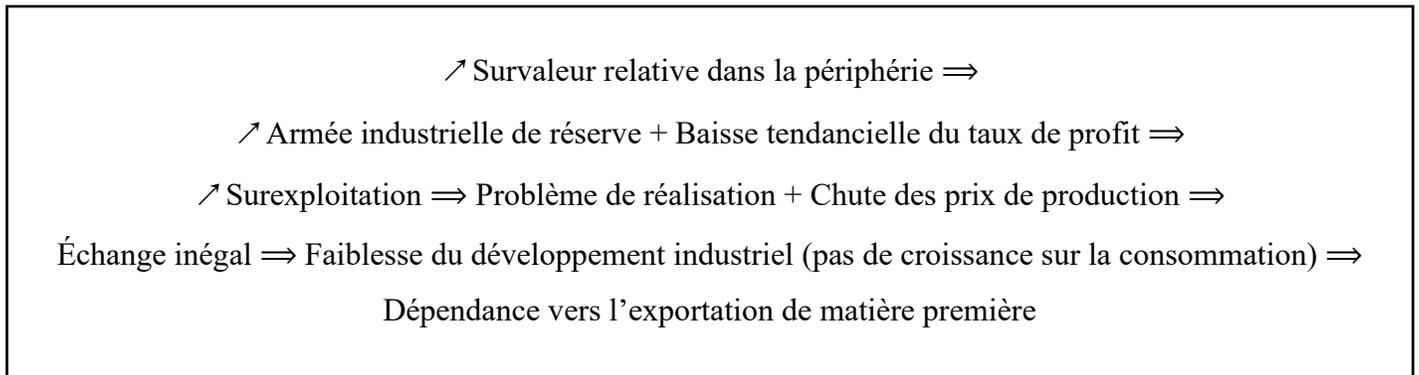
croissance chinoise et indienne, la hausse des salaires dans ces pays est fortement endiguée par le réservoir de population rurale de près d'un demi-milliard de personnes en Chine et d'un milliard en Inde (BM, 2022). Les formes restriction de la mobilité de la classe ouvrière — comme c'est le cas du système du *hukou* en Chine — permettent de contrôler les flux de populations et de les diriger vers les centres d'accumulation selon les besoins des capitalistes.

4.3.2 La seconde phase du capitalisme dépendant

Enfin, Marini considère qu'à terme le capitalisme dépendant acquiert ses lois autonomes, ce qui est réalisé plus au moins à la période d'ISI. En accord avec Marx qui considérait que la survaleur relative était le mode d'exploitation caractéristique du capitalisme pleinement développé (subsomption réelle), Marini défend l'idée que la seconde phase du capitalisme dépendant est marquée par une hégémonie de la survaleur relative comme mode d'exploitation du travail (Felix, 2022, p. 79 ; Marini, 2022a, p. 159). Cette période est donc caractérisée par une augmentation de la composition organique du capital et le développement des forces productives en Amérique latine. Toutefois, l'argument de *Dialectique de la dépendance* est que cette augmentation de la productivité ne supprime pas la tendance à la surexploitation de la force de travail. Au contraire, elle l'accroît, en combinant une augmentation de la productivité et une dévalorisation de la VFT à une pression aiguë sur les salaires (Marini, 2022a, p. 162-163). Le développement des lois de l'accumulation implique pour Marini une augmentation de la composition organique du capital qui mène progressivement à une chute du taux de profit dans la périphérie. Résistant au déclin tendanciel de ses profits, la bourgeoisie périphérique est menée à restreindre ses investissements en capital variable, en limitant au maximum le salaire de la classe ouvrière, en pigeant encore davantage dans son fond de subsistance minimal. Cette opération n'est pas sans conséquence pour le prix des marchandises de la périphérie sur le marché mondial. En mobilisant une thèse similaire à celle d'Arghiri Emmanuel dans *L'échange inégal* (1969) ou de Samir Amin dans *Le développement inégal* (1973), Marini défend ici l'idée que les prix de production (les coûts de production, plus le profit moyen) des produits manufacturés issus de la périphérie sont moins élevés que leurs concurrents étrangers. Les prix de production ne reflètent pas forcément la valeur réelle contenue dans les marchandises, ce qui fait dire à Marini que la seconde phase du capitalisme international annonce un contournement de la loi de la valeur au profit des prix de production

(Marini, 2022a, p. 160) ⁷². Donc, pour des produits plus ou moins identiques, la périphérie exporte davantage de marchandises à des prix réduits en échange de produits, vendus à gros prix, provenant des centres économiques. Les prix de production restent inchangés tant et aussi longtemps que les salaires n'augmentent pas, ce qui est improbable dans un contexte où l'armée industrielle de réserve se développe maintenant sur une base autonome. Le bassin de surpopulation est alimenté par une augmentation de la productivité qui nécessite moins de bras. La survaleur relative vient ainsi entretenir les surpopulations qui étaient à l'origine issues de la destruction des modes de production précapitalistes, court-circuitant par le fait même les tentatives d'élaboration d'un rapport de force de la classe ouvrière en faveur d'une augmentation des salaires.

Figure 4.2 : Résumé de l'argument de Marini sur la surexploitation dans la seconde phase du capitalisme dépendant



Légende : ⇒ = causalité / ↗ = augmentation / ↘ = diminution

Et enfin, l'argument de Marini se clôt en illustrant une tendance nécessaire du capitalisme dépendant, à savoir que la surexploitation de la force de travail de la périphérie rendrait impossible la constitution d'un marché intérieur. En effet, en venant piger dans le fond de consommation des prolétaires, la bourgeoisie nationale sape leurs capacités de consommation. Bref, le capitalisme dépendant saborde la constitution du marché intérieur, tout en s'exposant à des crises de sous-consommation.

⁷² À la différence de Marini, Emmanuel ne considère pas que les prix de production de la périphérie traduisent une violation de la loi de la valeur. Il suffit selon lui de postuler que, puisque les salaires sont plus bas, le prix de production l'est aussi. Ce dernier s'oppose donc aussi à la thèse Prebisch-Singer qui comprend la détérioration des termes de l'échange comme un rapport entre l'offre et la demande, plutôt qu'un effet des prix de production de la périphérie (Emmanuel, 1969, p. 129).

4.4 Revue de la littérature : héritage de la catégorie de surexploitation à l'ère néolibérale

Bien des choses ont changé depuis l'époque de *Dialéctica de la dependencia*. La phase d'industrialisation par substitution aux importations s'est heurtée à une crise dont elle ne s'est pas remise, menant à un processus de financiarisation et de désindustrialisation des économies latino-américaines. L'exportation des matières premières devient l'un des leviers de la croissance économique, réactivant une forme classique de dépendance, où les pays exportateurs de ressources pétrolifères et minières sont vulnérables face à l'oscillation des prix sur le marché mondial (Bednik, 2016 ; Gudynas, 2013 ; Svampa, 2011). La forme idéal-typique de la surexploitation mariniste — incarnée par la figure du prolétaire agricole de l'économie exportatrice ou de l'ouvrier industriel attaché à un appareil de production dépendant de l'étranger — semble se marginaliser au profit d'une restructuration des classes sociales caractérisée par l'explosion du travail flexible et informel, et ce autant à la périphérie qu'au centre (Breman et van der Linden, 2014 ; Durán et Narbon, 2021 ; Portes et Sassen-Koob, 1987 ; Sotelo et Felix, 2022 ; Standing, 2014a ; Wilson, 2020). Dans son œuvre tardive, Marini semble prendre très au sérieux le caractère global du régime d'exploitation néolibéral (Martins, 2022, p. 23). L'une de ses caractéristiques essentielles est que les multinationales internationalisent le capital, tout en segmentant la propriété juridique pour manœuvrer avec plus d'agilité dans la division internationale du travail⁷³. Le recours à la sous-traitance dans les pays à bas salaire est l'un des éléments clés de cette flexibilité néolibérale. Conséquemment, Marini avancera que la surexploitation capitaliste n'est pas une caractéristique exclusive des pays périphériques, et qu'elle existe aussi dans les pays centraux (Marini, 1996, p. 78-79).

Le théoricien brésilien ne semble néanmoins pas prendre toute la mesure de cet ajout quelque peu hasardeux pour le concept de dépendance qui perd, en quelque sorte, sa spécificité (Katz, 2022a ; Lastra, 2019, p. 8). Si la surexploitation est une condition universelle du régime de travail néolibéral — aussi bien au centre qu'à la périphérie —, on voit en effet mal comment cette catégorie permettrait d'expliquer les mécanismes de subordination politique et économique du Sud global. Ajoutons aussi que si l'on restitue l'argument de Marini dans toute sa complexité, il faut rappeler que la surexploitation naît pour lui d'une pression exercée par l'échange inégal et qu'elle

⁷³ Là-dessus, voir *Les classes sociales dans le capitalisme aujourd'hui* (1974, p. 64-68) de Nicos Poulantzas.

mène à terme à des problèmes de réalisation du capital. À ce sujet, il ne semble pas raisonnable d'avancer que cette contrainte de la sphère commerciale s'exerce dans les pays du Nord pour rémunérer son prolétariat en dessous de la valeur de la force de travail. Face à cette série de remarques, quel est donc le pouvoir explicatif de la catégorie de surexploitation pour rendre compte des nouvelles formes de dépendance et d'exploitation du travail liées au régime d'accumulation néolibéral ?

4.4.1 L'internationalisation de la surexploitation : Sotelo et Felix contre Osorio

Il existe un certain nombre de réponses à cette problématique. Pour les héritiers de Marini, il existe un certain nombre de solutions pour conserver la pertinence de la catégorie de surexploitation dans un contexte où le capitalisme globalisé a transnationalisé la précarité économique et le travail informel. Du côté de Sotelo Valencia et Felix, on embrasse pleinement l'apport tardif de Marini et propose un usage extensif de la catégorie de surexploitation. Les auteurs avancent que les diagnostics d'une montée du précarité (Standing, 2014a) ou de crise de la société salariale (Castel, 1999) seraient en fait redevable à une internationalisation du phénomène de la surexploitation. Cette tendance — exprimée sous des noms multiples : précarisation, flexibilisation, walmartisation, mcdonalisation, plateformisation ou ubérisation — toucherait autant le Nord que le Sud, et résulterait d'une restructuration de la relation entre travail et capital dans le néolibéralisme (Sotelo et Felix, 2022, p. 4). Les auteurs, tentant de rester fidèle à Marini, ne nient toutefois pas que la catégorie de surexploitation soit une spécificité des économies dépendantes, en témoigne l'écart salarial N-S : à titre d'exemple, l'intégration économique des États-Unis, du Canada et du Mexique (ALENA) profite des bas coûts de la force de travail mexicaine, payée entre 10 et 15 fois moins bien que dans les deux autres pays (Sotelo et Felix, 2022, p. 5).

Dans le cas de Jaime Osorio, il s'inscrit en faux contre l'utilisation extensive du concept de surexploitation. Il défend une position mariniste orthodoxe, c'est-à-dire que la surexploitation est un outil analytique pertinent uniquement pour comprendre les économies dépendantes. Le fait de payer des prolétaires en dessous de la VFT dans les pays du Nord, s'il s'agit d'un phénomène bien réel selon lui, n'égale pas l'internationalisation du processus de surexploitation (ce qui équivaldrait à universaliser la dépendance). Osorio reprend donc l'ensemble de l'argument de Marini (voir figure 4.2), et défend l'idée que la surexploitation n'existe, au sens strict, que lorsqu'elle bloque

les capacités de consommation du prolétariat et la reproduction élargie du capital, entérinant ainsi un processus de dépendance économique (Osorio, 2022b, p. 178). La surexploitation demeurerait ainsi une réalité spécifique du capitalisme dépendant ; le fait que de grandes couches précarisées du prolétariat du Nord global soient payées en dessous de leur VFT n'est pas indicatif d'un phénomène de surexploitation au sens marxiste.

4.4.2 Impérialisme et surexploitation : la contribution de John Smith

Le débat sur l'internationalisation de la catégorie de surexploitation a aussi pénétré des cercles de discussions anglophones sur la théorie de l'impérialisme (Higginbottom, 2023 ; Smith, 2018). Le théoricien John Smith dans son livre *Imperialism in the Twenty-first Century* (2016) prend une ligne d'attaque similaire à Sotelo et Felix sur la question de la surexploitation. Ce dernier nous trace le portrait d'une économie mondiale suspendue à des pratiques d'externalisation (*outsourcing*) et de délocalisation (*offshoring*) pour réduire ses coûts d'opération. Selon Smith, les impératifs d'accumulation du néolibéralisme placeraient la surexploitation au centre de sa reproduction élargie, en s'axant sur la diminution des coûts de production, où la force de travail du Nord se reproduit à partir de biens de consommation produits dans des pays à bas salaire (*low-waged nations*) (Smith, 2016, p. 44-45). Cette insistance marquée pour la surexploitation se distingue de la lecture léniniste de l'impérialisme qui a traditionnellement insisté sur les concepts de monopoles et d'exportation des capitaux pour expliquer les transferts de valeur vers les centres impérialistes (Baran et Sweezy, 1966 ; Jalée, 1970 ; Magdoff, 1970 ; Mandel, 1976 ; Palloix, 1974 ; Poulantzas, 1974). Depuis *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme* (1917), la postérité de l'analyse léniniste a par exemple repris de manière unilatérale le critère de « l'exportation des capitaux » pour appréhender le phénomène impérial dans sa dimension économique⁷⁴. La catégorie d'investissements directs étrangers (IDE) est apparue comme un indicateur financier particulièrement utile pour mesurer la puissance des entreprises monopolistiques. Les IDE reposent sur une structure de la propriété de l'entreprise qui permet le contrôle d'investisseurs étrangers sur un procès de travail (par exemple, par la possession d'un certain nombre d'actions de l'entreprise, estimé au seuil conventionnel de 10 % par le Front monétaire international). Dans un scénario

⁷⁴ L'argument de Lénine dans *L'impérialisme stade suprême du capitalisme* (1917) est néanmoins assez clair sur le fait que les « surprofits » et le salaire de « l'aristocratie ouvrière » des États capitalistes avancés étaient fondés sur la domination politique et économique des colonies et semi-colonies (Lénine, 1977, p. 130).

typique d'investissement direct, les IDE n'impliquent pas une fragmentation du procès de travail (comme c'est le cas avec les délocalisations), mais répliquent plutôt les méthodes productives du pays hôte. C'est notamment le cas de l'industrie extractive où les matières premières et le capital fixe sont plus faciles à protéger avec l'intervention directe des puissantes compagnies transnationales (Smith, 2016, p. 71)⁷⁵. Les industries du Sud se retrouvent ainsi bien souvent pilotées de l'extérieur par le capital étranger, et les profits tirés migrent vers le Nord, dans les coffres des compagnies mères. Smith critique néanmoins ceux qu'il appelle les « euromarxistes », à savoir ceux qui considèrent que la masse de survaleur est principalement produite et échangée dans les pays du Nord (Callinicos, 2009 ; Gindin et Panitch, 2012 ; Harvey, 2003 ; Wood, 2005), car leur reprise de la théorie léniniste de l'impérialisme oblitère le fait que les « surprofits » et le salaire de « l'aristocratie ouvrière » des États capitalistes avancés étaient fondés sur la domination politique et économique des colonies et semi-colonies (Lénine, 1977, p. 130). Smith commente à ce propos que :

Monopoly is used quite promiscuously in both bourgeois and Marxist literature to describe phenomena pertaining to production, distribution, brand loyalty, finance, concentration of capital, political and military power, and much else. Most of these pertain to the distribution of value, not to its production. A value theory of imperialism must distinguish between the two, and moreover recognize that the source of imperialist profits is not to be found in any form of monopoly—however big a role monopolistic corporations may play in helping to generate these conditions—but in super-exploitation, which brings us back to the oppression of nations (Smith, 2015).

Détarrant un vieux débat ayant opposé Arghiri Emmanuel à Charles Bettelheim autour de *L'échange inégal* (Bettelheim, 1969 ; Emmanuel, 1969), Smith réfute l'idée défendue par Bettelheim voulant que les profits soient plus imposants dans les centres parce que le taux d'exploitation y serait plus élevé, en raison d'une plus grande productivité (Smith, 2016, p. 220).

⁷⁵ En 2022, selon les chiffres du Bureau d'analyse économique des États-Unis, les principaux investisseurs de l'étranger étaient le Japon (721 G\$ US), suivi du Royaume-Uni (663,4 G\$ US), les Pays-Bas (617,1 G\$ US), le Canada (589,3 G\$ US), puis l'Allemagne (431,1 G\$ US). À l'inverse, les États-Unis dirigeaient principalement leurs investissements directs étrangers vers le Japon (775,2 G\$ US), vers le Canada (683,8 G\$ US) et troisièmement vers le Royaume-Uni (660,6 G\$ US) (BEA, 2023). En 2022, l'économie mondiale avait connu pas moins de 1,3 trillion de dollars investis en IDE, et dont pas moins de 70 % étaient dirigés vers les pays dits « en développement » (UN, 2023). Les marxistes ayant une analyse de l'impérialisme centrée sur les IDE ont ainsi raison de faire le constat empirique d'une supériorité dans le volume d'investissements entre pays du Nord que dans les rapports Nord-Sud. Nicos Poulantzas notait déjà ce point des investissements N-S vers des investissements N-N avec l'élaboration du Plan Marshall après la Seconde Guerre mondiale, où l'Europe devient la principale bénéficiaire des capitaux américains (Poulantzas, 1974, p. 56-57).

Remobilisant une ligne argumentative similaire à celle de Marini, Smith rétorque avec un double argument : 1) le taux d'exploitation est plus élevé à la périphérie grâce à une surexploitation forcenée dans les pays à bas salaire et 2) si le taux d'exploitation est satisfaisant au Nord, c'est parce que la valeur de la force de travail au Nord est maintenue basse grâce à la surexploitation du prolétariat du Sud.

En somme, conclut Smith, la surexploitation propre à l'impérialisme du XXI^e siècle s'appuierait sur la formation d'une gigantesque surpopulation dans les pays du Sud global. Les formes « irrégulières » et « atypiques » de prolétarianisation seraient caractéristiques de l'économie informelle et permettraient au capital de s'approprier une main-d'œuvre bon marché, payée en dessous de la valeur de sa force de travail.

4.4.3 Contre la théorie de la surexploitation : la réponse de Katz

L'économiste marxiste argentin Claudio Katz a fait une intervention remarquée dans le débat sur la surexploitation, en rejetant autant la thèse classique de Marini que les prétentions de ses héritiers contemporains à expliquer l'impérialisme néolibéral à partir de cette catégorie. Dans son livre *La teoría de la dependencia : cincuenta años después* (2018), il défend l'idée que le néolibéralisme a, plus que jamais, remis à l'avant-plan la question de la dépendance économique de l'Amérique latine. Les phénomènes de désindustrialisation, de financiarisation, de transnationalisation du capital, les vagues de privatisation des entreprises publiques, la reprimarisation de l'économie, la dépendance par la dette, la dollarisation du commerce international et l'explosion du secteur informel sont au nombre des facteurs. La question n'est pour lui pas tant de savoir si « dépendance il y a », mais au contraire, quel type spécifique de dépendance organise un drainage des ressources vers le Nord dans les différents pays d'Amérique latine (Katz, 2022a, p. 218-19). Après un examen critique de la thèse de Marini, il en conclut que le concept de surexploitation n'est pas central pour définir le capitalisme dépendant, et peine à expliquer les transformations économiques concomitantes au néolibéralisme. On peut en effet se demander si l'extorsion des surplus de ressources pétrolifères et minières est-elle structurée par la surexploitation, ou si l'explication par l'échange inégal n'est pas plus convaincante ? Katz défie donc l'idée que la surexploitation serait un mode systématique d'exploitation imposé sur le prolétariat périphérique, et croit plutôt que la VFT est simplement plus basse dans la périphérie. Autrement, l'argument de la surexploitation

contredit ses propres prémisses théoriques (la loi de la valeur), tout en supportant l'idée que de vastes pans de la population laborieuse sont condamnés à une mort prématurée. Selon lui, le concept de surexploitation aurait ainsi une application restreinte qui, dans le contexte du capitalisme néolibéral, se limiterait au secteur informel. Notre auteur dit enfin que les concepts d'échange inégal et de transfert sont plus robustes pour rendre compte de la dépendance économique (Katz, 2022a, p. 182-188). Le principe épistémique sous-jacent à l'argument de Katz est celui du rasoir d'Occam, à savoir que les théories plus simples sont préférables aux théories complexes si ces dernières n'apportent pas d'innovations significatives. Sa position est qu'une basse valeur de la force de travail et l'échange inégal permettent parfaitement d'expliquer la situation de paupérisme et d'inégalités sociales en Amérique latine, sans recourir à la complexité de l'argument de Marini sur la surexploitation.

Pour ce faire, il analyse donc une série d'objections : les « classiques » formulées par les contemporains de Marini (Cueva, Dussel et Amin entre autres choses), mais aussi des critiques plus actuelles concernant la validité de la catégorie de surexploitation pour appréhender le capitalisme néolibéral.

4.4.4 Un ensemble « d'objections compatibles »

La première objection classique que mentionne Katz est celle formulée par F. H. Cardoso et J. Serra (1978). Prolongeant une intuition développée par Cardoso dans ses *Notas sobre el estado actual de los estudios sobre dependencia* (1972), ce duo avancera que Marini confond en vérité les concepts de survaleur absolue et de surexploitation ; les formes primitives et brutales de survaleur absolue — comme le montrent les exemples anglais ou irlandais illustrés par Marx dans *Le Capital* — seraient en Amérique latine dépassées par l'introduction du développement technique associé à la survaleur relative. Contre cette objection célèbre, Marini avait déjà répondu dans son *Postscriptum* que la surexploitation est tout à fait compatible avec l'augmentation de la productivité du travail, d'où l'erreur d'impliquer que la prédominance d'un mode d'exploitation écarterait l'existence des autres (Marini, 2022a, p. 161). Les modes d'exploitation peuvent être combinés, bien que l'un prédomine. Sur cet aspect, Katz croit que la critique de Cardoso et Serra doit s'incliner devant le contre-argument de Marini. L'économiste argentin en profite néanmoins pour rappeler que cette relation de connivence entre surexploitation et l'innovation technologique était un cas de

figure paradigmatique du modèle de développement d'ISI, ce qui rend problématique l'exportation de la catégorie de surexploitation à d'autres contextes historiques, notamment aux régimes d'exploitation non salariés (Katz, 2022a, p. 181). À ce propos, Marini avançait lui-même qu'il existait une forme d'incompatibilité structurelle entre l'esclavage et la surexploitation, car le régime de travail forcé n'est pas basé sur un bouleversement des forces productives qui permettrait d'abaisser la valeur de la force de travail : « En d'autres mots, l'esclavage, en mettant de côté des conditions exceptionnelles du marché du travail, est incompatible avec la surexploitation » (Marini, 2022b, p. 133). La valeur de la force de travail de l'esclave ne possède pas la même élasticité que celle du prolétaire. En somme, Katz (2022a, p. 181) rappelle que Marini considérait la surexploitation comme une caractéristique spécifique du capitalisme dépendant, supposant la forme salariale et un processus élargi de prolétarianisation.

Face à la faiblesse de l'argument de Cardoso et Serra, Katz se penche ensuite sur un certain nombre d'objections — historiques et contemporaines — qu'il juge compatible entre elles et plus à même d'expliquer les formes de dépendance.

4.4.4.1 L'objection de la contradiction

Katz rappelle l'objection classique formulée par le sociologue marxiste équatorien Augustín Cueva contre Marini. Ce dernier avait en effet formulé un argument plaidant l'incompatibilité entre le principe d'une surexploitation du travail et l'accumulation du capital. Pour Marx, le système capitaliste « normal » reproduit les ouvriers à partir de salaires fixés par le marché du travail (notamment par le degré de surpopulation avec l'offre de travail d'une économie nationale donnée). Si le capitalisme échoue de manière prolongée à assurer la reproduction biologique des ouvriers et des ouvrières, il menace aussi les conditions de l'exploitation en général (Cueva, 1982, p. 65-73 [1973] ; Katz, 2022a, p. 182).

Rappelons aussi que, si Marini précise bien que la surexploitation n'est possible que dans des contextes où existent des formes « sévères » de surpopulation, des effondrements démographiques dûs aux conditions de travail mèneraient nécessairement à des crises (déficit de main-d'œuvre), puis à une hausse des salaires. Le fardeau de la preuve revient donc aux marinistes de prouver que le niveau de natalité de la classe ouvrière et le rythme de dépossession de la paysannerie par

l'accumulation initiale grimpe toujours plus vite que la mortalité du prolétariat surexploité. Cette affirmation semble néanmoins difficile à prouver dans un contexte marqué par la fermeture des grands cycles de migrations rurales vers la ville de l'époque ISI, une diminution du pourcentage relatif de la population rurale, et une émigration importante des prolétaires latino-américains vers le Nord (Portes et Roberts, 2005 ; Tokman, 1982).

Un contre-argument marxiste pourrait consister à dire que la surexploitation ne touche pas à la subsistance physiologique du prolétaire, mais uniquement à son niveau de vie, à l'élément « historique et moral ». Néanmoins, cette hypothèse aboutit à un autre problème, car, chez Marx, la dimension sociohistorique de la VFT est déterminée par les luttes entre le Travail et le Capital. La possibilité de la surexploitation s'expliquerait ainsi par le manque de conflictualité du prolétariat du Sud, ce que Marini, en sa qualité de théoricien révolutionnaire, est loin d'accepter (Katz, 2022a, p. 182). Aussi, il n'est pas évident de savoir pourquoi, si la composante sociohistorique de la force de travail est plus basse dans les pays de la périphérie, cela impliquerait *nécessairement* que la force de travail soit payée en dessous de sa valeur. La valeur de sa force de travail pourrait simplement être plus basse, ce que tentera justement de défendre Katz.

4.4.4.2 Basse valeur de la force de travail, paupérisme et problèmes empiriques

Pour Katz, la complexe architecture conceptuelle de Marini sur la surexploitation (voir figure 4.2) peut être simplement remplacée par l'idée que la VFT est plus faible dans la périphérie. Cette thèse serait selon lui fidèle au point de vue de Marx qui n'admet pas de contradiction systématique de la loi de la valeur, tout en acceptant que les VFT se segmentent nationalement par le niveau de productivité et le degré de la lutte des classes dans chaque nation (Emmanuel, 1970, p. 169 ; Marx, 2014a, p. 627). En suivant Katz, il semble donc plus juste d'affirmer que le paupérisme et les inégalités sociales sont une dimension constitutive du capitalisme périphérique, sans pour autant mobiliser le concept de surexploitation. Cet argument demeure aussi congruent avec l'explication de Marx voulant que l'armée industrielle de réserve est le principal vecteur qui permette de réguler les salaires à la baisse et d'offrir un taux d'exploitation satisfaisant pour les capitalistes.

Katz avance que certains auteurs prennent — comme Miguel Ruiz Acosta — comme preuve l'espérance de vie dans la périphérie comme une preuve de la surexploitation. Or, ces données ne

sont pas indicatives de la valeur de la force de travail (qui est d'emblée un concept non empirique chez Marx), ce qui fait que ces mêmes statistiques pourraient être avancées pour prouver une VFT plus basse dans la périphérie (Katz, 2022a, p. 184). Si on accepte le concept de VFT, il faut aussi s'accorder avec Marx sur le fait qu'il est une donnée relative et historique. Si on dit que le paiement force de travail tombe en deçà d'un certain seuil vital, ce seuil vital est lui-même toujours déterminé par des conditions historiques, sociales et économiques particulières. Il est donc impossible de tracer une ligne qui délimiterait de manière absolue l'élément physiologique de l'élément social dans la valeur de la force de travail, sans quoi on tomberait dans l'arbitraire. À combien de calories consommées par jours un prolétaire peut être dit, de tout temps, surexploité ? Cette question ne peut trouver de réponse satisfaisante⁷⁶. Katz avance donc, non sans raison, que le concept marxien de surexploitation ne peut pas être défini de manière ahistorique (Katz, 2022a, p. 187).

Enfin, Katz conçoit qu'il est plus convaincant d'admettre une basse valeur de la force de travail plutôt que la surexploitation, car cette hypothèse viendrait saper les fondements logiques de la théorie marxienne du capitalisme. En effet, si les marxistes contemporains — Osorio, Sotelo Valencia, Smith et Cie — admettent une transgression systématique de la loi de la valeur, alors la valeur semble perdre son statut de loi, soit de normes économiques pourvues de régularité. Comme nous l'avons vu, il semble juste de dire que les lois économiques peuvent être durement influencées par des phénomènes politiques, mais l'intervention exogène semble modifier les paramètres *intérieurs* à une loi, plutôt que l'invalider. De plus, si la valeur perd son statut de loi économique, alors il semble inutile d'avancer, avec la théorie marxiste de la surexploitation, que les prolétaires de la périphérie sont payés en dessous de leur VFT, puisque ce référent n'a aucune objectivité. Katz conclut que :

But if this violation is taken as a rule, what sense does the theory of value have as the organizing principle of the logic of capitalism? A transgression should be seen at most as an exception. It does not make sense to assume that the theoretical edifice of *Capital* operates in reverse in practice. Dependency is not based on the violation of the law of value, but on its fulfillment (Katz, 2022a, p. 189).

⁷⁶ Et pour trouver une réponse satisfaisante, il faudrait se référer à un certain niveau de vie moyen, ce qui déplace une nouvelle fois le problème.

Ajoutons de notre côté que cette idée semble aussi compatible avec le postulat méthodologique de la valeur chez Marx qui répond à un principe de « moyenne idéale »⁷⁷, où la valeur est fixée comme une moyenne de temps de travail socialement nécessaire, en dépit du niveau de productivité ou d'assiduité au travail de tel ou tel ouvrier pris individuellement. En ce sens, même la valeur de la force de travail est « moyenne », et la référence de cette moyenne est toujours relative : au niveau national ou au niveau mondial. Se situer au-dessus ou au-dessous de cette moyenne ne semble pas permettre d'avancer clairement qu'il y aurait surexploitation (ou même sous-exploitation). Du reste, cette manière de concevoir la surexploitation en fonction d'une « moyenne idéale » semble nettement diverger de l'argument de Marini qui entrevoit l'exploitation de manière *absolue* (et non pas comparative), soit comme une privation du fond de subsistance essentiel de l'ouvrier.

4.4.4.3 L'argument de la primauté explicative de l'échange inégal

Priorisant encore une fois un principe épistémologique de simplicité, le théoricien argentin croit que si le concept d'échange inégal permet d'expliquer la même réalité que celui de surexploitation, le second semble superflu à intégrer comme un élément nécessaire de la TMD. À ce propos, Katz rappelle l'argument central de Marini, à savoir que la surexploitation naît d'une pression de l'échange inégal pour compenser le drainage de valeur vers les centres impérialistes. Il serait donc plus juste de dire que, si surexploitation il y a, il s'agit d'un effet *secondaire* du phénomène de dépendance, plutôt que sa cause fondamentale (Katz, 2022b, p. 186). L'échange inégal, en raison de la division du travail et le développement de l'appareil technique du centre, permet d'imposer une structure des prix qui avantage le Nord global. C'est en somme l'objection qu'avait déjà formulée le philosophe mexicain Enrique Dussel à Marini, en se basant sur l'héritage des classiques du marxisme ayant pris au sérieux la question des transferts (Bauer, Grossman, Rosdolsky, Mandel, etc.), comme le rappelle Katz. Marini aurait ainsi inversé la cause et l'effet : ce ne sont pas les mauvaises conditions de travail dans la périphérie qui mène au sous-développement, mais le sous-développement qui mène aux conditions de travail. S'inspirant des contributions classiques et contemporaines du dépendantiste égyptien Samir Amin, Katz y voit un autre exemple de la possibilité d'expliquer sans recourir au concept de surexploitation, en insistant sur les concepts de

⁷⁷ Dans le Livre 3 du *Capital*, Marx dit que son projet est de mener l'étude de « l'organisation interne du mode de production capitaliste, en quelque sorte dans sa moyenne idéale » (Marx, 1976b, p. 751).

rentes impérialistes et de limitation de la mobilité du prolétariat⁷⁸. La mobilité des personnes n'est pas aussi fluide que celle des capitaux, ce qui permet de fixer une AIR à des zones nationales, et de corseter durablement l'augmentation des salaires.

En définitive, la question des prix de production du Nord contre ceux du Sud semble une avenue plus probable pour expliquer la dépendance économique. Grâce au monopole du savoir et le contrôle de la concurrence des marchés, les pays impérialistes peuvent imposer au marché mondial des prix de production de marchandises au-dessus de leur valeur. Ce phénomène est aujourd'hui d'autant plus aggravé à une époque où le Nord exerce son hégémonie sur le Sud grâce à des investissements massifs dans la recherche et développement de nouvelles technologies (Durand Folco et Martineau, 2023).

4.5 Katz et le paradoxe de la surexploitation du secteur informel

Enfin, Katz considère que le concept marinien de surexploitation est trop particulier pour éclairer d'autres contextes historiques. Sculpté sur mesure sur le modèle d'ISI, il peinerait à rendre compte des modifications qu'auraient subies les modes d'accumulation du capital mondial et les nouvelles formes de dépendance économique de la périphérie. En effet, Katz, invoquant le concept de semi-périphérie de Wallerstein (1976), rappelle qu'il est impossible d'utiliser la catégorie de surexploitation comme un élément qui distingue des puissances intermédiaires montantes (Corée du Sud) ou déclinantes (Brésil) de la périphérie classique (Bangladesh) (Katz, 2022a, p. 193, 2022b, p. 21). Cette catégorie laisse, telle quelle, peu de marge de manœuvre pour procéder à des analyses dans le grain fin, des études comparatives pourtant nécessaires pour mettre en lumière la spécificité des nouvelles formes de dépendance et d'accumulation associées au néolibéralisme.

Katz conclut son argument en affirmant que la catégorie de surexploitation n'est pas dénuée de tout intérêt théorique et analytique, mais dans la mesure où on lui réserve un domaine d'analyse régional. En effet, le phénomène de surexploitation du prolétariat n'est pas impossible, à condition de noter :

- i) que la surexploitation ne peut pas exister comme un mécanisme systématique de violation de la

⁷⁸ Cette affirmation de Katz semble néanmoins refléter une lecture sélective de l'œuvre d'Amin, puisque ce dernier fait référence à de nombreuses reprises au concept de surexploitation et à Marini dans son livre *L'échange inégal et la loi de la valeur* (Amin, 1988, p. 113, 123, 126).

loi de la valeur ; ii) qu'elle n'est pas essentielle pour expliquer la dépendance économique, et que les concepts de transfert de surplus et de basses VFT sont suffisants ; iii) qu'elle n'est pas un trait distinctif des économies périphériques.

Pour Katz, un usage adéquat du concept de surexploitation implique de prendre en compte les rapports de classes propres au néolibéralisme, où les attaques menées contre les conditions de travail ont mené à une augmentation de la précarité face à l'emploi et à des disparités salariales sans précédent. Le marché du travail est maintenant segmenté entre les secteurs formels et informels ; dans le premier cas, il demeure encore une certaine stabilité et une intégration à l'emploi, en plus de salaires plus élevés, alors que dans le second, la précarité est sans limites et les salaires sont chétifs (Katz, 2022a, p. 192). Rejoignant un grand nombre de recherches marxistes classiques sur l'informalité (Meillassoux, 1979 ; Moser, 1978 ; Portes, 1978), Katz affirme que la VFT dans le secteur informel est plus basse que dans le secteur formel. Ce dernier affirme qu'à ces deux secteurs s'ajoutent un troisième, commun à toutes les économies, un secteur paupérisé et semi-employé. L'auteur croit que c'est à ce troisième secteur que peut effectivement s'appliquer le concept de surexploitation, puisqu'il est rémunéré en deçà de sa VFT. Cherchant à illustrer quels types de travailleurs sont membres de ce groupe, Katz dit que : « This situation is observed among the immigrants in the center, the newly-arrived migrants from the countryside in the semi-periphery, and the marginalized urban sectors in the periphery. » (Katz, 2022a, p. 193). Le niveau de rémunération de la VFT dans ses trois groupes serait déterminé par le niveau de développement et l'insertion dans la chaîne globale de valorisation du capital.

Tableau 4.2 : Valeur de la force de travail par types de travailleurs

Place dans la chaîne mondiale de valorisation	E1	E2	S
Centre avancé	100	70	30
Nouveau centre	40	20	10
Semi-périphérie émergente	60	40	20
Semi-périphérie déclinante	50	30	15
Périphérie	20	10	5

Légende : E1 = Formel / E2 = Informel / S = Surexploités

Pris dans : Katz 2022, 194.

La typologie katziene se bute néanmoins à d'importants problèmes théoriques. D'abord, sa segmentation du marché du travail est quelque peu arbitraire. Pourquoi, en effet, l'économie informelle (E2) est différenciée du secteur surexploité (E3) ? Si l'économie informelle n'est pas un parfait synonyme de pauvreté et inclut aussi des emplois exigeant une formation professionnelle, il est évident que c'est du côté de l'économie informelle qu'il faut se tourner pour trouver le plus bas niveau de valeur de la force de travail (Portes, 1978 ; Portes et Castells, 1991 ; Portes et Hoffman, 2003). Autrement dit, le secteur surexploité doit nécessairement, pour Katz, être le fond résiduel du secteur informel, où il existe principalement une économie de subsistance. Autrement dit, E3 est en fait une sous-catégorie de E2.

Ensuite vient un autre problème. Comme le soulève Jaime Osorio dans son article en réponse à Katz, *Teoría marxista de la dependencia sin superexplotación : Una propuesta de desarme teórico para avanzar* (2017, p. 9)⁷⁹, l'essentiel de l'argument de l'économiste argentin concernant un renouvellement de la TMD repose sur l'idée que la transgression de la loi de la valeur ne peut, au mieux, qu'être accidentel. En admettant qu'il existe une couche de prolétaires marginaux surexploités dans chaque formation sociale, la typologie katziene des valeurs de la force de travail rejoint donc, contre son gré, l'argument des théoriciens marxistes de la surexploitation qu'il a lui-

⁷⁹ L'article d'Osorio a aussi été publié en anglais dans le journal *Latin American Perspectives* sous le titre de « Assessing a Proposal for Updating the Marxist Theory of Dependency » (2022a).

même si longuement critiqué. En effet, comme nous l'avons vu en introduction, le développement du capitalisme néolibéral a informalisé la majorité des formes de travail à l'échelle planétaire. Les quelque 2 milliards de travailleurs et travailleuse absorbés dans l'informalité ne peuvent pas être considérés comme des formes « accidentelles » de transgression de la loi de la valeur.

Osorio ajoute, non sans raison, que Katz néglige de différencier les niveaux d'analyse concernant l'utilisation de la catégorie de valeur. Invoquer l'inviolabilité de la loi de la valeur dans le capitalisme, c'est rester au premier postulat méthodologique de Marx (soit celui de la première section du premier Livre), sans entrer dans l'analyse concrète. Les caractéristiques de la dépendance économique ne peuvent donc pas être trouvées *telles quelles* dans le *Capital*, puisqu'il s'agit d'une réalité historique qui commande un niveau d'abstraction moins élevé (Osorio, 2017, p. 7-8). La preuve étant que Katz défend lui-même une compréhension de l'échange inégal comme mécanisme de transfert des surplus qui opère en échappant au principe de compétition (le monopole technologique permettant de fixer des prix de production *ad hoc*), contournant ainsi la loi de la valeur. Les théories marxistes de l'impérialisme, si elles peuvent avec raison s'appuyer sur le postulat méthodologique de la valeur, ne peuvent pas non plus pétitionner son omnipotence et son inviolabilité, sans en même temps reconduire les conceptions économiques bourgeoises selon lesquelles le marché est un principe de compétition qui régit l'ensemble des processus d'accumulation, et où les marchandises s'échangent « à leur juste valeur »⁸⁰.

En définitive, malgré un argumentaire nuancé contre la théorie de la surexploitation, Katz rejoint les théoriciens marxistes contemporains de la surexploitation sur un point essentiel : le secteur informel (ou du moins, la couche la plus paupérisée de ce dernier chez Katz) est le lieu privilégié de la surexploitation dans le capitalisme néolibéral. En admettant en fin de compte que la surexploitation s'applique, mais uniquement dans le sédiment de l'économie informelle, Katz postule indirectement — et ce, conjointement avec les marxistes — que le secteur informel se résume au salariat déguisé.

⁸⁰ Dans leur article *Prelude to a New Imperial Order?*, Todd Gordon et Jeffery R. Webber semblent prêter le flanc à cette critique, en admettant notamment que toutes les nations sont subordonnées à la loi de la valeur et à son principe de compétition. Selon ces derniers, la théorie du capital monopoliste (Baran et Sweezy, 1966 ; Gindin et Panitch, 2012) aurait un pouvoir explicatif limité, notamment car elle minimiserait les dynamiques de concurrence et de compétition propre à la loi de la valeur (Gordon et Webber, 2024).

4.6 PPM et surexploitation : l'éternel problème

Néanmoins, l'argument de la surexploitation du secteur informel ne fonctionne qu'en admettant l'universalité d'une prolétarianisation de type marxienne traditionnelle. En effet, Marini le premier considérait que l'esclavage n'était pas un régime de travail adapté à la surexploitation, car il ne possédait pas de malléabilité sur le coût de reproduction de la main-d'œuvre (incapacité à faire baisser le prix des marchandises consommées par les esclaves). Comme le rappelle Felix :

according to Marini, *only with proletarianization was the regime of superexploitation of labor fully guaranteed*. He demonstrated that other labor relations constituted an obstacle to the institution of superexploitation of labor in that only when there were "free" individuals who were led to sell their labor power was it possible to have a regime in which the price of this commodity was systematically kept below its value (Felix, 2022, p. 83).

Comme ce mémoire s'est efforcé de le démontrer, le travail informel ne répond toutefois pas intégralement à la définition du travail doublement libre, contraint à la vente de sa force de travail. D'abord, l'argument de Marini suppose que c'est l'armée *active* du prolétariat du Sud qui est surexploitée (les salariés), plutôt que les surpopulations (comme la couche stagnante). La petite production marchande représente donc une épine dans le pied des théories marxistes de la surexploitation, puisque le segment du prolétariat informel possédant théoriquement la plus basse valeur de la force de travail n'est pas forcément intégré au salariat. La thèse mariniste de la surexploitation recèle l'assertion implicite d'une universalité de la prolétarianisation nord-atlantiste. Comme nous l'avons vu dans le chapitre 2, les « formes sévères de surpopulation » propres au capitalisme sont *aussi* un lieu de gestation de formes de travail non exploitées au sens capitaliste, puisque durablement exclues de l'économie. Ce problème a bien été saisi par un autre surexploiteur, Andy Higginbottom, pour qui corriger Marini débute par intégrer toutes les formes de travail subordonné à la théorie de la surexploitation : « To be truly general, the theory of surplus value needs to include free, waged labor and enslaved labor, as well as other forms of subjugated labor, as modes of exploitation » (Higginbottom, 2023). Bien qu'il ne manque pas d'intérêt, cet argument complique encore davantage le problème, car il s'inscrit dans le prolongement de l'hyperfonctionnalisme que nous avons déjà critiqué dans le dernier chapitre. Cette fable de l'hyperconnexion conçoit qu'absolument toutes les formes de travail — indépendamment de leur relation directe ou indirecte avec le capital — sont appropriées par des entrepreneurs, et

potentiellement surexploitées. Cette complication résonne avec notre cas de la PPM qui est loin d'être systématiquement intégrée à l'exploitation capitaliste.

De son côté, le seul élément que nous laisse Marini pour penser la relation entre la PPM et la surexploitation est sa déclaration assassine lancée à Nun et Quijano, où il avance que le capitalisme dépendant a tendance à produire une grande AIR. Le retour à une théorie de la marginalité est ainsi doublement important pour comprendre i) les rapports de classes, ii) le rapport des classes marginalisées à l'exploitation.

4.6.1 Vers un modèle alternatif de la « surexploitation » du travail informel

Enfin, nous croyons pouvoir renvoyer dos à dos les marinistes et leurs critiques. D'un côté, les marinistes orthodoxes avancent que le prolétariat périphérique est payé en deçà de la VFT en raison de la pression de l'échange inégal, ce qui implique que les capitalistes doivent s'approprier une partie du fond de subsistance de la classe ouvrière. De l'autre, des théoriciens comme Katz ou Figueroa défendent l'idée que la VFT du prolétariat du Sud est simplement plus basse en raison de la structure productive caractéristique de la périphérie. Katz admet en dernier ressort l'existence d'un prolétariat surexploité, comme couche sédimentaire du secteur informel, bien que cela aille invalider son argument central. Le débat sur la surexploitation semble avoir oublié un élément fondamental de la détermination de la VFT, à savoir ses différentes composantes. Dans le chapitre 3, nous avons vu avec Claude Meillassoux que la VFT est composée du salaire direct et indirect, laquelle est découpée en trois segments : 1) la reconstitution de l'ouvrier pendant sa période d'emploi, 2) son entretien dans les périodes de non activité et 3) la reproduction de sa progéniture. D'ordinaire, dans les pays du Nord global, les capitalistes assument l'intégralité de la VFT ; l'État, dont le trésor est assuré par la contribution à l'impôt de toutes les classes, prend en charge la gestion de la composante 2, en établissant différents programmes sociaux (chômage, accès universel à la santé, etc.). À l'inverse, la VFT dans les pays du Sud est plus basse, car les capitalistes déchargent les segments 2 et 3 sur des stratégies de reproduction paracapitalistes, d'où la formation d'un secteur informel et d'une économie paysanne capable de reproduire cette force de travail à bas coût. Bien que le refus de prendre en charge le salaire indirect par la bourgeoisie périphérique puisse avoir de lourdes conséquences sur le niveau de vie, il n'est donc pas nécessaire de dire que le prolétariat périphérique est condamné à une mort prématurée, comme le font les marinistes.

Comme l'avait évoqué G. Battacharya dans son *Rethinking racial capitalism*, on peut aussi très bien mourir de faim par exclusion, sans être (sur)exploité.

En définitive, la théorie marxiste de la surexploitation, selon laquelle le prolétariat est rémunéré en dessous de la valeur de sa force de travail, perd ainsi de sa pertinence si l'on revisite la VFT à la lumière de l'existence d'activités non capitalistes qui existent dans les pores du MPC. Ces espaces économiques — comme l'économie informelle, domestique ou communautaire — fournissent des biens et services à moindre coût, réduisant ainsi le coût de reproduction de la force de travail pour le capital. Ainsi, au-delà d'une simple « cohabitation », le capitalisme produit et reproduit activement ces espaces non capitalistes par sa matrice de surpopulation, en les intégrant comme un mécanisme subsidiaire pour réduire ses coûts. Ce dispositif permet au capital d'externaliser certaines dépenses nécessaires à la survie de la force de travail, compressant ainsi sa valeur de manière structurelle. Ce n'est pas que le prolétariat est systématiquement payé en dessous de sa valeur, mais que cette valeur elle-même est artificiellement abaissée par la marginalité sociale, entretenue par le capitalisme lui-même, ce que permet de révéler l'identification de fonctions spécifiques au sein de la PPM informelle.

CONCLUSION

En finir avec l'eurocentrisme : le marxisme et l'étude du Sud global

Ce mémoire est parti de l'idée que le processus de prolétarianisation tel qu'envisagé par les classiques du marxisme ne s'est pas déroulé conformément à la thèse de la polarisation simple. Et pis encore, que les structures de classes contemporaines — bien que dominées par le travail manuel — semblent remettre en cause la formation d'un prolétariat homogène, productif et exploité, au sens marxien traditionnel. Une première petite victoire de ce mémoire est donc d'avoir mis en échec ce déterminisme qui est inhérent à une méthode d'interprétation eurocentrée, en renforçant ainsi l'esprit originel du projet marxiste qui est celui d'être une épistémologie ancrée, ouverte, et attentive à la réalité des classes subalternes. Bien que cette critique de l'eurocentrisme forme en quelque sorte le point de départ des théories à saveur marxisantes sur le secteur informel, il nous semble que la dernière phase des débats sur l'informalité est marquée par un retour à la thèse du prolétariat informel. Cette thèse est particulièrement perceptible dans les débats récents entourant la surexploitation du secteur informel. L'une de nos principales contributions est d'avoir pointé ce problème, une équivoque qui est solidaire d'une conception fictive du capitalisme, hypostasiant son grand potentiel intégrateur. Résister à cette dérive implique de revisiter le concept de marginalité, qui est encore à ce jour une dimension constitutive des surpopulations néolibérales. Avec quelques exemples empiriques, nous avons vu que le secteur informel comme courroie de transmission directe du capital est loin d'aller de soi, l'indice de marginalité du secteur informel étant plus ou moins prononcé en fonction de la division internationale du travail. Notre contribution permet ainsi de nuancer la thèse du salariat déguisé, et de fournir un critère opérationnel précis — le « commandement capitaliste » — pour des analyses ultérieures identifiant les connexions entre l'accumulation et les différentes formes de travail subalternes.

Ce critère est fondamental pour refonder une conception dialectique de l'ontologie sociale du MPC, formée du procès de travail immédiat, mais aussi d'une foule de ramifications, de conditions de possibilités : de l'écologie, au travail reproductif en passant par les surpopulations. Même le concept de mode de production le plus « pur » et le plus abstrait ne peut se passer d'intégrer ces espaces, activités et ressources non capitalistes à son analyse. On pourrait donc dire que ce mémoire se « décentre » du rapport salarial traditionnel pour réfléchir le capitalisme, mais accorde une

centralité à la question des classes, du travail et de l'accumulation pour appréhender la totalité sociale.

Un autre petit succès de cette recherche est d'avoir montré comment les rapports de production capitalistes ne se limitent aucunement à de simples rapports d'exploitation, déterminés par les positions dans le procès de travail immédiat, comme le croient les partisans du marxisme structuraliste. L'analyse des surpopulations — qui est trop souvent négligée par les marxistes de tout acabit — enseigne que l'AIR est un lieu de gestation de diverses classes subalternes, et que l'accumulation dépend et reproduit des espaces non capitalistes. La petite production marchande marginale, bien qu'elle défie les définitions conventionnelles de la classe ouvrière, ne peut pas être étudiée en faisant abstraction du rapport capital-travail, car elle est le pur produit des formes d'exclusion propre à la société capitaliste. En bref, pour demeurer une méthode vivante, le marxisme doit historiciser ses propres catégories logiques, à commencer par celles de classes et de surpopulation. Il n'en demeure pas moins que, pour être un marxiste attentif aux formations sociales périphériques, il faut aussi critiquer certains présupposés que l'on retrouve dans *Le Capital*, et notamment la thèse selon laquelle le prolétariat serait une classe composée de travailleurs doublement libres, et le seul agent capable d'engendrer un survaleur. Du reste, cette attitude critique demeure conforme à l'essence de la pensée de Marx.

En réalité, le projet intellectuel marxiste du XX^e siècle — exception faite de la Deuxième internationale et du stalinisme — n'a eu de cesse de chercher à percer la spécificité des formations sociales de ce qu'on appelait alors « l'Est ». Partant de l'expérience de la Révolution russe de 1905, les marxistes se sont penchés sur l'analyse des modèles mixtes de capitalisme, encore pris avec des modalités économiques « semi-coloniales » ou « semi-féodales ». Une liste non exhaustive peut ici être tracée : les travaux sur la question agraire de Kautsky, l'œuvre de Luxemburg et de Lénine sur l'impérialisme, la théorie du développement inégal et combiné de Trotski, ou encore les contributions de Gramsci sur la paysannerie, en plus de ses textes sur les différences entre l'hégémonie des États d'Est et d'Ouest, etc. (Chibber, 2013, p. 291-292). En Amérique latine, même bien avant la consolidation de la théorie marxiste de la dépendance, la critique de la conception eurocentrée du fait révolutionnaire avait déjà trouvé un écho favorable chez un certain nombre de penseurs socialistes non dogmatiques, attentifs à leur réalité sociale et historique. Le dialogue avec Marx — qu'il soit explicite ou implicite — se fait en couplant la question des classes

à la réalité nationale-coloniale. C'est notamment le cas du Cubain José Martí (1853-1895), du Péruvien José Carlos Mariátegui (1894-1930), du Colombien Jorge Eliécer Gaitán (1903-1948) et même dans une certaine mesure du Mexicain Emiliano Zapata (1879-1919), militants pour qui la révolution en Amérique latine ne pourrait jamais se limiter à une plate imitation des expériences historiques européennes (Schlez, 2020, p. 46). Pour Mariátegui, le socialisme indo-américain aurait des spécificités irréductibles :

Nous ne voulons certainement pas que le socialisme soit, en Amérique, calque et copie. Il doit être création héroïque. Nous devons donner vie, avec notre propre réalité, dans notre propre langage, au socialisme indo-américain. Voici une tâche digne d'une nouvelle génération (Mariátegui 1928, 249 trad. Löwy, 2014, p. 21).

En insistant sur la spécificité des structures de classe des capitalismes du Sud, un travail comme le nôtre offre des outils conceptuels pour intervenir dans les débats opposant marxisme et postcolonialisme faisant rage depuis la parution du livre *Postcolonial Theory and the Specter of Capital* (2013) de Vivek Chibber. Dans son ouvrage, Chibber entend en effet remettre en cause les grandes propositions axiomatiques et théoriques des canons des *subaltern studies* sud-asiatiques (particulièrement, P. Chatterjee, R. Guha et D. Chakrabarty). Si Chibber a raison de questionner le fait que, pour les *subaltern studies*, ce serait un écart culturel, idéologique ou discursif qui expliquerait la spécificité du capitalisme du Sud global, l'auteur nous laisse lui-même peu d'outils pour répondre à cette question, outre un marxisme conventionnel peu ouvert aux particularités de la périphérie (Lindner, 2017 ; Samaddar, 2017). Le marxisme de Chibber fait du capitalisme un mode de production ayant les mêmes lois et les mêmes conditions dans toutes les formations sociales. Dans un débat avec Chibber organisé par la revue *Historical Materialism*, Chatterjee a ainsi raison d'insister sur la formation du secteur informel comme un trait caractéristique des formations de classes du Sud global (Chibber *et al.*, 2013). Avec la théorie marxiste de la dépendance — qui a son lot de points de contact avec la théorie décoloniale, notamment grâce à la filiale de Dussel et Quijano —, nous croyons en effet que les dynamiques d'accumulation dans la périphérie sont différentes du capitalisme central. Mais ces « différences » ne sont pas étrangères au développement historique du capitalisme ou inconnues des classiques du marxisme. Une lecture « dépendentiste » de Marx nous fait voir immédiatement que l'Irlande est pour lui la périphérie de l'impérialisme anglais, que son économie est parasitée par les besoins de produits agricoles et que

les ouvriers irlandais forment un gigantesque bassin de travailleurs sous-payés, accablés par le racisme. Dans une perspective d'unité entre les mouvements ouvriers irlandais et anglais, Marx a justement appuyé la lutte anticoloniale des Féniens (Anderson, 2016 ; Mandel, 1976 ; Munck *et al.*, 2020). L'imbrication entre impérialisme, surpopulation et processus de racialisation paraît ainsi connaître une constante dans le développement historique du capitalisme. L'informalité semble reconduire cette imbrication impérialisme-surpopulation-race ; les personnes racisées étant surreprésentées parmi les fractions les plus marginalisées et exclues des classes subalternes (Bhattacharyya, 2018 ; Naidu, 2023 ; Quijano, 1999 ; Sheppard, 2011). Les catégories structurelles du MPC sont ainsi *historiques*, ce que nous nous sommes efforcés de démontrer tout au long de ce mémoire. Les formations sociales coloniales d'Amérique et d'Afrique sont tombées dans la périphérie, alors que l'Irlande en est sortie ; les Irlandais et autres immigrants eurodescendants sont « devenus » blancs et de nouvelles (sur)populations viennent à être frappées du sceau de la race.

C'est aussi le champ disciplinaire de la théorie marxiste de la dépendance qu'une étude comme la nôtre permet de renouveler. Alors que le paradigme de la dépendance incarnait dans les années 1970 l'un des principaux vecteurs de discussions critiques en Amérique latine, cette théorie a perdu en légitimité après la contre-offensive politique des dictatures militaires néolibérales (Bolivie en 1971, Chili en 1973, Argentine en 1976). Le moment néolibéral amorce une conjoncture froide pour la pensée marxiste qui doit faire face à des verrous institutionnels, politiques et économiques ; l'heure est aux discours apologétiques du capitalisme, portant sur la « fin de l'histoire » (Fukuyama, 1989). Cette ambiance de défaite ouvrière est parfaitement capturée par la célèbre formule de Margareth Thatcher : « *there is no alternative* ». Le temps de la défense dogmatique du néolibéralisme est toutefois derrière nous. Alors qu'il est courant d'entendre chez les marxistes occidentaux que la crise financière de 2008 a remis *Le Capital* à l'ordre du jour, en Amérique latine, c'est aussi face à l'échec (ou du moins le succès très modéré) des gouvernements progressistes de la « marée rose » (*marea rosa*) depuis l'élection de Chavez en 1998 et l'émergence du néodéveloppementalisme que les discours radicaux sur la dépendance économique ont été remis de l'avant (Gaudichaud 2019, 69; Katz 2015, 65; Ouriques 2013a, 139). Aujourd'hui, alors qu'une bonne partie de la littérature critique latino-américaine est investie par les thèmes de l'extractivisme (Bednik 2016; Gudynas 2013; Svampa 2011) et de la décolonisation (Bautista Segales 2022; Quijano 1999), il importe de revenir sur la centralité du concept de travail

pour penser les rapports de domination et d'exploitation. La force épistémique de la théorie marxiste est qu'elle conçoit les rapports sociaux comme une production de l'activité pratique et métabolique des êtres humains. Il semble donc important de se réapproprier cette catégorie pour expliquer le rôle du secteur informel dans les mécanismes de domination et d'exploitation du Sud global (Ciupa et Webber, 2024). Notre étude espère, à sa manière, donner des outils pour répondre à certains problèmes concernant les classes, les surpopulations, l'ontologie sociale du capitalisme, la dépendance et les relations entre les secteurs formel-informel.

Le mot de la fin : une question de méthode

Notre démarche possède aussi ses limites, à commencer par celle de se situer à un haut niveau d'abstraction. Si elle espère avoir touché un niveau d'analyse de type « historique-structurel » — à savoir qu'elle identifie des régularités propres au développement du capitalisme historique suivant un ensemble hiérarchique de notions intermédiaires (Bambirra, 2011 ; Rodríguez, 2006) —, notre méthode ne doit pas prétendre épuiser la réalité sociale et les spécificités que des études de cas plus concrètes pourraient révéler. Par exemple, nous avons montré que la restructuration néolibérale en Amérique latine, menée par les thérapies de choc des PAS, s'est accompagnée d'une montée en flèche du taux d'informalité, de pauvreté et de criminalité dans l'ensemble des pays latino-américains. Voilà une lame de fond qu'on ne peut que difficilement contester sur le plan empirique, bien que, dans le grain fin, les trajectoires de développement et d'accumulation des pays latino-américains sont irréductibles aux autres, ce qui pousse aux études comparatives pour mettre en exergue les différences. Si les approches structurales se plaisent à identifier les récurrences, les lois, les grandes tendances et les invariants, les méthodes historicistes croient que le savoir évolue en pointant les irrégularités et le rôle de l'agentivité humaine dans les transformations sociales. Comme le disent Samuel Knafo et Benno Teschke (2020, p. 22) :

What do we mean by establishing and foregrounding the agencies involved in the making of capitalism? This approach is anchored in comparative principles intended to place social history in perspective to bring the differences in developments that may seem similar at first sight. Emphasising differences allows to see things in richer historical terms and register the concrete social determinations in the making of history.

Néanmoins, contrairement à la proposition d'un « historicisme radical » de Knafo et Teschke, il semble exagéré de dire que toutes tentatives du marxisme d'opérer dans un cadre structurel tombe

systématiquement dans l'économisme, la déshistorisation et la dépolitisation. Une approche structurelle du capitalisme est possible, pour autant qu'elle ne s'enferme pas dans des abstractions formalisées et soit ouverte à la recherche empirique. Les théories issues d'approches hypothético-déductives peuvent être validées ou invalidées par l'enquête de terrain. Et la critique inverse peut être formulée contre les historicistes qui — s'ils se cantonnaient à une simple description « factuelle » — seraient incapables de faire le saut théorique consistant à identifier des lois, des structures ou *a minima* de grandes tendances historiques. L'historicisme aurait ainsi échoué, en chutant dans l'empirisme.

En ce qui concerne notre recherche, il est vrai que, en son état actuel, ses limites sont clairement établies par le fait qu'elle accepte, au moins partiellement, de poser le problème des classes sociales dans une perspective qui est structurelle, se risquant même à détecter des rôles et des « fonctions » (ce qui emprunte « dangereusement » sur le vocabulaire structuro-fonctionnaliste que nous avons si longuement critiqué dans le paradigme marxisant de l'informalité). Nous avons néanmoins tenté de contrebalancer ce problème en proposant une démarche historique des surpopulations dans le chapitre 2. Sur ce terrain, le secteur informel s'est présenté comme le visage — historiquement contingent — de l'AIR. Malgré tout, notre étude ne dit que très peu de choses sur les classes du point de vue de leur expérience, pour emprunter ce concept thompsonnien, où les groupes sociaux vivent à travers leur agentivité, leur conscience, leurs revendications et leurs oppositions. La situation de marginalité sociale et la dissémination spatiale de la PPM a certainement des effets sur sa capacité à construire un bloc politique, mais ces distinctions analytiques peuvent potentiellement avoir peu d'influence sur l'auto-identification de certains agents à telle ou telle classe. Ajoutons aussi que la position objective de surpopulation n'interdit pas que les travailleuses et travailleurs informels développent une conscience politique ou forme des alliances avec d'autres secteurs de la société. Cela s'est vu dans des épisodes sporadiques, en partant des Printemps arabes des années 2010 jusqu'aux émeutes latino-américaines des années 2020. Il n'en demeure pas moins que c'est seulement à travers des approches ethnographiques et des études de luttes concrètes que cela peut être révélé⁸¹. Les dés de la lutte des classes ne sont pas pipés, bien que ses résultats ne satisfassent pas toujours les exigeants critères d'une théorie critique du capitalisme. À l'image du *magnum*

⁸¹ Nous pouvons ici renvoyer à l'étude ethnographique récente réalisée par Tina Hilgers et Jean-François Mayer (2024) sur le travail informel urbain en Amérique latine.

opus de Thompson, l'ouvrage « *The Making of the Informal Proletariat* » reste à écrire, en insistant « par le bas » sur le processus d'autoformation des classes dans le secteur informel dans le Sud global. Ici, c'est la sociologie historique des classes et des relations sociales de propriété qui pourra prendre le relai (Rioux et Dufour, 2008).

En revanche, nous croyons pertinent de souligner avec Erik Olin Wright dans son livre *Classes* (1985, p. 25) que si les approches historicistes comme celle de Thompson peuvent nous apprendre beaucoup sur l'identité, la conscience et le rapport à soi d'une classe, elles minimisent l'importance du concept de *structure de classes*. Sur ce terrain, c'est l'analyse des classes comme position dans les rapports de production qui permet de mettre en lumière le caractère objectif de l'appartenance de classe du secteur informel (Munck *et al.*, 2020). À partir du marqueur conceptuel des régimes d'accumulation, l'économie politique donne des outils puissants pour analyser les transformations des classes sociales, modelées par des dynamiques d'accumulation et les formes de la division internationale du travail. Et puisque ce concept peut servir de médiation entre les contextes socio-économiques nationaux et l'international, le concept de régime d'accumulation peut être un remède à l'un des problèmes centraux de Thompson, à savoir son nationalisme méthodologique, où la « Nation » est posée comme une unité d'analyse fermée (Robinson, 2000, p. 23). Les plus structuralistes d'entre nous pourraient d'ailleurs reprocher à ce mémoire d'échouer à ne pas trancher la question de l'appartenance de classe de la PPM et de ce que nous avons appelé ses fractions exploitées et marginalisées. Selon nous, il est épistémologiquement raisonnable de maintenir un doute sur la location exacte de la petite production marchande informelle dans les rapports de production, car elle se situe à une intersection ambiguë entre les surpopulations capitalistes et une forme non prolétarienne de travail subalterne.

Tout compte fait, le véritable défi d'une théorie marxiste des classes est de savoir supporter ces différents niveaux d'analyse : de la structure à la vie quotidienne, et inversement. Ces deux pôles doivent être mis en balance, car c'est aussi le propre des approches structurales rigides que de présenter des modèles théoriques simplificateurs, opposants deux classes soi-disant « pures » d'un mode de production (ce que nous avons critiqué dès le premier chapitre en soulignant l'invalidité empirique de la thèse de la polarisation simple du *Manifeste*). Le marxisme perdrait à considérer comme une antinomie la distinction entre la classe « en soi » et la classe « pour soi » introduite par Marx dans *Misère de la philosophie* (1847).

Pour clore ce mémoire de manière quelque peu abrupte, notre mot de la fin recoupe celui déjà énoncé dans notre avant-propos : nous espérons que cette étude théorique marque le début d'un programme de recherche, qu'elle soit un premier pas vers des enquêtes empiriques à venir.

BIBLIOGRAPHIE

- Agarwala, R. (2013). Informal workers' struggles in eight countries. *Brown Journal of World Affairs*, 20, 251-263.
- Althusser, L. (1970). *Althusser Glossary 1969*.
<https://www.marxists.org/reference/archive/althusser/glossary.htm>
- Althusser, L., Balibar, É., Macherey, P. et Roger, E. (1973). *Lire le Capital* (2e édition, vol. 1). Éditions Maspero. 4 vol.
- Amin, S. (1973). *Le développement inégal. Essai sur les formations sociales du capitalisme périphérique*. Éditions de Minuit.
- Amin, S. (1988). *L'échange inégal et la loi de la valeur* (2e édition). Éditions Anthropos.
- Anderson, K. B. (2016). *Marx at the margins: on nationalism, ethnicity, and non-Western societies: with a new preface* (2nd edition). The University of Chicago Press.
- Anderson, P. (1978). *Sur Gramsci*. Éditions Maspero.
- Anievas, A. et Nişancıoğlu, K. (2015). *How the west came to rule: the geopolitical origins of capitalism*. Pluto Press.
- Ariza, J. et Retajac, F. A. (2021). Composición y evolución de la informalidad laboral en Colombia durante el período 2009-2019. *Apuntes del Cenes*, 40(72), 115-148.
<https://doi.org/10.19053/01203053.v40.n72.2021.12598>
- Arruzza, C. et Bhattacharya, T. (2020). Teoría de la Reproducción Social. Elementos fundamentales para un feminismo marxista. *Archivos de historia del movimiento obrero y la izquierda*, (16), 37-69. <https://doi.org/10.46688/ahmoi.n16.251>
- Astarian, B. et Ferro, R. (2019). *Le ménage à trois de la lutte des classes: classe moyenne salariée, prolétariat et capital*. l'Asymétrie.
- Azhar, S. et Khan, D. (2020). Rethinking informal labor in peripheral capitalism: the dynamics of surplus, market, and spatiality. *Labor History*, 61(3-4), 320-334.
<https://doi.org/10.1080/0023656X.2020.1754374>
- Balibar, É. (1973). *Lire le Capital I* (2e édition). Éditions Maspero.
- Balibar, É. et Wallerstein, I. M. (2005). *Race, nation, class: ambiguous identities* (Reprinted). Verso.
- Bambirra, V. (2011). *El capitalismo dependiente latinoamericano* (2e ed.). Siglo veintiuno editores.

- Banaji, J. (2010). *Theory as history: essays on modes of production and exploitation*. Brill.
- Baran, P. A. et Sweezy, P. M. (1966). *Monopoly Capital. An Essay on the American Economic and Social Order*. Modern Reader.
- Barnes, T. (2013). Marxism and Informal Labour. *Labour and Industry*, 22(3), 144-166.
- Basu, D. (2013). The Reserve Army of Labor in the Postwar U. S. Economy. *Science & Society*, 77(2), 179-201.
- Bautista Segales, J. J. (2022). ¿Pensar Marx desde América Latina? : el problema de la descolonización del pensamiento crítico contemporáneo. *Tabula Rasa*, (42), 153-185. <https://doi.org/10.25058/20112742.n42.07>
- BEA. (2023, 20 juin). *Direct Investment by Country and Industry, 2022*. Bureau of Economic Analysis.
- Bednik, A. (2016). *Extractivisme: exploitation industrielle de la nature, logiques, conséquences, résistances*. Éditions le Passager clandestin.
- Bellofiore, R. et Redolfi Riva, T. (2015). The Neue Marx-Lektüre: Putting the critique of political economy back into the critique of society. *Radical Philosophy*, 189, 24-36.
- Benanav, A. (2019). Demography and Dispossession: Explaining the Growth of the Global Informal Workforce, 1950-2000. *Social Science History*, 43(4), 679-703. <https://doi.org/10.1017/ssh.2019.34>
- Benites, M., González-Díaz, R. R., Acevedo-Duque, Á., Becerra-Pérez, L. A. B. et Tristancho Cediél, G. (2021). Latin American Microentrepreneurs: Trajectories and Meanings about Informal Work. *Sustainability*, 13(10).
- Bernal S., R. (2009). The Informal Labor Market in Colombia: identification and characterization. *Revista Desarrollo y Sociedad*, (63), 145-208. <https://doi.org/10.13043/dys.63.4>
- Bernard, C. (1980). Les activités dites non exploiteuses. *Tiers-Monde*, 21(82), 307-319. <https://doi.org/10.3406/tiers.1980.4224>
- Bernard, S. (2020). *Le nouvel esprit du salariat: rémunérations, autonomie, inégalités*. PUF.
- Bernstein, H. (1986). Capitalism and Petty Production. *Social Analysis: The International Journal of Social and Cultural Practice*, (20), 11-28.
- Bernstein, H. (2007). Capital and labour from centre to margins. *Living on the Margins conference*, 2-11.
- Bernstein, H. (2010). *Class dynamics of agrarian change*. Fernwood Pub. ; Kumarian Press.

- Bernstein, H. (2023). Reserve Army, Surplus Population, Classes of Labour. Dans *Handbook of research on the global political economy of work*. Edward Elgar Publishing.
- Bettelheim, C. (1969). Préface. Dans A. Emmanuel, *L'échange inégal*. Éditions Maspero.
- Bhattacharya, T. et Vogel, L. (dir.). (2017). *Social reproduction theory: remapping class, recentering oppression*. Pluto Press.
- Bhattacharyya, G. (2018). *Rethinking racial capitalism: questions of reproduction and survival*. Rowman & Littlefield Publishers.
- Buhr, A. (1989). *Entre bourgeoisie et prolétariat: l'encadrement capitaliste*. L'Harmattan.
- Buhr, A. (2007). La précarité gît au coeur du rapport salarial. Une perspective marxiste. *¿Interrogations?*, (4. Formes et figures de la précarité).
- Biles, J. J. (2009). Informal Work in Latin America: Competing Perspectives and Recent Debates. *Geography Compass*, 3(1), 214-236. <https://doi.org/10.1111/j.1749-8198.2008.00188.x>
- Birkbeck, C. (1978). Self-employed Proletarians in an informal factory: The case of Cali's garbage dump. *World Development*, 6(9-10), 1173-1185. [https://doi.org/10.1016/0305-750X\(78\)90071-2](https://doi.org/10.1016/0305-750X(78)90071-2)
- BM. (2022). *Population rurale - China, India*. Banque Mondiale. <https://donnees.banquemondiale.org/indicateur/SP.RUR.TOTL?locations=IN-CN>
- BM. (2023a, mars). *Emploi et développement*. Banque Mondiale. <https://www.banquemondiale.org/fr/topic/jobsanddevelopment/overview>
- BM. (2023b, mars). *Industrie, valeur ajoutée (% PIB) - Colombie Bangladesh*. Banque Mondiale. <https://donnees.banquemondiale.org/indicateur/NV.IND.TOTL.ZS?locations=CO-BD>
- Bourque, G. et Legaré, A. (1979). *Le Québec, la question nationale*. Éditions Maspero.
- Breman, J. (1976). A Dualistic Labour System? A Critique of the « Informal Sector » Concept: I: The Informal Sector. *Economic and Political Weekly*, 11(48), 1870-1876.
- Breman, J. (1995). Labour, Get Lost: A Late-Capitalist Manifesto. *Economic and Political Weekly*, 30(37), 2294-2300.
- Breman, J. (2013). A Bogus Concept? *New Left Review*, 84. <https://newleftreview.org/issues/ii84/articles/jan-breman-a-bogus-concept>
- Breman, J. (2020). Informality. The bane of the labouring poor under globalised capitalism. Dans M. Chen et F. Carré, *The Informal Economy Revisited: Examining the Past, Envisioning the Future* (1^{re} éd.). Routledge. <https://doi.org/10.4324/9780429200724>

- Breman, J. (2023). A Short History of the Informal Economy. *Global Labour Journal*, 14(1).
<https://doi.org/10.15173/glj.v14i1.5277>
- Breman, J. et van der Linden, M. (2014). Informalizing the Economy: The Return of the Social Question at a Global Level. *Development and Change*, 45(5), 920-940.
<https://doi.org/10.1111/dech.12115>
- Brenner, R. (1977). The Origins of Capitalist Development: a Critique of Neo-Smithian Marxism. *New Left Review*, (104), 25-92.
- Bromley, R. (1978). Organization, regulation and exploitation in the so-called 'urban informal sector': The street traders of Cali, Colombia. *World Development*, 6(9-10), 1161-1171.
[https://doi.org/10.1016/0305-750X\(78\)90070-0](https://doi.org/10.1016/0305-750X(78)90070-0)
- Bromley, R. et Wilson, T. D. (2018). Introduction: The Urban Informal Economy Revisited. *Latin American Perspectives*, 45(1), 4-23. <https://doi.org/10.1177/0094582X17736043>
- Callinicos, A. (2009). *Imperialism and global political economy*. Polity.
- Cardoso, F. H. (1972). Notas sobre el estado actual de los estudios sobre dependencia. *Revista Latinoamericana de Ciencias Sociales*, 4, 3-31.
- Cardoso, F. H. et Faletto, E. (1987). *Dependencia y desarrollo en América Latina: ensayo de interpretación sociológica* (21 ed). Siglo veintiuno ed.
- Castel, R. (1999). *Les métamorphoses de la question sociale: une chronique du salariat*. Gallimard.
- Castrillón Gaviria, C. C., Gómez Muñoz, W. A. et Montoya Arbelaez, J. A. (2021). Aspectos macroeconómicos de la medición de la informalidad. *Alianza EFI - Economía Formal Inclusiva*, 1-35.
- Castro Guiza, O. E. (2017). La indecencia del trabajo informal en Colombia. *Justicia*, 23(33), 200-223. <https://doi.org/10.17081/just.23.33.2889>
- Celis, L. (2017). Economic Extractivism and Agrarian Social Movements: Perspectives on Low-Intensity Democracy in the Face of the Colombian Conflict. *Latin American Perspectives*, 44(5), 145-161. <https://doi.org/10.1177/0094582X17719037>
- Celis, L. (2020). *Luttes paysannes en Colombie 1970-2016: Conflit agraire et perspectives de paix*. University of Ottawa Press.
- CEPAL. (2023). *CEPALSTAT DataBank*.
https://statistics.cepal.org/portal/databank/index.html?lang=en&indicator_id=122&members=327,146,233

- Charmes, J. (2012). The Informal Economy Worldwide: Trends and Characteristics. *Margin: The Journal of Applied Economic Research*, 6(2), 103-132. <https://doi.org/10.1177/097380101200600202>
- Chen, M. (2007). Rethinking the Informal Economy: Linkages with the Formal Economy and the Formal Regulatory Environment. *DESA Working Paper*, (46), 1-12.
- Chen, M. (2012). The Informal Economy: Definitions, Theories and Policies. *Wiego Working Paper*, (1), 1-23.
- Chen, M. et Carré, F. (2020). *The Informal Economy Revisited: Examining the Past, Envisioning the Future* (1^{re} éd.). Routledge. <https://doi.org/10.4324/9780429200724>
- Chibber, V. (2013). *Postcolonial theory and the specter of capital*. Verso.
- Chibber, V., Chatterjee, P. et Weinstein, B. (2013). *Debate: Marxism & the Legacy of Subaltern Studies*.
- Chilcote, R. H. et Salém Vasconcelos, J. (2022). Introduction: Whither Development Theory? *Latin American Perspectives*, 49(1), 4-17. <https://doi.org/10.1177/0094582X211070020>
- Ciupa, K. et Webber, J. R. (dir.). (2024). *The labor of extraction in Latin America*. Rowman & Littlefield.
- Clover, J. (2018). *L'émeute prime: la nouvelle ère des soulèvements* (J. Guazzini, trad.). Entremonde.
- Colombini, I. (2020). Form and Essence of Precarization by Work: From Alienation to the Industrial Reserve Army at the Turn of the Twenty-First Century. *Review of Radical Political Economics*, 52(3), 409-426. <https://doi.org/10.1177/0486613419882124>
- Cueva, A. (1982). *El desarrollo del capitalismo en América Latina* (6e éd.). Siglo XXI Editores.
- Cypher, J. M. (2018). From Structuralism to Neoliberal Depredation and Beyond: Economic Transformations and Labor Policies in Latin America, 1950–2016. *Latin American Perspectives*, 45(1), 24-46. <https://doi.org/10.1177/0094582X17730370>
- Dalla Costa, M. et James, S. (1975). *The power of women and the subversion of the community* (3. ed). Falling Wall Press.
- DANE. (2021). *Análisis económico y social de la minería en Colombia*. Departamento Administrativo Nacional de Estadística.
- Dasgupta, B. (2013). *Financialization, Labour Market Flexibility, Global Crisis and New Imperialism - A Marxist Perspective*, (34), 1-22.
- Davis, M. (2004). The Urbanization of Empire: Megacities and the Laws of Chaos. *Social Text*, 22(4), 9-15.

- Davis, M. (2017). *Planet of Slums*. Verso.
- Delphy, C. (2003). Pour une théorie générale de l'exploitation: En finir avec la théorie de la plus-value. *Mouvements*, 26(2), 69. <https://doi.org/10.3917/mouv.026.0069>
- Delphy, C. (2015). *Pour une théorie générale de l'exploitation: des différentes formes d'extorsion de travail aujourd'hui*. Éditions Syllepse ; M Éditeur.
- Denning, M. (2011). Wageless Life. *New Left Review*, 66, 79-97.
- de Oliveira, O. et Roberts, B. (1993). La informalidad urbana en años de expansión, crisis y restructuración económica. *Estudios Sociológicos*, 11(31), 33-58.
- de Soto, H. et Orsini, D. (1991). Overcoming Underdevelopment. *Journal of Democracy*, 2(2), 105-113. <https://doi.org/10.1353/jod.1991.0019>
- Di Muzio, T. et Dow, M. (2017). Uneven and combined confusion: on the geopolitical origins of capitalism and the rise of the west. *Cambridge Review of International Affairs*, 30(1), 3-22. <https://doi.org/10.1080/09557571.2016.1256949>
- Dos Santos, T. (1970). The Structure of Dependence. *The American Economic Review*, 60(2), 231-236.
- Dos Santos, T. (1978). *Imperialismo y dependencia* (Ediciones Era). El hombre y su tiempo.
- Douet, Y. (2021). *Une nouvelle conception du monde : Gramsci et le marxisme*. les Éditions sociales.
- Dufour, F.-G. (2015). *La sociologie historique: traditions, trajectoires et débats*. Presses de l'Université du Québec.
- Duménil, G. (1978). *Le concept de loi économique dans « Le Capital »*. Éditions Maspero.
- Durán, G. et Narbon, K. (2021). Precarising Formality: Understanding Current Labour Developments in Chile. *Global Labour Journal*, 12(3), 206-226.
- Durand Folco, J. et Martineau, J. (2023). *Le capital algorithmique. Accumulation, pouvoir et résistance à l'ère de l'intelligence artificielle*. Écosociété.
- Elbert, R. (2018). Informality, Class Structure, and Class Identity in Contemporary Argentina. *Latin American Perspectives*, 45(1), 47-62. <https://doi.org/10.1177/0094582X17730560>
- Elgin, C., M. Ayhan, K., Ohnsorge, F. et Yu, S. (2022). Understanding the Informal Economy : Concepts and Trends. Dans *The long shadow of informality: challenges and policies* (p. 35-92). World Bank Group.
- Emmanuel, A. (1969). *L'échange inégal*. Éditions Maspero.

- Emmanuel, A. (1970). La question de l'échange inégal. *L'Homme et la société*, 18(1), 35-59. <https://doi.org/10.3406/homso.1970.1347>
- Engels, F. (1956). *The Peasant Question in France and Germany. Part 1: France*. <https://www.marxists.org/archive/marx/works/1894/peasant-question/ch01.htm>
- Engels, F. (1960). *La situation de la classe laborieuse en Angleterre. D'après les observations de l'auteur et des sources authentiques*. Éditions sociales.
- Federici, S. (2017). *Caliban et la sorcière: femmes, corps et accumulation primitive* (2e édition). Entremonde-Senonevero.
- Felix, G. (2022). On the Concept of the Reserve Army of Labor in Ruy Mauro Marini. *Latin American Perspectives*, 49(1), 75-90. <https://doi.org/10.1177/0094582X211045402>
- Fernández-Kelly, P. et García, A. (1991). Informatization at the Core: Hispanic Women, Homework, and the Advanced Capitalist State. Dans A. Portes et M. Castells (dir.), *The informal economy: studies in advanced and less developed countries* (2. print). Johns Hopkins Univ. Pr.
- Figueroa, V. M. (2014). *Industrial colonialism in Latin America: the third stage*. Haymarket Books.
- Fondu, G. (2024, 6 septembre). *ENTRETIEN – Autour du Livre 2 du Capital avec Guillaume Fondu*. Archives Révolutionnaires. <https://archivesrevolutionnaires.com/2024/05/08/entretien-autour-du-livre-2-du-capital-avec-guillaume-fondu/>
- Fortunati, L. (2022). *L'arcane de la reproduction: femmes au foyer, prostituées, ouvriers et capital* (M. Thirion et H. Goy, trad.). Entremonde.
- Foster, J. B., McChesney, R. W. et Jonna, R. J. (2011). The Global Reserve Army of Labor and the New Imperialism. *Monthly Review*. <https://monthlyreview.org/2011/11/01/the-global-reserve-army-of-labor-and-the-new-imperialism/>
- Foucault, M. (1976). *Histoire de la sexualité 1. La volonté de savoir*. Gallimard.
- Fraser, N. (2018). Derrière « l'autre secret » de Marx: Pour une conception élargie du capitalisme. *Les Temps Modernes*, 699(3), 2. <https://doi.org/10.3917/ltm.699.0002>
- Fraser, N. et Jaeggi, R. (2018). *Capitalism: a conversation in critical theory*. Polity.
- Freitag, M. (2013). *Dialectique et société. Culture, pouvoir, contrôle: les modes de reproduction formels de la société* (Rééd, vol. 3). Liber.
- Fresneda, O. (2017). Evolución de la estructura de clases sociales en Colombia, 1938-2010. ¿Han crecido las clases medias? *Sociedad y Economía*, (33). <https://doi.org/10.25100/sye.v0i33.5630>

- Friedmann, H. (1986). Postscript: Small Commodity Production. *Labour, Capital and Society / Travail, capital et société*, 19(1), 117-126.
- Fukuyama, F. (1989). The End of History? *The National Interest*, (16), 3-18.
- Furtado, C. (2001). *La economía latinoamericana: formación histórica y problemas contemporáneos* (24a ed, A. Gimpel Smith et S. Mastrangelo, trad.). Siglo veintiuno.
- Gago, V. (2017). *Neoliberalism from below: popular pragmatics and baroque economies*. Duke University Press.
- Gago, V. (2018). What are popular economies ? : Some reflections from Argentina. *Radical Philosophy*, 202, 32-38.
- Garay Salamanca, L. J. et Kolumbien (dir.). (1998). *La industria de América Latina ante la globalización económica: programa de estudio*.
- García Curz, G. A. (2011). Determinantes macro y efectos locales de la informalidad laboral en Colombia. *Sociedad y Economía*, (21), 69-98.
- Gaudichaud, F. (2019). Amérique latine : les gouvernements « progressistes » dans leur labyrinthe. *Recherches Internationales*, 115(1), 61-81.
<https://doi.org/10.3406/rint.2019.1698>
- Gaulard, M. (2011). Les causes de la désindustrialisation brésilienne. *Revue Tiers Monde*, 205(1), 171-190. <https://doi.org/10.3917/rtm.205.0171>
- Gaulard, M. (2016). Les responsabilités de la désindustrialisation précoce dans la crise brésilienne actuelle. *Outre-Terre*, 47(2), 66-81. <https://doi.org/10.3917/oute1.047.0066>
- Gaulard, M. (2020). Le mythe de l'émergence. Réalités des dynamiques externes et internes des processus d'accumulation brésilien et chinois. *Revue de la régulation*, (27).
<https://doi.org/10.4000/regulation.17043>
- Gerry, C. (1978). Petty production and capitalist production in Dakar: The crisis of the self-employed. *World Development*, 6(9-10), 1147-1160. [https://doi.org/10.1016/0305-750X\(78\)90069-4](https://doi.org/10.1016/0305-750X(78)90069-4)
- Gerry, C. (1987). Developing Economies and the Informal Sector in Historical Perspective. *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 493, 100-119.
- Gibbon, P. et Neocosmos, M. (1985). Some problems in the political economy of « African socialism ». Dans *Contradictions of accumulation in Africa : studies in economics and state* (p. 153-206). Sage Publications.
- Gindin, S. et Panitch, L. (2012). *The making of global capitalism: the political economy of American empire*. Verso.

- Gordon, T. et Webber, J. R. (2016). *Blood of extraction: Canadian imperialism in Latin America*. Fernwood Publishing.
- Gordon, T. et Webber, J. R. (2024). *Prelude to a New Imperial Order?*
<https://spectrejournal.com/prelude-to-a-new-imperial-order/>
- Gramsci, A. (1977). *Gramsci dans le texte: recueil*. Éditions sociales.
- Gudynas, E. (2013). Extracciones, extractivismos y extrahecciones. Un marco conceptual sobre la apropiación de recursos naturales. *Observatorio del desarrollo*, (18), 1-18.
- Guillibert, P. (2021). *Terre et capital: pour un communisme du vivant*. Éditions Amsterdam.
- Gunder Frank, A. (1971). *Lumpen-bourgeoisie et lumpen-développement*. Éditions Maspero.
- Gunder Frank, A. G. (1979). *Capitalisme et sous-développement en Amérique latine*. Éditions Maspero.
- Harnecker, M. (1977). *Los conceptos elementales del materialismo histórico* (9a. ed. España). Siglo veintiuno editores.
- Harriss-White, B. (2003). Inequality at work in the informal economy: Key issues and illustrations. *International Labour Review*, 142(4), 459-469.
<https://doi.org/10.1111/j.1564-913X.2003.tb00540.x>
- Harriss-White, B. (2009). Globalization, The Financial Crisis and Petty Production in India's Socially Regulated Informal Economy. *Global Labour Journal*, 1(1).
<https://doi.org/10.15173/glj.v1i1.1069>
- Harriss-White, B. (2023). Petty commodity production. *The Journal of Peasant Studies*, 50(1), 295-314. <https://doi.org/10.1080/03066150.2022.2138354>
- Hart, K. (1973). Informal Income Opportunities and Urban Employment in Ghana. *The Journal of Modern African Studies*, 11(1), 81-98.
- Harvey, D. (2003). *The New Imperialism*. Oxford University Press.
- Harvey, D. (2005). *A brief history of neoliberalism*. Oxford University Press.
- Harvey, D. (2010). *A companion to Marx's « Capital »*. Verso.
- Harvey, D. (2020). *Les limites du capital* (N. Vieillecazes, trad.). Éditions Amsterdam.
- Hawkins, D. (2020). Informality. Dans *The Routledge handbook to the political economy and governance of the Americas*. Routledge.
- Heinrich, M. (2021). *Chute du capitalisme ? Krisis et la crise*. stoff.

- Hetzel, L. (2012). La dialectique matérialiste dans *Le Capital*. Quelques pistes pour rouvrir un vieux chantier. *Actuel Marx*, 51(1), 118. <https://doi.org/10.3917/amx.051.0118>
- Higginbottom, A. (2023). Superexploitation and the Imperialist Drive of Capitalism: How Marini's 'Dialectics of Dependency' Goes beyond Marx's 'Capital'. *Monthly Review*. <https://monthlyreview.org/2023/04/01/superexploitation-and-the-imperialist-drive-of-capitalism-how-marinis-dialectics-of-dependency-goes-beyond-marxs-capital/>
- Hilgers, T. et Mayer, J. F. (2024). Le secteur urbain informel en Amérique latine. Dans D. F. Marques, F. Montambeault et N. Nagels, *L'Amérique latine en transformation: Mobilisation et citoyenneté* (p. 153-174). De Marque, Inc. : Presses de l'Université de Montréal.
- Hobsbawm, E. J. (2008). *Les bandits*. Lux éditeur.
- Husson, M. (2012). Le néolibéralisme, stade suprême ? *Actuel Marx*, n° 51(1), 86-101. <https://doi.org/10.3917/amx.051.0086>
- ILO. (1972). *Employment, Incomes and Equality; a Strategy for Increasing Productive Employment in Kenya*. International Labour Office.
- ILO (dir.). (2013). *Recovering from a second jobs dip*. International Labour Office.
- ILO (dir.). (2018). *Women and men in the informal economy: a statistical picture* (Third edition). International Labour Office.
- ILO. (2021). *Child labour statistical profile: Latin America and the Caribbean*. International Labour Office.
- ILO. (2022). *Estimations mondiales de l'esclavage moderne. Travail forcé et mariage forcé*. [Résumé analytique]. Organisation internationale du travail.
- ILO. (2023-a). *Emploi et Questions Sociales dans le Monde. Data Finder*. Récupéré le le 20 septembre 2023 de <<https://www.ilo.org/wesodata/>>/
- ILO. (2023b). *Women and men in the informal economy: A statistical update*.
- Infante, R. et Klein, E. (1991). Mercado latinoamericano del trabajo en 1950-1990. *Revista de la CEPAL*, 45, 129-144.
- Jalée, P. (1970). *L'impérialisme en 1970*. Éditions Maspero.
- James, C. L. R. (1989). *The black Jacobins: Toussaint l'Ouverture and the San Domingo revolution* (2. ed., rev). Vintage Books, a Division of Random House, Inc.
- Jonna, R. J. et Foster, J. B. (2016). Marx's Theory of Working-Class Precariousness – And Its Relevance Today. *Iternate Routes: A Journal of Critical Social Research*, (27).
- Kalmanovitz, S. (1994). *Economía y nación. Una Breve historia de Colombia*. TM Editores.

- Kassem, D. (2010). Premature deindustrialization - the case of Colombia. *Center for Corporate Strategy and Economic Growth*, 1-18.
- Katz, C. (2015). ¿Qué es el neo-desarrollismo? Una visión crítica. Dans *Anuario en Estudios Políticos Latinoamericanos* (vol. 2, p. 49-74). Universidad Nacional de Colombia.
- Katz, C. (2017, 12 septembre). *Aciertos y problemas de la superexplotación*. Rebelion.org. <https://rebelion.org/aciertos-y-problemas-de-la-superexplotacion/>
- Katz, C. (2018a). *La teoría de la dependencia: cincuenta años después*. Batalla de Ideas.
- Katz, C. (2018b, 5 mars). *Controversias sobre la superexplotación*. Lahaine.org. <https://katz.lahaine.org/controversias-sobre-la-superexplotacion/>
- Katz, C. (2022a). *Dependency theory after fifty years: the continuing relevance of Latin American critical thought*. Brill.
- Katz, C. (2022b). The Cycle of Dependency 50 Years Later. *Latin American Perspectives*, 49(2), 8-23. <https://doi.org/10.1177/0094582X211018475>
- Kay, C. (2020). Theotonio Dos Santos (1936–2018): The Revolutionary Intellectual Who Pioneered Dependency Theory. *Development and Change*, 51(2), 599-630. <https://doi.org/10.1111/dech.12560>
- Kelley, V. (2020). London's Street Markets: The Shifting Interiors of Informal Architecture. *The London Journal*, 45(2), 189-210. <https://doi.org/10.1080/03058034.2019.1703432>
- Kervégan, J.-F. (2013). Présentation. L'institution de la liberté. Dans G. W. F. Hegel, *Principes de la philosophie du droit* (3e éd. entièrement révisée et augmentée). PUF.
- Keucheyan, R. (2017). *Hémisphère gauche. Une cartographie des nouvelles pensées critiques*. La Découverte.
- Knafo, S. et Teschke, B. (2020). Political Marxism and the Rules of Reproduction of Capitalism: A Historicist Critique. *Historical Materialism*, 29(3), 54-83. <https://doi.org/10.1163/1569206X-00001441>
- Labica, G. et Bensussan, G. (dir.). (1985). *Dictionnaire critique du marxisme* (2e édition). Presses Universitaires de France.
- Laclau, E. (1976). Feudalismo y capitalismo en America latina. Dans *Modos de producción en América Latina* (13a ed, p. 23-46). Siglo XXI Veintiuno Editores.
- Lanzetta de Pardo, M. et Murillo Castaño, G. (dir.). (1991). The Articulation of Formal and Informal Sectors in the Economy of Bogotá, Colombia. Dans *The informal economy: studies in advanced and less developed countries*. Johns Hopkins University Press.
- Lastra, F. (2019). De la explotación en Marx a la superexplotación de la fuerza de trabajo en América Latina. *Sociedad*, (38), 4-13.

- Latimer, A. (2022). Situating Ruy Mauro Marini (1932-1997) : Movements, Struggles, and Intellectual Communities. Dans R. M. Marini, *The dialectics of dependency*. Monthly Review Press.
- Lefebvre, J.-P. (2014). Introduction. Dans K. Marx, *Le Capital: critique de l'économie politique. Livre I* (Nouvelle éd., vol. 1). PUF.
- Legaré, A. (1977). *Les classes sociales au Québec*. Presses de l'Université du Québec.
- Lénine, V. I. (1977). *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme: essai de vulgarisation*. Éditions en langues étrangères.
- Lewis, W. A. (1954). Economic Development with Unlimited Supplies of Labour. *The Manchester School*, 22(2), 139-191. <https://doi.org/10.1111/j.1467-9957.1954.tb00021.x>
- Lindner, K. (2017). Théorie postcoloniale et le spectre de Marx : à propos du marxisme de Vivek Chibber. *Actuel Marx*, 62(2), 109. <https://doi.org/10.3917/amx.062.0109>
- Lindner, K. (2019). *Le dernier Marx*. l'Asymétrie.
- Long, N. et Richardson, P. (1978). Informal Sector, Petty Commodity Production, and the Social Relations of Small-scale Enterprise. Dans J. Clammer (dir.), *The New Economic Anthropology* (p. 176-209). Palgrave Macmillan UK. https://doi.org/10.1007/978-1-349-02974-7_7
- Löwy, M. (2014). L'indigénisme marxiste de Jose Carlos Mariategui: *Actuel Marx*, n° 56(2), 12-22. <https://doi.org/10.3917/amx.056.0012>
- Luxemburg, R. (2019). *L'Accumulation du capital: contribution à l'explication économique de l'impérialisme*. Agone & Smolny.
- Mackintosh, M. (1977). Reproduction and Patriarchy: A Critique of Claude Meillassoux, "Femmes, Greniers Et Capitaux". *Capital & Class*, 1(2), 119-127.
- Magdoff, F. et Magdoff, H. (2004). Disposable Workers: Today's Reserve Army of Labor. *Monthly Review*, 55(11).
- Magdoff, H. (1970). *L'âge de l'impérialisme*. Éditions Maspero.
- Mandel, E. (1976). *Le troisième âge du capitalisme* (vol. 1). Éditions 10/18. 2 vol.
- Mandel, E. (2015). *Les ondes longues du développement capitaliste. Une interprétation marxiste*. M Éditeur.
- Marie, A. (1981). Marginalité et conditions sociales du prolétariat urbain en Afrique. Les approches du concept de marginalité et son évaluation critique. *Cahiers d'Études africaines*, 81-83, 347-374.

- Marini, R. M. (1972). Brazilian Subimperialism. *Monthly Review*, 23(9), 14.
https://doi.org/10.14452/MR-023-09-1972-02_2
- Marini, R. M. (1977). La acumulación capitalista mundial y el subimperialismo. *Cuadernos Políticos*, (12), 21-39.
- Marini, R. M. (1985). *Subdesarrollo y revolución*. Siglo veintiuno editores.
- Marini, R. M. (1996). Proceso y tendencias de la globalización capitalista. Dans R. M. Marini et M. Millán, *La teoría social latinoamericana: cuestiones contemporáneas* (vol. IV). UNAM.
- Marini, R. M. (2008). Dialéctica de la dependencia. Dans C. E. Martins, *América latina, dependencia y globalización*. Siglo del Hombre ed.
- Marini, R. M. (2022a). On the Dialectics of Dependency : A Postscript. Dans *The dialectics of dependency* (p. 154-168). Monthly Review Press.
- Marini, R. M. (2022b). *The dialectics of dependency*. Monthly Review Press.
- Martins, C. E. (2022). The *Longue Durée* of the Marxist Theory of Dependency and the Twenty-First Century. *Latin American Perspectives*, 49(1), 18-35.
<https://doi.org/10.1177/0094582X211052029>
- Marx, K. (1953). *Grundrisse der Kritik der politischen Ökonomie* (Europäische Verlagsanstalt).
- Marx, K. (1970). *Les luttes de classes en France 1848-1850*. Éditions sociales.
- Marx, K. (1971). *Un chapitre inédit du Capital. Premier livre. Le procès de production du capital. Sixième chapitre* (R. Dangeville, trad.). 10/18.
- Marx, K. (1972). *Manuscrits de 1844*. Éditions sociales.
- Marx, K. (1976a). *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte* (Nouvelle éd.). Éditions sociales.
- Marx, K. (1976b). *Le Capital. Livre III* (vol. 3). Éditions sociales.
- Marx, K. (1976c). *Théories sur la plus-value (livre IV du Capital). Tome I.* (vol. 1). Éditions sociales.
- Marx, K. (1977). *Le Capital. Livre II. Le procès de circulation du capital.* (G. Badia, Cohen-Solal et E. Cogniot, trad., vol. 2). Éditions sociales.
- Marx, K. (2014a). *Le Capital. Livre I* (Nouvelle éd., J.-P. Lefebvre, trad., vol. 1). PUF.
- Marx, K. (2014b). Postface à la deuxième édition allemande. Dans *Le Capital* (Nouvelle éd., J.-P. Lefebvre, trad., vol. 1). PUF.

- Marx, K. (2014c). Préface à la première édition allemande. Dans *Le Capital* (Nouvelle éd., J.-P. Lefebvre, trad., vol. 1). PUF.
- Marx, K. et Engels, F. (1977). *Manifeste du parti communiste*. Éditions sociales.
- Mattick, P. (2010). *Marx et Keynes: les limites de l'économie mixte*. Gallimard.
- Maurizio, R. (2021). Employment and informality in Latin America and the Caribbean: an insufficient and unequal recovery. *International Labour Organization*, 1-54.
- McDermott, J. L. (2021). Understanding West Africa's informal workers as working class. *Review of African Political Economy*, 48(170), 609-629. <https://doi.org/10.1080/03056244.2021.1967734>
- McDermott, J. L. (2023). Searching for the Informal Labor Movement: Theorizing Class and Collective Action among Informal Workers in West Africa. *Review of Radical Political Economics*, 55(2), 333-352. <https://doi.org/10.1177/04866134221134548>
- McGee, T. G. (1973). Peasants in the Cities: A Paradox, A Paradox, A Most Ingenious Paradox. *Human Organization*, 32(2), 135-142.
- Mehrotra, S. (2019). *Informal Employment Trends in the Indian Economy: Persistent informality, but growing positive development* (254). International Labor Organisation.
- Meillassoux, C. (1975). *Femmes, greniers et capitaux*. Éditions Maspéro.
- Meillassoux, C. (1979). Overexploitation and Overpopulation: the Proletarianization of Rural Workers. *Social Scientist*, 7(6), 3-13.
- Meublat, G. (1975). Au sujet de la théorie marxiste de la population, un débat entre Rosa Luxemburg et Otto Bauer. *Population*, 30e année(1), 197-219.
- Mezzadri, A. (2019). On the value of social reproduction: Informal labour, the majority world and the need for inclusive theories and politics. *Radical Philosophy*, 204.
- Mezzadri, A. (2020). The Informal Labours of Social Reproduction. *Global Labour Journal*, 11(2). <https://doi.org/10.15173/glj.v11i2.4310>
- Ministerio de Agricultura y Desarrollo Rural. (2016, 28 octobre). *El 83.5% de los alimentos que consumen los colombianos son producidos por nuestros campesinos*. <https://www.minagricultura.gov.co/noticias/Paginas/El-83-de-los-alimentos-que-consumen-los-colombianos-son-producidos-por-nuestros-campesinos.aspx>
- Misas Arango, G. (2002). *La ruptura de los 90: del gradualismo al colapso*. Universidad Nacional de Colombia, Facultad de Ciencias Económicas, Escuela de Economía.
- Monferrand, F. (2024). *La nature du capital: politique et ontologie chez le jeune Marx*. Éditions Amsterdam.

- Moore, J. W. (2016). The Rise of Cheap Nature. Dans C. Parenti et J. W. Moore (dir.), *Anthropocene or capitalocene? nature, history, and the crisis of capitalism* (p. 78-115). PM Press.
- Moser, C. O. N. (1978). Informal sector or petty commodity production: Dualism or dependence in urban development? *World Development*, 6(9), 1041-1064.
[https://doi.org/10.1016/0305-750X\(78\)90062-1](https://doi.org/10.1016/0305-750X(78)90062-1)
- Moulier Boutang, Y. (2009). Femmes, Greniers et Capitaux, réveille du sommeil dogmatique. *Journal des anthropologues*, 118-119.
- Munck, R. (2013). The Precariat: a view from the South. *Third World Quarterly*, 34(5), 747-762.
<https://doi.org/10.1080/01436597.2013.800751>
- Munck, R., Pradella, L. et Wilson, T. D. (2020). Introduction: Special Issue on Precarious and Informal Work. *Review of Radical Political Economics*, 52(3), 361-370.
<https://doi.org/10.1177/0486613420929205>
- Naidu, S. C. (2023). Circuits of Social Reproduction: Nature, Labor, and Capitalism. *Review of Radical Political Economics*, 55(1), 93-111. <https://doi.org/10.1177/04866134221099316>
- Nun, J. (1969). Superpoblación relativa, ejercito industrial de reserva y masa marginal. *Revista Latinoamericana de Sociología*, 5(2).
- Nun, J. (2000). The End of Work and the « Marginal Mass » Thesis. *Latin American Perspectives*, 27(1), 6-32.
- Nun, J. (2001). *Marginalidad y exclusión social* (1. ed). Fondo de Cultura Económica.
- Nun, J. (2010). Sobre el concepto de masa marginal. *Laboratorio. Revista de Estudios sobre Cambio Estructural y Desigualdad Social*, (23).
- O'Connor, J. (2010). Marxism and the Three Movements of Neoliberalism. *Critical Sociology*, 36(5), 691-715. <https://doi.org/10.1177/0896920510371389>
- Ohnsorge, F. et Yu, S. (dir.). (2022). *The long shadow of informality: challenges and policies*. World Bank Group.
- Ohnsorge, F., Yu, S. et Okawa, Y. (2022). Lagging Behind : Informality and Development. Dans *The long shadow of informality: challenges and policies* (p. 125-204). World Bank Group.
- OI. (2023, 28 mai). *Un milliard d'habitants dans des bidonvilles dans le monde*. Observatoire des inégalités. <https://inegalites.fr/Les-bidonvilles-dans-le-monde>
- Orléan, A. (2011). *L'empire de la valeur: refonder l'économie*. Éd. du Seuil.
- Osorio, J. (2017). *Teoría marxista de la dependencia sin superexplotación. Una propuesta de desarme teórico para avanzar*. marxismoyrevolucion.org/?p=713

- Osorio, J. (2018). Acerca de la superexplotación y el capitalismo dependiente. *Cuadernos De Economía Crítica*, 4(8), 153-181.
- Osorio, J. (2022a). Assessing a Proposal for Updating the Marxist Theory of Dependency. *Latin American Perspectives*, 49(1), 153-165. <https://doi.org/10.1177/0094582X211047906>
- Osorio, J. (2022b). Dialectic, Super-Exploitation, and Dependency : Notes on The Dialectics of Dependency. Dans R. M. Marini, *The dialectics of dependency*. Monthly Review Press.
- Ouriques, N. (2013a). La crisis del neodesarrollismo y la teoría marxista de la dependencia. *Argumentos*, 26(72).
- Ouriques, N. (2013b). *Nildo Ouriques: La teoría marxista de dependencia*. https://www.youtube.com/watch?v=y1MJ2EfOPAY&ab_channel=EscueladeCuadros
- Palloix, C. (1974). Impérialisme et mode d'accumulation international du capital. Essai d'une approche du néo-impérialisme. *Tiers-Monde*, 15(57), 233-252. <https://doi.org/10.3406/tiers.1974.1997>
- Patnaik, P. (2007). Contemporary Imperialism and the World's Labour Reserves. *Social Scientist*, 35(5/6), 3-18.
- Patnaik, P. (2009). A Perspective on the Growth Process in India and China. *The Ideas Working Paper Series*, (05), 1-14.
- Patnaik, P. (2019). Contemporary Capitalism and the World of Work. *Agrarian South: Journal of Political Economy*, 8(1-2), 303-316. <https://doi.org/10.1177/2277976019845736>
- Paulani, L. M. (2022). Dependency 4.0: Theoretical Considerations and the Brazilian Case. *Latin American Perspectives*, 49(2), 24-38. <https://doi.org/10.1177/0094582X211060844>
- Peattie, L. (1987). An idea in good currency and how it grew: The informal sector. *World Development*, 15(7), 851-860. [https://doi.org/10.1016/0305-750X\(87\)90038-6](https://doi.org/10.1016/0305-750X(87)90038-6)
- Porras Díaz, D. M. (2018). Incidencias de la migración interna en la reproducción de la economía informal. *Tabula Rasa*, (28), 347-369. <https://doi.org/10.25058/20112742.n28.15>
- Portes, A. (1978). The Informal Sector and the World Economy: Notes on the Structure of Subsidised Labour. *The IDS Bulletin*, 9(4), 35-40. <https://doi.org/10.1111/j.1759-5436.1978.mp9004009.x>
- Portes, A. et Castells, M. (dir.). (1991). *The informal economy: studies in advanced and less developed countries*. Johns Hopkins University Press.
- Portes, A. et Hoffman, K. (2003). Latin American Class Structures: Their Composition and Change during the Neoliberal Era. *Latin American Research Review*, 38(1), 41-82.

- Portes, A. et Roberts, B. R. (2005). The free-market city: Latin American urbanization in the years of the neoliberal experiment. *Studies in Comparative International Development*, 40(1), 43-82. <https://doi.org/10.1007/BF02686288>
- Portes, A. et Sassen-Koob, S. (1987). Making it Underground: Comparative Material on the Informal Sector in Western Market Economies. *American Journal of Sociology*, 93(1), 30-61. <https://doi.org/10.1086/228705>
- Poulantzas, N. (1968). *Pouvoir politique et classes sociales. I*. Éditions Maspéro.
- Poulantzas, N. (1974). *Les classes sociales dans le capitalisme aujourd'hui*. Éditions du Seuil.
- Poulantzas, N. (1978). *L'État, le pouvoir le socialisme*. PUF.
- Prebisch, R. (1950). *The Economic Development of Latin America and its principal problem*. United Nation Department of Economic affairs.
- Puig Farrás, J., García Guzmán, N. et Diego González, J. (2011). *Situación de la subcontratación en América Latina y perspectivas para su regulación*.
- Quijano, A. (1999). Colonialidad del poder, cultura y conocimiento en América latina. *Dispositio*, 24(51), 137-148.
- Quijano, A. (2020a). *Cuestiones y horizontes de la dependencia histórico-estructural a la colonialidad/descolonialidad del poder*. CLACSO/Universidad Nacional Mayor de San Marcos.
- Quijano, A. (2020b). « Polo maringal » y « mano de obra marginal ». Dans *Cuestiones y horizontes de la dependencia histórico-estructural a la colonialidad/descolonialidad del poder*. CLACSO/Universidad Nacional Mayor de San Marcos.
- Rakowski, C. A. (1994). Convergence and divergence in the informal sector debate: A focus on Latin America, 1984–92. *World Development*, 22(4), 501-516. [https://doi.org/10.1016/0305-750X\(94\)90107-4](https://doi.org/10.1016/0305-750X(94)90107-4)
- Renault, E. (2006). Postfordisme, marxisme et critique sociale en débat: *Actuel Marx*, n° 40(2), 156-168. <https://doi.org/10.3917/amx.040.0156>
- Rey, P.-P. (1973). *Les alliances de classes*. Éditions Maspéro.
- Rioux, S. (2013). The Fiction of Economic Coercion: Political Marxism and the Separation of Theory and History. *Historical Materialism*, 21(4), 92-128. <https://doi.org/10.1163/1569206X-12341326>
- Rioux, S. et Dufour, F. G. (2008). La sociologie historique de la théorie des relations sociales de propriété: *Actuel Marx*, n° 43(1), 126-139. <https://doi.org/10.3917/amx.043.0126>

- Riveros Gómez, C., Rueda, M. J., Salinas Abdala, Y. et Zarama Santacruz, J. M. (2015). *Una nación desplazada: informe nacional del desplazamiento forzado en Colombia* (Primera edición). Centro Nacional de Memoria Histórica.
- Roberts, B. R. (1990). Peasants and Proletarians. *Annual Review of Sociology*, 16, 353-377.
- Robinson, C. J. (2000). *Black marxism: the making of the Black radical tradition*. University of North Carolina press.
- Robinson, J. (2022). *Essai sur l'économie de Marx* (U. Lojkine, trad.). les Éditions sociales.
- Rodríguez, O. (2006). *El estructuralismo latinoamericano* (1. ed). Siglo XXI : CEPAL.
- Rosdolski, R. (1977). *The making of Marx's « Capital »*. Pluto Press.
- Rosenberg, S. (1977). The Marxian Reserve Army of Labor and the Dual Labor Market. *Politics & Society*, 7(2), 221-228.
- Saitō, K. (2022). *Marx in the anthropocene: towards the idea of degrowth communism*. Cambridge University Press.
- Salazar X., J. M. et Chacaltana Janampa, J. (2018). *Políticas de formalización en América Latina: avances y desafíos* (1a ed). OIT.
- Samaddar, R. (2017). *Karl Marx and the postcolonial age* (1st edition). Springer Science.
- Sanyal, K. et Bhattacharyya, R. (2009). Beyond the Factory: Globalisation, Informalisation of Production and the New Locations of Labour. *Economic and Political Weekly*, 44(22), 35-44.
- Sassen-Koob, S. (1991). New York City's Informal Economy. Dans A. Portes et M. Castells (dir.), *The informal economy: studies in advanced and less developed countries* (2. print). Johns Hopkins Univ. Pr.
- Schlez, M. (2020). Modos de producción en América Latina. Un mapa para un debate permanente. Dans J. Marchena Fernández, M. Chust et M. Schlez, *El debate permanente. Modos de producción y revolución en América latina* (p. 27-140). Ariadna Ediciones.
- Schmalz, S., Ludwig, C. et Webster, E. (2018). The Power Resources Approach : Developments and Challenges. *Global Labour Journal*.
- Schneider, F. (2003). Shadow Economy. Dans C. K. Rowley et F. Schneider (dir.), *The Encyclopedia of Public Choice* (p. 286-296). Springer US. https://doi.org/10.1007/978-0-306-47828-4_24
- Serra, J. et Cardoso, F. H. (1978). Las desventuras de la dialéctica de la dependencia. *Revista Mexicana de Sociología*, 40, 9. <https://doi.org/10.2307/3539682>

- Shapland, J. et Heyes, J. (2017). How close are formal and informal work? *International Journal of Sociology and Social Policy*, 37(7/8), 374-386. <https://doi.org/10.1108/IJSSP-06-2016-0071>
- Sheppard, C. (2011). *Multiple Discrimination in the World of Work* (66). International Labor organisation.
- Shivji, I. G. (2017). The Concept of 'Working People'. *Agrarian South: Journal of Political Economy: A triannual Journal of Agrarian South Network and CARES*, 6(1), 1-13. <https://doi.org/10.1177/2277976017721318>
- Silver, B. J. (2016, 29 septembre). *Workers of the World. An interview with Berverly J. Silver*. Jacobin Mag. <https://jacobin.com/2016/09/workers-of-the-world-2>
- Smith, J. C. (2015). Imperialism in the Twenty-First Century. *Monthly Review*. <https://monthlyreview.org/2015/07/01/imperialism-in-the-twenty-first-century/>
- Smith, J. C. (2016). *Imperialism in the twenty-first century: globalization, super-exploitation, and capitalism's final crisis*. Monthly Review Press.
- Smith, J. C. (2018). Exploitation and super-exploitation. *Monthly Review*. <https://mronline.org/2018/04/14/exploitation-and-super-exploitation/>
- Smith, T. (2022). Marx's Hegel (and the Hegel Marx Missed). Dans K. Boveiri (dir.), *L'héritage de Hegel/ Hegel's legacy*. Presses de l'Université Laval.
- Sotelo, A. et Felix, G. (2022). Superexploitation: precarity and the proletarian condition through the perspective of the Marxist theory of dependency. *Studies in Political Economy*, 103(1), 1-18. <https://doi.org/10.1080/07078552.2022.2047480>
- Sotelo Forero, L. et Vallejo Zamudi, L. E. (2018). La sustitución de importaciones en Colombia: un comentario. *fometric@ - Serie Sociales Y Humanas*, 1(1). <http://infometrica.org/index.php/ssh/article/view/8>
- Sotelo Valencia, A. (2015). *The future of work: super-exploitation and social precariousness in the 21st century*. Brill.
- Sotelo Valencia, A. (2017, 19 décembre). *Crítica a la crítica de Katz a Marini : ¿Una teoría de la dependencia sin superexplotación? Mejor una teoría de la dependencia con superexplotación revisitada y renovada*. Lahaine.org. <https://www.lahaine.org/mundo.php/critica-a-la-critica-de>
- Sotelo Valencia, A. (2018, 4 avril). *Insistiendo en una Teoría de la Dependencia sin superexplotación*. Lahaine.org. <https://www.lahaine.org/mundo.php/insistiendo-en-una-teoria-de>
- Standing, G. (2014a). *The Precariat : the New Dangerous Class*. Bloomsbury.

- Standing, G. (2014b). *Why the Precariat is not a “Bogus Concept”*.
<https://www.opendemocracy.net/en/why-precariat-is-not-bogus-concept/>
- St-Pierre, C. (1974). De l'analyse marxiste des classes sociales dans le mode de production capitaliste. *Socialisme québécois*, 24, 3-33.
- Svampa, M. (2011). Néo-« développementisme » extractiviste, gouvernements et mouvements sociaux en Amérique latine: *Problèmes d'Amérique latine*, N° 81(3), 101-127.
<https://doi.org/10.3917/pal.081.0101>
- Szepanski, A. (2024). *Capitalism in the age of catastrophe: the newest developments of financial capital in times of polycrisis*. Palgrave Macmillan.
- Thompson, E. P. (1966). *The making of the English working class*. Vintage Books.
- Tokman, V. E. (1978). An Exploration into the Nature of Informal-Formal Sector Relationships. *World Development*, 11.
- Tokman, V. E. (1982). Desarrollo desigual y absorción de empleo. América Latina 1950-80. *Revista de la CEPAL*, (17), 129-142.
- Torres, R. M. S. (2020). Poverty and labor informality in Colombia. *IZA Journal of Labor Policy*, 10(1), 1-20. <https://doi.org/10.2478/izajolp-2020-0006>
- Traverso, E. (2022). *Révolution: une histoire culturelle* (D. Tissot, trad.). La Découverte.
- Tronti, M. (2016). *Ouvriers et capital*. Entremonde.
- UN. (2023). *World Investment Report 2023 investing in sustainable energy for all*. United Nations.
- Universidad de los Andes. (2022). *Estrategias para formalizar la minería a pequeña escala*.
<https://uniandes.edu.co/es/noticias/gobierno-y-politica/estrategias-para-formalizar-la-mineria-artesanal>
- UNODC. (2011). *Estimating Illicit Financial Flows Resulting From Drug Trafficking and Other Transnational Organized Crimes*. United Nations Office on Drugs and Crime.
- van der Linden, M. (2022). *Travailleurs du monde: Essais pour une histoire mondiale du travail*. Karthala. <https://doi.org/10.3917/kart.vande.2022.01>
- Vereinte Nationen (dir.). (1996). *América Latina y el Caribe quince años después: de la década perdida a la transformación económica ; 1980 - 1995* (1. ed). Fondo de Cultura Económica, Sección de Obras de Economía Contemporánea.
- Wallerstein, I. M. (1974). *The modern world-system. 1: Capitalist agriculture and the origins of the European world-economy in the sixteenth century* (Repr.). Academic Press.

- Wallerstein, I. M. (1976). Semi-Peripheral Countries and the Contemporary World Crisis. *Theory and Society*, 3(4), 461-483.
- Wallerstein, I. M. (2011). *Le capitalisme historique* (2e édition, P. Steiner et C. Tutin, trad.). La Découverte.
- Wang, J. (2020). *Capitalisme carcéral* (P. Blouin, trad.). Éditions de la rue Dorion.
- Williams, E. (1944). *Capitalism and Slavery*. University of North Carolina Press.
- Williamson, J. (1990). What Washington Means by Policy Reform. Dans J. Williamson, *Latin American Adjustment: How Much Has Happened?* Institute for International Economics. <https://www.piie.com/commentary/speeches-papers/what-washington-means-policy-reform>
- Wilson, T. D. (2020). Precarization, Informalization, and Marx. *Review of Radical Political Economics*, 52(3), 470-486. <https://doi.org/10.1177/0486613419843199>
- Wood, E. M. (1995). *Democracy against Capitalism: Renewing Historical Materialism* (1^{re} éd.). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511558344>
- Wood, E. M. (2002). *The origin of capitalism: a longer view*. Verso.
- Wood, E. M. (2005). *Empire of capital*. Verso.
- Wright, E. O. (1976). Class Boundaries in Advanced Capitalist Societies. *New Left Review*, 1(98).
- Wright, E. O. (1979a). *Class, crisis and the state* (Verso ed). Verso.
- Wright, E. O. (1979b). *Class structure and income determination*. Academic Press.
- Wright, E. O. (1980). Varieties of Marxist Conceptions of Class Structure. *Politics & Society*, 9(3), 323-370. <https://doi.org/10.1177/003232928000900303>
- Wright, E. O. (1985). *Classes*. Verso.
- Wright, E. O. (dir.). (1989). *The Debate on Classes*. Verso.
- Wright, E. O. (2005). Foundations of a neo-Marxist class analysis. Dans E. O. Wright (dir.), *Approaches to Class Analysis* (1^{re} éd., p. 4-30). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511488900.002>
- Wright, E. O. (2015). *Understanding class*. Verso.
- Wright, E. O. (2024). *Pourquoi la classe compte: capitalisme, genre et conscience de classe* (U. Palheta, trad.). Éditions Amsterdam.

